

Pierre RAYNAUD

L'ART DE MANIPULER

走
升
高

Editions ULRICH



DU MÊME AUTEUR

Les mythes du médicament (Éditions LAPS, 1975, épuisé).

L'art de manipuler ou Éléments de communication directive (Édition LAPS, 1978, épuisé).

Les jeux de mots politiques des français (Éditions LAPS, 1983).

Le médicament, malade de sa communication ou l'insoutenable légèreté des fabricants de remèdes (Éditions ULRICH, 1993).

Pierre RAYNAUD

L'ART DE MANIPULER'

ou comment ne plus être manipulé



ULRICH

SOMMAIRE

Chapitre premier

ON NE PEUT PAS NE PAS MANIPULER

I. Les définitions de la manipulation	p. 11
II. Vers une nouvelle axiomatique	p. 17
1. Les trois axiomes de la communication directive	p. 18
2. Théorèmes et corollaires	p. 24
III. Une remise en question fondamentale	p. 26
Première prémisse : la réalité objective existe	p. 27
Deuxième prémisse : l'homme est un être moral	p. 34
Troisième prémisse : l'homme est doué de raison	p. 37

Chapitre deuxième

OR, NOUS SOMMES DÉJÀ MANIPULÉS

I. Par nous-même et par les autres	p. 41
II. Par nous-même	p. 42
1. La croyance en la réalité	p. 42
2. La croyance en la morale	p. 51
<i>L'idéal</i>	p. 55
<i>Le bonheur</i>	p. 56
<i>La démocratie</i>	p. 57
<i>La liberté</i>	p. 65
<i>Le progrès</i>	p. 66
<i>La paix</i>	p. 69
<i>La justice</i>	p. 71
3. La croyance en la raison	p. 72

III. Par les autres	p. 78
1. Le gouvernement et les journalistes	p. 81
<i>Les lois : injustes et inapplicables</i>	p. 85
<i>Un exemple de manipulation : le cas Le Pen</i>	p. 93
<i>Le racisme</i>	p. 99
2. Les experts en tous genres	p. 101
<i>Les experts de la santé</i>	p. 101
<i>Les psy</i>	p. 103

Chapitre troisième

ALORS, APPRENONS À MANIPULER

I. L'apprentissage : les étapes du changement	p. 105
1. Changement et manipulation	p. 105
2. Se changer soi-même et changer les autres	p. 106
3. Vrais et faux changements	p. 107
4. Changer la carte, le territoire...	p. 109
5. Les techniques du changement	p. 110
II. Les trois étapes de toute manipulation	p. 111
1. Connaître, analyser, modifier	p. 111
2. Entre le changement et la continuité	p. 113
3. Changer ses croyances	p. 114
4. Changer ses comportements	p. 120
5. Changer le sens des mots et des actes	p. 127
III. Vers une plus grande liberté d'action	p. 133
1. Les stratagèmes de la relation	p. 137
Les stratagèmes de "position basse"	p. 137
Les stratagèmes de "position haute"	p. 144
2. Les stratagèmes de contenu	p. 145
<i>L'exemple</i>	p. 146
<i>La définition</i>	p. 147
<i>Equivalences et oppositions</i>	p. 148
<i>Modalités</i>	p. 149

Chapitre quatrième

NOTRE PROGRAMME

Annexes

1. Extrait de *L'Art de manipuler*, 1978 : *les quatre grands criminels de l'humanité* (chapitre 4) p. 153
 2. Les aphorismes de la communication directive p. 158
- Bibliographie sommaire p. 171

REMERCIEMENTS A...

Je remercie très chaleureusement mes assistants, qui ont eu la patience d'aller collecter des informations, dans les bibliothèques ou dans la rue, et en particulier Karine BOUTMAR et Olivier BLANQUET, ceux qui ont eu la patience de relire le manuscrit, Aude DRAVIGNY, Jean LE BRETON, Catherine TOUBOULIC et surtout ma fille Sarita RAYNAUD, ainsi que tous ceux qui, d'une façon plus générale, ont eu, ont et auront encore quelque temps la patience de me supporter (et là ils sont trop nombreux pour être cités, ou alors une seule personne, Marie-Catherine, mon épouse à moi, pour autant que je sache, quoique...)

Et, bien sûr, je remercie mes maîtres, ceux sans qui je serais encore moins : Paul WATZLAWICK en tête, Noam CHOMSKY ensuite, et tous ceux qui ont écrit des textes géniaux que je ne suis pas sûr d'avoir compris.

Et à mes maîtres zen.

PARIS et VAUX sur MER,
janvier 1996

PRÉFACE

En 1972, par un beau soir de printemps je fus pris d'une soudaine inspiration, comme on dit : si les règles qui régissent les relations humaines pouvaient être connues d'un servomécanisme extérieur, alors celui-ci pourrait, de l'extérieur, prendre les commandes de toute personne. Une nouvelle science était née que j'appelais provisoirement "cybernétique des relations humaines". Enthousiaste, je m'attaquais avec vigueur à la recherche de ces règles.

En 1974, je rencontrais Palo Alto, ou plutôt le premier livre de Paul WATZLAWICK, traduit en français sous le titre : *Une Logique de la communication* ; déception et enthousiasme : ils avaient déjà trouvé ce que je cherchais. Ma voie fut depuis lors toute tracée : j'appliquerai les principes de Palo Alto au management d'entreprise, à la vie quotidienne et aux différents groupes de problèmes que l'on désigne habituellement sous le nom générique de "problèmes de société".

En 1978 parut le premier *Art de manipuler*. Il ne parlait guère de manipulation (là résidait d'ailleurs la vraie manip'), mais évoquait une conception de la réalité basée sur les principes de la sémantique générale, de Palo Alto et du zen.

Le livre étant depuis longtemps épuisé, on m'a demandé de récidiver, je récidive ; mais différemment. Je pense qu'il est temps aujourd'hui d'engager d'authentiques changements, aussi bien en nous-mêmes que chez ceux que l'on aime ou dans les systèmes sociaux. Pour cela les Orientaux, dans leurs textes anciens, comme dans leurs entreprises actuelles, nous montrent une certaine voie. Il ne s'agit pas de copier, il s'agit de procéder à une synthèse de deux philosophies considérées jusqu'ici comme inconciliables.

Cette tentative de synthèse, je l'avais appelé en 1972 : "Communication directive" ; "communication" dans le sens

de "séquences de communication interindividuelle" et "directive" car toute communication poursuit un objectif, va vers une direction : obtenir quelque chose d'autrui. "Directif" a mauvaise presse chez nous, alors que "diriger" semble rester un acte honorable. Aussi quand nous voulons jouer les hypocrites qui se cachent pour exercer leurs talents, nous nommons l'art de manipuler du nom plus doux de "techniques de communication directive".

Ce livre n'est qu'un développement d'une seule phrase, que vous pouvez lire dans les titres des principaux chapitres : "Nous ne pouvons pas ne pas manipuler ; or, nous sommes déjà manipulés ; donc, apprenons à manipuler".

Notre thèse est simple : "Tout est communication" ; cela, c'est Palo Alto qui nous l'a appris. "Toute communication est en même temps une manipulation". Donc, la manipulation est partout, et il ne sert à rien de vouloir l'interdire, l'éradiquer, au nom de valeureux principes toujours bafoués dans les faits.

Que se passe-t-il si nous acceptons ce fait ? Voilà le sujet de ce livre, véritable résumé et précurseur des autres livres qui traiteront chacun d'un sujet plus précis. La manipulation dans l'Éducation nationale, en politique, dans le couple, dans les entreprises, le "problème" du racisme, la démocratie... Pour chaque sujet que nous traiterons ultérieurement, nous apporterons un début de solution, sous la forme d'une nouvelle "façon de fonctionner", et non pas sous la forme de nouveaux concepts. N'importe quel énarque peut inventer de nouveaux concepts, alors qu'il faut une méthode rigoureuse pour "faire marcher" un système, même s'il ne s'agit parfois que d'un modèle réduit.

NOTE : ce n'est pas par nombrilisme que l'auteur se cite souvent dans ce petit livre, ni même par paresse, quoique... Mais à quoi bon s'efforcer de dire, peut-être de façon maladroite, ce qui fut bien dit en 1978. D'où le nombre imposant de citations de *L'Art de manipuler*, 1978, sous le signe AM 78.

Chapitre premier : ON NE PEUT PAS NE PAS MANIPULER

I. Les définitions de la manipulation

Au cours de l'année écoulée, il m'est arrivé toute une série d'événements dont je ne suis pas particulièrement fier. Laissez-moi vous raconter, du moins, la partie décente de mon histoire.

Un vendeur d'assurances a sonné un soir à ma porte et m'a fait signer un contrat "spécialement étudié pour moi" dont je n'avais pas vraiment besoin, et je l'ai remercié quand il est parti ; mon marchand de vin préféré m'a vendu une caisse de Bourgogne à 300 F la bouteille alors que j'aime tout autant les "petits vins" à 50 F ; ma femme favorite m'a emmené en vacances au bord de la mer alors que je rêvais de montagne depuis deux ans ; de plus, nous allons régulièrement au restaurant de poissons les soirs où je salive d'avance à l'idée d'une bonne grosse viande rouge ; mon principal client a réussi à me faire travailler plus de dix jours sans que j'éprouve le besoin de le facturer ; un inconnu m'a abordé à la terrasse d'un bistrot en m'expliquant en quoi sa situation nécessitait un geste de ma part, il m'a donné son adresse (fausse) pour me montrer qu'il avait confiance en moi, sans doute, quand je lui ai donné un billet de 100 F ; une jolie petite brune exotique a réussi à visiter tout Paris sous ma conduite pendant une semaine, en échange de quelques dîners aux chandelles que je lui ai offerts, en guise de pourboire...

Mais il ne faut pas croire que, comme le dit de lui-même Robert CIALDINI dans la préface de son livre : *Influence et manipulation*, je suis le parfait gogo. Non, je ne suis pas très fier de m'être si souvent fait gruger, mais je n'en suis pas non plus honteux. Je pense être sur ce plan dans la moyenne de niaiserie de mes contemporains.

Bon, d'accord, je suis manipulé. Mais peut-être faut-il aussi que je comptabilise toutes les petites et grandes manipulations que j'ai tentées auprès de mes amis, en utilisant les mêmes procédés.

Une chose est sûre. Si l'on posait à toutes les personnes qui m'ont manipulé cette année la question simple en apparence : "Êtes-vous un manipulateur ?", le chœur effarouché des vertueux répondrait : "Sûrement pas !".

Premier constat : tout le monde (ou presque) manipule tout le temps (ou presque).

Deuxième constat : tout le monde (ou presque) dit que "manipuler, ce n'est pas bien".

Troisième constat : les deux premiers constats sont en désaccord. Le premier décrit ce qui se passe réellement, alors que le second nous parle de l'opinion qu'il convient d'avoir sur ce qui se passe.

A partir de là, deux voies d'action s'offrent à nous. La voie la plus fréquentée par nos contemporains consiste à s'accommoder du désaccord entre ce qui devrait être et ce qui est. C'est adopter là une position inconfortable, qui nous oblige à prévoir des "écluses mentales" servant à vider le trop plein d'écarts entre ce que l'on fait et ce que l'on aurait dû faire. Quelques exemples "d'écluses mentales" ? La confession dans la religion chrétienne, l'aveu dans notre vie quotidienne (" Je sais, ce que je fais n'est pas bien, mais...") ou l'auto-critique publique dans certaines sociétés dites autoritaires.

Pour se mettre en règle avec soi-même, il est possible aussi, ne désirant pas remettre en cause le comportement - au demeurant bien confortable - de changer les mots qui le désignent. On ne dit plus "manipulation", mais "séduction", "attirance", "argumentation", "art de convaincre"...

Il est une autre technique consistant à ne jamais prononcer le mot pour laisser croire que la chose n'existe pas ; c'est probablement la solution adoptée par le "Petit Robert", qui n'évoque pas la "manipulation" dans le sens "manipulation des individus".

Il est encore un autre procédé fort courant consistant à faire croire - et peut-être finir par croire soi-même - que la manipulation, "ça n'arrive qu'aux autres". - "Moi, Monsieur je cherche seulement à convaincre, à séduire, mais vous, vous manipulez !"

La deuxième voie, devant ces constats contradictoires, est de négliger la contradiction elle-même, et de ne tenir compte que de ce qui se fait réellement.

Il ne nous reste plus alors qu'une solution : apprendre les techniques de la manipulation. Cela nous donnera une force nouvelle contre ceux qui nous manipulent tous les jours : on saura reconnaître leur approche, on entendra venir de loin leurs lourds sabots ou leurs bottines légères, et l'on aura le temps soit de se garer, soit d'élaborer une stratégie de combat. Un des chemins pour rendre nos contemporains un peu plus "intelligents" et "libres" de choisir leurs croyances, c'est, peut-être, de leur apprendre à mieux manipuler eux-mêmes.

Notre thèse et notre objectif sont simples : il ne s'agit pas de lutter contre la manipulation (d'autres s'en chargent avec une redoutable inefficacité), mais de la divulguer au plus grand nombre. Etant évident, pour nous, que la plupart des gens manipulent déjà, soit sans le savoir toujours eux-mêmes, soit de façon malhabile.

Non seulement on manipule toujours, mais il est impossible de ne pas manipuler. (AM 78, p. 43)

Toute personne en relation avec d'autres a besoin que celles-ci aient des comportements qui lui soient favorables, et toute personne un tant soit peu intelligente s'aperçoit vite que la meilleure façon d'obtenir une faveur d'autrui n'est pas toujours de la lui demander, même gentiment. Alors, que lui reste-t-il comme solution ? La contrainte ? Pas très joli. L'argumentation ? Pas toujours efficace, comme nous le verrons plus loin. Il ne reste plus que des approches en biais : "par derrière", "de côté", "par en dessous"...

C'est ainsi que la plupart de nos contemporains passe son temps à faire tous les jours ce qu'elle dit condamner.

D'où l'obligation d'hypocrisie. Et en la matière, nous sommes passés experts. On dira : "Oui, j'ai été obligé de manipuler, mais... c'est pour le bien de l'autre" ; ou : "c'était plus fort que moi" ; ou encore : "c'était un cas de vie ou de mort" ... "de légitime défense" ... "c'est lui qui a commencé" ; "de toute façon, je ne recommencerai pas" (serment de manipulateur).

En fait, il en existe deux sortes, selon qu'ils acceptent ou non de voir le mot associé à certaines de leurs actions : les manipulateurs honteux et les manipulateurs heureux.

Le manipulateur honteux est un hypocrite qui change l'étiquette du produit qu'il vend ; le manipulateur heureux est content d'exercer ses talents. La différence est considérable. Le manipulateur honteux ne sait manier que des concepts abstraits ; le manipulateur heureux manie des processus à son profit et au profit de ceux qu'il aime.

Les manipulateurs heureux sont minoritaires et c'est pour cette minorité-là que ce livre est écrit.

Peu nombreux sont les auteurs, philosophes, enseignants ou hommes ordinaires qui se sont penchés sur la manipulation de façon scientifique, comme un ensemble de procédés courants ; peu nombreux sont les auteurs qui ont étudié la manipulation sans porter d'anathème au nom de la morale.

Citons-en quelques-uns, car entre minoritaires, il faut s'entraider.

JOULE et BEAUVOIS, par exemple, deux universitaires français, ont écrit le : *Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*. Que disent-ils en conclusion ?

Soyons clairs, tout le monde : vous, moi, chacun des auditeurs qui nous écoutent, tous, nous sommes des manipulateurs en puissance. Qui d'entre nous n'a jamais essayé d'obtenir quelque chose d'autrui, disons par des moyens indirects ? (p. 218)

Plus radical, Antoine MALAREWICZ dans *Guide du voyageur perdu dans le dédale des relations humaines*, assimile manipulation et influence et montre, en bon disciple de l'Ecole de Palo Alto (lui aussi), en quoi le fait même d'être face à l'autre, simplement présent, ne peut que l'influencer.

Toute communication correspond à une forme de manipulation car aucune information n'existe en tant que telle... Il n'existe pas de communication qui puisse prétendre à la neutralité. On ne peut éviter de chercher à persuader l'autre d'adopter, en tout ou partie, sa propre vision de tel ou tel fait... Il importe d'abandonner la vision naïve qui consiste à affirmer que communiquer ne relève pas de ces techniques (de manipulation) et qu'il suffit de montrer sa bonne volonté pour s'entendre. Ces techniques sont basées, tout au contraire, sur des compétences qui s'acquièrent et se développent.

(Antoine MALAREWICZ, *Guide du voyageur perdu...*, p. 17)

Nous avons bien lu : être sincère n'est pas la meilleure solution pour communiquer avec efficacité.

La manipulation peut s'étudier à partir du point de vue de l'objectif qu'elle poursuit. L'objectif d'une série de manipulations peut très bien être honorable pour celui qui la pratique, quand par exemple elle a lieu dans l'intérêt de l'autre. Ainsi, la thérapie dite "stratégique" de l'Ecole de Palo Alto est-elle éminemment manipulatrice, dans l'intérêt du patient.

D'expérience, nous nous attendons à être accusés de "manipulation" et "d'insincérité" pour notre façon, tant pratique que conceptuelle d'aborder les problèmes humains. La "sincérité" est devenue depuis peu un slogan qui n'est pas dépourvu d'hypocrisie et qu'on associe confusément à l'idée qu'il existe une vue "juste" du monde - en général sa propre vue. Cette notion de sincérité semble aussi laisser entendre que la "manipulation" est non

*seulement répréhensible, mais évitable. Malheureusement, personne n'a jamais pu expliquer comment s'y prendre pour l'éviter... L'analyste qui reste silencieusement assis derrière son patient allongé, ou le thérapeute "non-directif", qui "ne fait que" répéter les paroles de son patient, exercent une influence colossale du seul fait de cette attitude, d'autant plus qu'on la définit comme n'exerçant "aucune influence". Le problème n'est donc pas d'éviter l'influence et la manipulation, mais de les comprendre mieux et de les utiliser dans l'intérêt du patient. (Paul WATZLAWICK, *Changements, paradoxes et psychothérapie*, p. 14)*

Ou encore, dans un des derniers livres de Watzlawick, écrit en collaboration avec Giorgio Nardone, un thérapeute italien pratiquant les thérapies stratégiques :

S'il est nécessaire d'user de stratégies "manipulatoires" ou de la "confusion bénéfique" comme cela se produit pour beaucoup des cas décrits dans ce livre, nous persistons à dire que de telles tactiques sont totalement justifiées et absolument éthiques dans la mesure où le but est d'aider les patients à résoudre leur problème le plus rapidement possible. (L'Art du changement, p. 193)

La manipulation n'est pas évitable, sauf si l'on désire adopter des comportements suicidaires. La manipulation est un ensemble de techniques permettant d'arriver à ses fins : elle n'est ni morale, ni immorale ; seules les fins que l'on poursuit peuvent l'être. Depuis quand accuse-t-on le couteau d'être immoral : même si c'est avec lui que j'ai pu tuer ma femme, c'est aussi grâce à lui que je découpe ma viande tous les jours.

Si bien, que :

...sauf à être perçue comme telle, la manipulation satisfait tout le monde (Petit traité..., p. 12)

Et puis, faut-il se préoccuper plus longtemps des critiques contre la manipulation qui ne sont pas toujours elles-mêmes dépourvues de désirs manipulateurs. Faudra-t-il

jusqu'à la fin des temps laisser le pouvoir et le droit exclusif de parole aux hypocrites, qui prétendent nous apprendre le "parler correct" ?

Laissons le mot de la fin, encore une fois, à Paul Watzlawick :

Les accusations de manipulation ne proviennent pas souvent des psychiatres professionnels. Elles sont émises par des idéalistes qui, les yeux pleins d'étoiles pensent que le but ultime est la sincérité totale ou l'ouverture totale. Si vous voulez que votre communication soit totale, elle deviendra au mieux totalitaire. (Paul WATZLAWICK)

Car s'il est vrai que :

Nous sommes toujours avant tout, ce que les autres pensent de nous. (AM 78, p. 81), alors nous serons toujours manipulés.

II. Vers une nouvelle axiomatique

On parle beaucoup, en ce moment, des philosophies orientales, en les opposant de façon dualiste aux philosophies occidentales. Selon nous, il s'agit moins de deux types opposés de pensées, que de pensées issues de sources et de prémisses différentes.

Les philosophies orientales - nom sous lequel on regroupe en vrac l'hindouisme, le tao et le zen - sont basées sur l'importance de la notion "d'ici et maintenant", sur l'idée que tout est en perpétuel mouvement et que toute définition arrête le processus qu'elle prétend définir. Telles qu'on vient de les définir, il n'existe aucun pays, aucun groupe, aucun endroit qui pratique véritablement les préceptes des philosophies orientales.

On peut le déplorer. Cependant, au Japon comme en Chine, on a l'impression que les gens raisonnent différemment, car ils disposent d'une logique non aristotélicienne. Pour eux, deux choses peuvent être à la fois semblables et différentes. Or, tout raisonnement non aristotélicien - donc non dualiste

- produira nécessairement un corpus de croyances, une philosophie plus vaste que celui-ci. C'est exactement ce qu'explique Michel RANDOM (dans *Le Japon, stratégie de l'invisible*), quand il nous dit que la supériorité des Orientaux est de pouvoir adopter et comprendre à volonté, tantôt leur propre façon de voir, tantôt la nôtre. Alors que pour nous, ces peuples restent un mystère non élucidé ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire le tissu d'âneries que produisent les Américains quand ils essayent d'expliquer le Japon ou la Chine à leurs contemporains.

Nous ne pouvons être en même temps à l'intérieur et à l'extérieur de notre propre façon de voir le monde. Et pourtant, ceux qui sont dehors, ceux qui adoptent une vision plus large du monde sont en train de gagner sur tous les terrains.

C'est pourquoi nous pensons qu'il est temps, s'il n'est déjà trop tard, qu'en Europe, les hommes d'affaires, les journalistes, les enseignants, tous les hommes de communication en général, se réveillent et adoptent une nouvelle axiomatique, de nouvelles prémisses, moins étroites et radicalement différentes, qui seront les futurs outils pour la construction d'un monde différent. Quelle sera cette nouvelle axiomatique ? Le chapitre qui suit nous en donne une idée. Elle n'est nullement exhaustive.

1. Les trois axiomes de la CD

La Communication Directive prétend traiter la pensée classique comme les mathématiques modernes ont traité la géométrie euclidienne. Il n'est pas de progrès sans remise en cause de l'évident ; et la seule évidence qu'on ne peut contester est qu'il n'est rien d'évident. (AM 78, p. 21). Toute culture repose sur des axiomes de pensée devenus inconscients, sortes de "vérités premières" qui n'ont pas

besoin d'être démontrées, car elles paraissent évidentes à tous. Sauf aux adeptes de la CD.

Si l'on veut définir la CD en termes d'axiomes, notre première tentation serait d'affirmer qu'un seul axiome suffit.

Premier axiome : "Tout ce qui ne peut se décrire en termes concrets de processus n'existe pas."

Les implications pratiques de cet axiome seront largement développées tout au long du prochain chapitre.

Cette proposition contient en fait trois affirmations : toute communication est d'abord une description, un événement concret et un processus.

Deuxième axiome : "Toute relation interindividuelle, toute séquence de communication peut s'analyser en termes de rapport de forces."

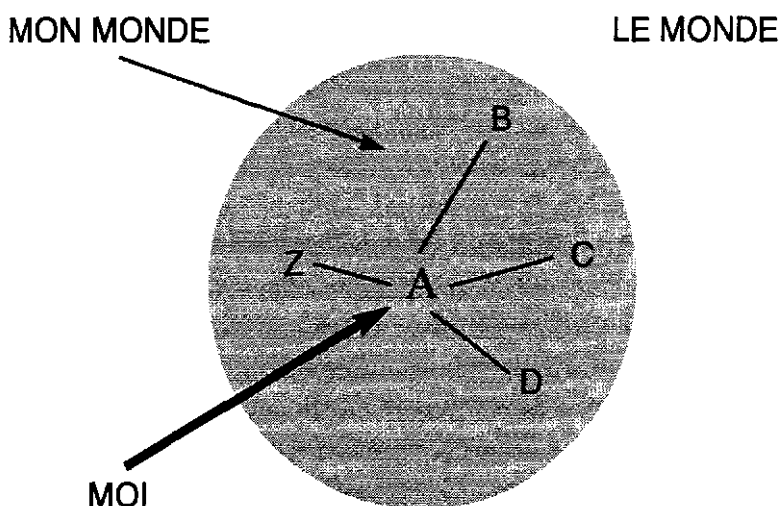
Pour nous, tout individu se considère comme le centre du monde, et tend, soit vers un développement maximum de son "espace vital", même au détriment de ses partenaires, soit vers l'équilibre du système qu'il forme avec ses relations les plus fréquentes.

C'est l'axiome que nous avons appelé en 1978 celui de "l'égoïsme obligatoire".

Quand nous disons que chacun d'entre nous se considère comme le centre du monde, nous voulons dire que, sur un plan "géo-psychologique", il nous est impossible de voir les autres, notre environnement et le vaste monde, autrement que situé "autour de nous". Peut-être que les Orientaux dont on nous dit qu'ils ne connaissent ni le concept ni le mot "individualisme" voient les choses autrement ; il est même certain que les maîtres zen arrivent à ne plus se voir ainsi, voire même à ne plus se voir du tout en tant qu'individus. Mais pour les modestes Européens

que nous sommes, il semble acquis que notre conception du monde restera individualiste et égocentrique pendant encore longtemps.

Pour mieux faire comprendre ce deuxième axiome, il est nécessaire de montrer, par un schéma simple, la vision de la C D des relations humaines. Dans les philosophies qui nous sont connues, on oppose moi et les autres ; la C D distingue trois types de niveaux concentriques : MOI, MON MONDE ET LE MONDE.



$$A = A (A - X) t$$

Ce schéma signifie que l'individu A (dont nous ne contestons pas une certaine existence réelle, en tant que "sac de peau") se définit comme l'ensemble des relations qu'il entretient, a entretenu et entretiendra, avec l'ensemble des personnes (B, C, D... X) à un moment du temps.

Le moi n'est que l'autre de l'autre dit Jacques Brosse dans *Satori : dix ans d'expérience avec un maître zen*.

Le système composé de cet ensemble de relations s'appelle MON MONDE, c'est ma réalité la plus proche, la plus palpable. Au dehors de cette cellule, en quelque sorte, il y a le monde, composé de l'ensemble des gens qui m'indiffèrent et à qui je demande essentiellement de ne pas trop m'importuner. Tout ce que je vois, tout ce que je sens, pénètre dans MON MONDE. C'est pourquoi une phrase évoquant le monde extérieur telle que "10000 morts au Cambodge" me laisse en général indifférent, alors que le fait de voir à la télé une séance de torture peut me paraître insupportable : sa seule vision suffit à la faire entrer dans MON MONDE.

L'axiome 2 de la C D dit que le but de tout système, et donc aussi de celui que j'ai appelé MON MONDE est d'occuper la plus grande place possible dans le MONDE tout en obtenant l'état d'équilibre le plus parfait possible.

Pour la mère de famille dont le monde se résumera au mari, aux enfants et à quelques voisins et amis, son monde "visera" à garder le meilleur équilibre au sein de ces quelques relations : un mari aimant, des enfants sages et en bonne santé, des promenades agréables avec les amis, de bons repas... Pour un homme d'affaires dont le monde se composera de plusieurs centaines de relations, le but sera peut-être d'agrandir quantitativement le nombre de ses relations, au détriment même d'autres personnes et d'autres systèmes...

Ce double objectif : quantitatif (agrandissement) et qualitatif (équilibre) est difficile à maintenir en permanence. Tout système possède des perturbations : décès, maladies, départs et arrivées, faillites...

Ce que dit notre axiome, c'est qu'en cas de conflits d'intérêts entre deux systèmes en relation, chacun d'entre eux tentera d'éliminer l'autre. Je suis en concurrence pour obtenir un marché, une place dans le train ou une femme, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour éliminer mes concurrents. A moins d'être suicidaire.

Ceci est la norme. Tous les moyens sont bons pour arriver à mes fins. Bien sûr, je privilégierai d'abord les moyens dits légaux : je demanderai dans ma grande naïveté à l'autre de s'effacer et de me laisser la place. Si ça ne marche pas, j'essaierai de le convaincre que j'ai plus de droits que lui dans cette affaire, ou qu'il ne s'agit pas d'un truc pour lui. Si ça ne marche toujours pas, il ne me reste plus que deux solutions : l'élimination par la force ou par la manipulation. C'est ainsi que les choses se passent, à tout instant, dans toutes les sociétés, et dans tous les domaines ; quant aux balivernes du genre : "Aimer son prochain plus que soi-même", mieux vaut les ranger d'emblée dans le placard aux vieux balais.

Les faits se contentent d'exister ; ils ne contiennent aucune morale. Mêmes les faits humains.

Un système qui ne respecterait pas l'axiome du rapport de forces ne tarderait pas à tomber malade (ou en panne, selon sa nature), à dépérir et à mourir.

C'est ainsi que nous en arrivons à affirmer que la guerre est la norme entre individus comme entre sociétés, car l'autre, à partir du moment où il s'approche de trop près, est d'abord "ressenti" comme un ennemi. Gare à lui s'il me fait de l'ombre !

C'est pourquoi nous avons fait nôtres les formules des Orientaux, quand ils nous expliquent que pour changer le monde, il faut d'abord changer notre façon de voir la vie, et notre façon de la vivre. L'homme nouveau, au contraire de ce que disait Marx, ne viendra pas d'une société nouvelle, mais la société nouvelle sera créée - ou non - par des hommes nouveaux. Encore une fois, c'est Mao - donc la philosophie chinoise - qui nous a montré la voie.

Troisième axiome : La voie des "Comment ?" est plus efficace que celle des "Pourquoi ?". Dans la plupart des cas de communication, il vaut mieux chercher à décrire qu'à expliquer.

La réalité, telle que chacun la perçoit, est un ensemble complexe et vivant en perpétuelle évolution ; nous ne pourrons jamais arriver ni à la décrire, ni à l'expliquer entièrement. Toute progression dans la compréhension de ce vaste système est en même temps une réponse à une question du type : "Comment ça marche ?" La voie des "Pourquoi ?", elle, est trop souvent une impasse.

Ce troisième axiome découle en partie du premier. En effet, le monde abstrait est le monde des "Pourquoi ?" ; il nous propose en permanence des "principes explicatifs" qui ne sont, la plupart du temps, que les versions modernes du "principe dormitif" de Molière. Nous pensons qu'en expliquant que si cet homme m'a giflé — je me contentais de regarder sa femme... —, c'est parce qu'il possède un taux élevé d'agressivité, nous n'expliquons rien du tout en réalité, car notre thèse, dans ce cas, n'est qu'une copie abstraite de l'observation.

Le monde des concepts abstraits nous présente un ensemble d'explications illusoirs. Une maladie que je ne peux guérir, je lui donne d'abord un nom et je disserte à partir de ce nom ; j'ai ainsi l'illusion de commencer à la comprendre, donc à la guérir.

Beaucoup de concepts abstraits que nous dénonçons dans nos textes, sont des "principes explicatifs".

En résumé et de façon plus incisive, voici les trois axiomes de base de la CD :

Axiome 1 : tous les termes abstraits ne correspondent à aucune réalité concrète ; ils ne signifient rien.

Axiome 2 : toute relation humaine est d'abord un rapport de forces.

Axiome 3 : pour résoudre la plupart des problèmes, le "Comment ?" est préférable au "Pourquoi ?".

Tous nos travaux, tous nos textes, toutes nos actions ne sont et ne seront que la stricte application de ces trois axiomes. Mais comme nous ne tarderons pas à le constater dans la suite de ce petit livre, ces trois axiomes qui, en se

développant, engendreront une foule de théorèmes applicatifs, suffiront à remettre en question la quasi-totalité des croyances de notre culture, et donc la quasi-totalité des lois et principes qui nous gouvernent.

Ils préparent l'avènement d'une culture différente, plus concrète et plus forte que celle dans laquelle nous vivons, une culture qui, enfin, serait le pont et la synthèse entre l'Orient et l'Occident.

2. Théorèmes et corollaires

Appliquer les trois axiomes de la CD à notre vie quotidienne, tant personnelle que professionnelle, demande une longue pratique.

Pour aider les débutants, encore empreints d'idéologie judéo-chrétienne, les yeux encore pleins d'idéalisme, et l'esprit encore envahi par le désir de tout expliquer, nous avons forgé trois principes de base, chacun correspondant à l'un des axiomes.

Ces principes peuvent s'appliquer partout et en toutes circonstances.

Les voici :

1 : Principe de non-généralisation

2 : Principe de non-idéalisation

3 : Principe de non-explication

Nous évoquerons rapidement les effets de chacun de ces principes ; ils appartiennent aux exercices que nous faisons faire à nos élèves. Ils sont des outils, des béquilles pour aider la marche des débutants.

Le principe de non-généralisation se trouve développé dans les textes de la Sémantique Générale.

Pour faire prendre conscience à l'élève que l'on ne peut pas dire : "Tous les corbeaux sont noirs", uniquement parce qu'on n'en a jamais vu de blanc, nous lui rappelons qu'il est bon de prendre des précautions oratoires, même dans un monologue devant la glace.

On ne dit pas "les femmes sont des êtres sensibles", mais "Betty, ma femme, pour autant que je sache, d'après ce que j'ai vu d'elle, quand elle rougit chaque fois que je lui dis qu'elle est belle, montre par là ce que, moi, dans ma propre définition des choses, etc, etc., j'appelle SENSIBILITÉ". Cela me laisse la possibilité de regarder demain ma femme Betty comme un être unique et nouveau pour moi, et de remarquer peut-être en quoi elle peut aussi se montrer "insensible" (pour autant que je sache...). Cela me permettra aussi de considérer avec attention ma maîtresse Gaby, et de remarquer, non plus les ressemblances ("toutes les mêmes !"), mais les différences.

On voit que les phrases généralisantes du type : "Ah, les femmes !" ne sont pas autorisées chez l'adepte de la CD. Même si, sur le moment, cela peut faire du bien de les dire. Nous croyons cette façon de penser la vie et les êtres qui nous entourent préférable à l'autre, car elle permet de voir les différences ; nous considérons toute chose comme unique dans l'espace et dans le temps. Notre vision est donc beaucoup plus riche que celle de la philosophie ambiante pour laquelle les choses se ressemblent : "L'histoire est un éternel recommencement", "Les bretons sont têtus", "Les patrons sont des exploiters", etc.

Le deuxième principe tend à débarrasser le débutant de toutes les phrases, opinions et attitudes relevant de la croyance en des "lendemains meilleurs" issus d'un progrès moral des personnes et des sociétés. Nous faisons la chasse aux utopies sous toutes leurs formes.

Pour cela, nous habituons l'adepte de la CD à l'idée que "la guerre est la norme" et la paix un repos nécessaire entre deux guerres. Grâce à des exercices précis et concrets, ses croyances évoluent rapidement.

Quant au troisième principe, il vise à évacuer notre besoin permanent de tout expliquer. Toute explication, en effet, possède en soi un double inconvénient : d'abord, croyant avoir trouvé une solution, on cesse de chercher ; ensuite,

l'expérience montre qu'une explication nous fournit rarement les clés permettant d'ouvrir les portes. Chaque fois qu'un de nos élèves se demande : "Mais pourquoi donc n'ai-je pas réussi mon exercice ?", nous lui répondons : "Décris-nous concrètement comment tu as procédé".

Le troisième principe fait la chasse à tous les problèmes formulés en termes de "Pourquoi ?". "Pourquoi ne m'aimes-tu plus ?" est une question stérile ; "Comment faire en sorte que tu m'aimes à nouveau ?" est peut-être un problème difficile à résoudre... Mais ainsi posé, il m'incite à chercher un éventuel chemin. Les problèmes du "Comment ?" se posent à partir des objectifs et vont du présent vers l'avenir, alors que ceux du "Pourquoi ?", au mieux, ne font qu'éclairer le passé... Nos exercices permettent à nos élèves de "réécrire" tous leurs problèmes *en termes de "Comment ?"*. Est-il utile de préciser qu'au passage, la moitié de ces soi-disant problèmes se trouvent instantanément résolus ?

III. Une remise en question fondamentale

Nous croyons naïvement que la réalité est la façon dont nous voyons les choses, quiconque les voit autrement devant par nécessité être méchant ou fou. (Paul WATZLAWICK, La réalité de la réalité, p. 138)

Pour nous, suivant en cela les préceptes des philosophies orientales, et des écoles plus récentes telles que l'Ecole de Palo Alto, nous pensons qu'en l'absence de certitudes concernant la Vérité (avec un grand V), tout, absolument TOUT peut et doit être remis en question. Il est en effet souvent fructueux d'aller "à contre-courant", en évitant le "mauvais goût d'être de l'avis du plus grand nombre", comme le disait Nietzsche.

Toute créativité commence par une formule simple : tout le monde dit qu'il en est ainsi, mais cela ne prouve en rien qu'il ne puisse en être autrement.

Nous verrons dans la suite de ce livre qu'il existe une différence énorme entre contester une croyance dominante, et contester une prémisse. Or les prémisses sont les ancêtres des autres pensées : contester une prémisse, c'est en même temps contester toute la tribu, et sa nombreuse descendance. Toutes les certitudes s'écroulent. Sans compter que cela peut être dangereux pour le contestataire, car aussitôt, la majorité - celle qui s'autorise à ne pas penser - vient vous prendre par la peau du cou et vous enferme en prison ou dans un asile, conformément au verdict : méchant ou fou.

Notre axiomatique va exactement à l'encontre des trois prémisses de la culture dominante : premièrement, la réalité objective existe ; deuxièmement, l'homme est un être moral ; troisièmement, il est aussi doué de raison. Dans la mesure où toutes nos croyances sont issues d'au moins une de ces prémisses, pratiquement toutes les opinions, parmi celles que l'on dit majoritairement partagées, vont tomber sous le couperet de notre analyse.

1. Première prémisse : la réalité objective existe.

"La réalité est affaire de foi". (Gregory BATESON).

Là où un intellectuel occidental part d'hypothèses abstraites, un intellectuel chinois part de la réalité. (Zhao Fusan, dans G. Sorman, Les Vrais Penseurs de notre temps)
De toutes les illusions, la plus périlleuse consiste à penser qu'il n'existe qu'une seule réalité. (Paul WATZLAWICK)

Chacun de nous a la naïveté de croire que la réalité non seulement existe, mais qu'elle est évidente et facile à décrire : c'est en gros celle que je crois voir, celle à laquelle je crois.

La difficulté, c'est de nous rendre compte du manque de fondement de nos croyances (Ludwig WITTGENSTEIN, De la Certitude, p. 166)

Nous vivons tous les jours entourés d'une multitude de croyances, certaines personnelles - peu nombreuses -, la

plupart partagées par la majorité de nos contemporains. Nous y sommes à ce point habitués que nous oublions qu'il s'agit seulement de croyances et que nous en avons fait des vérités absolues.

Nous croyons que le pain fait grossir, que le piment donne des ulcères d'estomac, quand il ne s'agit pas du stress, que les médicaments guérissent, que les Japonais sont travailleurs, que les enfants disent la vérité et que les grand-mères radotent, que le travail c'est la santé et que l'oisiveté est la mère de tous les vices, qu'il y a une vie après la mort comme après le repas, que la famille est importante, et que les enfants sont la joie d'un foyer, que l'argent ne fait pas le bonheur mais qu'en manquer rend tout de même malheureux, que c'est le geste qui compte, ou bien l'intention selon les cas, que la quantité s'oppose à la qualité, que les violeurs doivent être punis, et que ma soeur n'est pas une salope, que la fidélité est préférable au papillonnement, qu'il faut ménager sa monture si on veut aller loin, qu'il faut réfléchir avant d'agir, et peser le pour et le contre, qu'on ne peut pas être et avoir été, que les mêmes causes produisent les mêmes effets, que l'esprit agit sur le corps et vice versa, que la maladie doit se soigner, que la santé mentale existe, qu'il faut toujours faire appel à un spécialiste pour mieux guérir, que l'inconscient existe et qu'il nous empoisonne toute la vie, que le physique s'oppose au psychique, comme l'inné à l'acquis, la droite à la gauche et la vérité au mensonge, que les hommes politiques sont tous pourris, ainsi que les patrons et tous ceux que je déteste et que j'envie, que le naturel revient au galop et que ce n'est plus maintenant que l'on va changer, que tout ce qui brille n'est pas d'or et qu'après la pluie vient le beau temps, qu'il suffit d'insister pour réussir, que le bon vin est celui qui a l'étiquette la plus prestigieuse ou celui qui coûte le plus cher, qu'une femme mariée c'est bien, qu'une prostituée c'est mal, qu'on ne peut pas vivre sans amour, ni sans portefeuille, qu'il ne faut pas conduire

en état d'ivresse, que les professeurs sont là pour éduquer nos enfants, que les philosophes sont là pour penser, les psychologues pour nous sonder et les alcooliques pour nous faire honte, que l'histoire est un éternel recommencement, et ma belle-mère une éternelle emmerdeuse, que "si je n'étais pas là que feraient-ils sans moi ?", que les top-models ont des faux seins, que mon patron est un salaud, que réussir c'est bien à condition de ne pas vendre sa mère pour cela, que la vie a un sens, que le progrès va nous rendre heureux, et que nous sommes en démocratie, qu'il faut voter pour être un bon citoyen, que le racisme ce n'est pas beau, que nous sommes tous égaux malgré les apparences, et que notre liberté s'arrête là où commencent celle des voisins, que la sincérité est une grande vertu, que le silence est d'or mais que tout ce qui brille ne l'est pas, que notre civilisation est admirable et qu'on a besoin de gouvernants, que l'ordinateur est une grande invention, comme la voiture, la bombe atomique (mais ça, ce n'est pas bien) et le rasoir électrique, qu'il faut avoir des diplômes qu'on appelle parfois des bagages, et que les connaissances sont importantes pour réussir, que l'on a toujours soit tort, soit raison, mais qu'il vaut mieux avoir raison que tort, que tout ce qui n'est pas blanc est noir, tout ce qui n'est pas honnête est malhonnête, tout ce qui n'est pas de ce côté de la rue se trouve de l'autre côté, que la paix vaut mieux que la guerre, que les lois sont indispensables et qu'elles doivent être respectées, que la réalité existe et que c'est ce que je vois tous les jours, et surtout que manipuler c'est pas bien, c'est pas beau, c'est pas juste, na ! -

Bien sûr, on pourrait ainsi continuer assez longtemps pour écrire un livre entier composé des croyances les plus ordinaires de nos concitoyens. Ce livre des croyances - qui reste d'ailleurs à écrire - ferait peut-être apparaître quelques milliers de croyances courantes. Il suffit d'écouter les conversations dans la rue ou au restaurant pour en

engranger quelques centaines en une seule soirée. Beaucoup de ces croyances et opinions sont partagées par la plupart des gens.

Mais là n'est pas, pour l'instant, la question. Elle est plutôt de savoir d'où nous viennent ces croyances. Et de se poser la question de leur nature.

Nous nous risquons à une comparaison avec le monde de l'informatique. Tout le monde sait - ou est censé savoir - que les ordinateurs ne fonctionneraient pas sans logiciels. Ce que l'on sait moins, c'est que ces logiciels se recouvrent l'un l'autre comme plusieurs couches de pulls quand on va au ski et que l'on est frileux. Il y a tout d'abord le système d'exploitation (par exemple le Dos dans le système des PC), celui qui parle à la machine, immonde quincaillerie pleine de puces, puis le Windows qui parle au Dos et qui a besoin de lui (ce n'est plus vrai depuis l'arrivée de Windows 95, mais peu importe, l'analogie me plaît quand même), et enfin tous les autres logiciels qui viennent comme une troisième couche, le traitement de texte, les tableurs,...

Ces logiciels peuvent être innombrables ; ils sont tous dépendants du Dos. De même, nos croyances, aussi nombreuses soient-elles, restent dépendantes d'un petit nombre d'axiomes dont elles ne sont que les dérivées. Nous appellerons ces axiomes les prémisses. Les prémisses sont plus ou moins inconscientes et les croyances, les opinions qui sont les nôtres, sont plus ou moins proches des prémisses. Il est d'ailleurs facile de repérer les croyances proches des prémisses ; ce sont celles pour lesquelles on dit : "C'est évident, vous n'allez tout de même pas remettre cela en question".

Par exemple, dans la liste hétéroclite de croyances et d'opinions énoncées ci-dessus, celles concernant les enfants, les violeurs, la nécessité de traiter les maladies ou d'avoir des gouvernants, le dualisme physique/psychique... sont très proches des prémisses, qui font dire à nos

contemporains, devant un "sale individu" qui ose remettre en question ces "évidences", soit qu'il est fou, soit qu'il est dangereux, comme nous l'a dit WATZLAWICK tout à l'heure.

Si je veux décrire cette réalité, je dispose d'un fabuleux outil : le langage. Ainsi je peux parler de tout ou presque : de mon jardin et des rosiers qui y fleurissent, mais aussi de la démocratie, du bonheur, de Dieu et des jolies filles...

Tout cela existe, bien évidemment, puisque je peux en parler, puisqu'il existe des mots pour le désigner.

La croyance selon laquelle tout ce dont on peut parler, tout ce qui a un nom, ne peut qu'exister concrètement, est assez dangereuse entre les mains d'usurpateurs : car il est toujours possible de créer des mots nouveaux pour désigner des "choses" nouvelles. Nos dirigeants ne s'en privent pas.

Parmi les abstractions pratiques figurent des mots tels que : "la vie", "la société", "les gens". Ce sont des termes (qu'il faudra plus tard étudier avec soin) que l'on retrouve au centre de tous les grands principes explicatifs. "C'est la vie", "Ce n'est pas de ma faute, c'est la société qui m'a corrompu", "Les gens sont égoïstes" ; toutes ces phrases appartiennent à notre stock habituel de pensées "toutes faites" ; elles ont en commun l'idée que JE n'y suis pour rien. Et pourtant ce JE, quelle importance a-t-il dans notre vie !

En effet, une des croyances les plus pernicieuses que nous partageons (presque) tous, est la croyance en notre Moi (depuis Freud, on a pris l'habitude, toute germanique, de mettre des majuscules à certains mots communs, pour les rendre plus "propres" sans doute).

Il est banal de souligner le nombre impressionnant de phrases prononcées tous les jours et par chacun de nous qui contiennent, soit "je" soit "moi", soit mieux encore le fameux "moi, je". On peut même aller jusqu'à dire que toutes les phrases parlent de "moi". Même quand je décris ce qui se passe dans la rue, finalement, je ne parle que de ce que je vois. Il s'agit de ma vision subjective, que je confonds avec le monde objectif.

Pour la CD, le moi ne peut se définir autrement que par un ensemble toujours provisoire de relations avec autrui, "ici et maintenant".

Et pourtant, dans la vie de tous les jours, on se complaît à vêtir ce Moi de toute une garde-robe flamboyante de caractéristiques permanentes. Quand on dit : "J'ai traversé la rue et j'ai fait tomber la petite vieille qui ne marchait pas assez vite pour mon goût", nous restons au niveau du concret et du descriptif. Mais quand on dit : "Mon MOI possède une forte personnalité, un peu agressive et emportée...", alors on tombe dans le défaut commun de généralisation abusive. Ce qui est contraire au premier axiome de la CD. Dans la première phrase on décrit, dans la seconde on explique.

Selon la CD et son axiome fondamental, un homme en soi, cela n'existe pas. Il n'y a aucune définition scientifique possible de M. Durand. On peut décrire M. Durand dans certaines de ses actions, ce qu'il fait, ce qu'il dit et ce qu'il pense, mais ce sera une illusion de croire que l'on décrit en même temps un certain M. Durand intrinsèque et permanent.

L'individu, en tant que système, n'existe que dans la mesure où il fonctionne ; c'est-à-dire dans la mesure où il entre en interaction avec d'autres individus et d'autres systèmes. (AM 78, p. 37)

On peut décrire M. Durand, ce qu'il fait, ce qu'il a fait, et ce qu'il pense faire, on peut le montrer en action, on peut avec beaucoup de patience dresser une carte complète de tous ses gestes, dires et pensées. Mais on ne pourra jamais le définir, ni l'expliquer.

Pour nous, il n'y a rien à expliquer, ni à définir. M. Durand est comme un long fleuve pas toujours tranquille et toute définition de cette personne ne sera au mieux qu'une photo momentanément ressemblante d'un certain quelque chose qui n'est qu'une illusion : ce que l'on voit de lui à un moment de sa vie et de la nôtre.

Idée dérangeante, certes, pour ceux qui aiment la sécurité dans l'idée confortable que l'on peut construire une relation durable avec quelqu'un dont la "personnalité" est censée s'accorder avec la nôtre.

Alors, puisque nous n'existons pas, jetons au panier tous les concepts tels que : la personnalité, le Moi, profond ou pas, le "naturel qui revient au galop" dès qu'on le chasse, l'inconscient... et les phrases du genre : "Quoi qu'il arrive, je reste moi-même", "Être hors de soi", "Seul avec soi-même"...

Je suis Moi, et entièrement Moi dans toutes mes actions ; car je ne vois pas ce que je pourrais être d'autre. (AM 78, p. 81)

Et pourtant c'est le même homme qui un jour embrasse sa femme et le lendemain la tue, qui un jour donne son manteau à qui a froid et le lendemain laisse son voisin mourir de faim. Pourquoi vouloir à tout prix que l'un soit le vrai et que l'autre soit "hors de lui" ? On est soi-même tout entier, et dans chaque action. (AM 78, p. 119)

Au moment où nous écrivons ce chapitre, dans les derniers jours d'octobre 1995, un fait divers attire notre attention. Un homme, se promenant sur le port de sa ville, vient de sauver deux jeunes filles norvégiennes en train de se noyer. Il n'a pas hésité une seconde à plonger dans l'eau froide pour les sauver. Hors cet homme était en permission : il purge une peine de prison pour avoir tué sa femme. Question idiote : "qui est-il vraiment ?" Un criminel ou un héros ? Question abstraite, question sans réponse.

Pourquoi s'étonne-t-on de voir les opinions changer avec l'évolution d'un individu, et ne s'étonne-t-on pas de voir les gens s'habiller différemment selon le temps et la saison ? (AM 78, p. 180)

On ne peut décrire, on ne peut parler du monde tel qu'on le voit sans parler en même temps de nous-mêmes qui sommes dans ce monde. Autrement dit, toute description d'une quelconque réalité en apparence objective, n'est

qu'une vision subjective, à partir de notre propre "point de vue", au sens presque géographique du terme.

Si bien que, pour nous, et cela sera lourd de conséquences, parler de quelque chose, d'un objet, d'une personne ou d'une conception, c'est d'abord et avant tout parler de soi-même.

Tu crois parler de moi mais tu ne sais pas que tu parles d'abord de toi, et que j'apprends à te connaître au travers de la description que tu fais de moi.

2. Deuxième prémisse : l'Homme est un être moral.

Nous sommes en permanence en quête d'un monde meilleur, qu'il soit dans notre tête, dans notre intimité, ou dans nos vies sociales. Nous avons pris l'habitude de fréquenter des abstractions rassurantes, petits lutins familiers qui sont censés nous rassurer quant à la possibilité et à l'imminence d'un bien-être accru. Ces petits monstres familiers s'appellent : bonheur personnel, paix dans le monde, amour du prochain, fraternité entre les hommes, justice sociale, progrès et démocratie, etc, etc.

Nous avons pris l'habitude de croire que nos actions quotidiennes tendaient vers la réalisation de ces ambitieux projets et qu'il fallait se méfier des méchants diables qui portent des noms contraires aux bons génies : injustice, malheur...

Nos bons vieux dictionnaires sont pleins de ces mots censés parler des lendemains qui chantent et qui nous disent ce qu'il faut aimer et ce qu'il faut fuir.

Reste un problème fondamental à résoudre si l'on s'entête à croire à toutes ces balivernes abstraites : comment se fait-il qu'après des millénaires de civilisation qui, par ailleurs, ont su nous démontrer à quel point elles étaient intelligentes, ces objectifs souhaitables n'ont jamais été atteints ? Sinon parce que, par définition, ils étaient utopiques ! Et alors, dans ce cas, comment se fait-il que les

mêmes civilisations, toujours aussi intelligentes, n'aient pas encore eu le courage ou l'honnêteté de nous dire simplement : "Abandonnez ces idées, ce ne sont que des chimères !" Derrière ce genre de questions dangereuses se profile le masque noir d'une question plus inquiétante : "Qui a intérêt à ce que les peuples ne se posent jamais ce genre de questions ?"

Nous irons étudier plus tard tous ces points. Pour l'instant montrons comment la CD prend à bras le corps ce problème. L'axiome 2 dit clairement que "tout est rapport de forces".

Tout le problème des guerres, petites ou grandes, entre individus ou entre peuples, les scènes de ménages, les bagarres de bistrots, ou les génocides, peut être ramené à un problème de confrontation entre points de vue subjectifs divergents. Une guerre ne débute pas lorsque l'on s'aperçoit que l'autre n'a pas le même point de vue que nous, mais quand on commence à penser "objectivement" que notre point de vue est meilleur que le sien. Ce qui signifie clairement que pour nous, quand une guerre est justifiée par une croyance ou un principe moral, alors elle est encore plus dangereuse, elle est assurée d'une plus longue vie ; et en même temps, elle est encore plus bête, parce que soi-disant justifiée par une chimère. C'est tout à fait stupide et primaire de se battre contre l'autre parce qu'il a une sale gueule, mais c'est encore plus grave de la faire si mes coups sont justifiés par une quelconque idéologie.

L'enfer est certainement pavé de moralistes, de ces gens qui veulent à tout prix que les choses aillent mieux, alors qu'on ne leur demandait rien.

La morale judéo-chrétienne nous demande de croire à un horizon qu'il serait bon d'atteindre, en oubliant que par définition l'horizon recule au fur et à mesure que l'on avance. En oubliant que par définition, chaque individu pense d'abord à lui, puis à ceux qu'il aime, et accessoirement aux autres, ceux qu'il ne connaît pas.

Et pourtant la morale est partout, nous bloque presque toutes les issues, dans la vie privée comme dans la vie professionnelle, elle s'affuble d'étranges oripeaux et prend les noms de ses anges gardiens : dans la vie privée, bonheur, amour, fidélité ; dans la vie sociale, justice, paix, progrès, démocratie... Il faut croire que nous avons l'intelligence sélective et la mémoire courte, car malgré les échecs partout répétés de ces soi-disant "valeurs", nous continuons à y croire. Nous faisons, comme le dit Palo Alto, "toujours plus de la même chose". Cela fait deux mille ans que Jésus nous a promis la paix entre les peuples, que dis-je la paix, l'amour même, et nous ne voyons toujours rien venir, ni à l'Est ni à l'Ouest. Dès que deux peuples se rabibochent à un bout de la planète, le temps de refaire le plein de vies humaines et d'armes, d'autres commencent à se chamailler à l'autre bout. Cela ne fait rien : insistons encore un peu, et l'amour entre les peuples finira par exister surtout si l'on crée des associations dont le nom prône l'angélique projet de la paix entre les peuples. Peu de gens, nous semble-t-il, voient le ridicule de ces croyances, le ridicule de ces projets pour la paix, l'amour, la fraternité (rayez les mentions inutiles), mais surtout contre le racisme, le sida, la drogue, les femmes battues (rayez encore, il en restera toujours quelque chose).

Cependant, qu'il soit dit une fois pour toutes entre nous : nous ne sommes pas favorables aux hommes qui battent leurs femmes, même si elles sont étrangères, qu'elles ont le sida et qu'elles se droguent. Ce que nous disons ici, c'est que le plus légitime des combats concrets peut être empoisonné, au point d'être voué à l'échec, par une formulation abstraite de ses objectifs. On ne combat pas la drogue par la morale.

Sans faire appel à aucune notion de bien ou de mal, nous montrerons comment, dans une séquence de communication entre deux ou plusieurs personnes, la guerre l'emportera sur la paix plus souvent que l'inverse.

Ce contre quoi nous luttons, c'est le divorce intégral dans lequel nous vivons entre d'une part les idées généreuses, qui ont justement l'inconvénient pour elles de n'être que des idées, et d'autre part les actions concrètes (souvent des mêmes personnes), qui sont en complet désaccord avec ces idées. D'un côté, (presque) tout le monde obéit à l'axiome du rapport de forces, et d'un autre côté, (presque) tout le monde est d'accord pour croire aux bienfaits d'une morale basée sur le bien, l'amour et la justice. C'est ainsi que nous nous condamnons - définitivement ? - à l'hypocrisie permanente.

La question insidieuse de la CD est la suivante : "à quoi nous sert une morale si c'est pour ne (presque) jamais la respecter ?"

3. Troisième prémisse : l'Homme est doué de raison

Rares sont les personnes qui se contentent d'observer le monde ; nous voulons aussi le comprendre, l'expliquer. J'ai besoin de savoir pourquoi le monde, tel que je le vois, souvent par savants et experts interposés, est ainsi et pas autrement.

Je sais que les causes produisent les effets, que les mêmes causes produisent les mêmes effets, et je pose sans cesse la question fondamentale : pourquoi ? Je suis assez confiant dans la science, et je pense qu'il sera bientôt répondu à presque toutes les questions de ce type, grâce aux experts qui s'en occupent et dont je lis les comptes-rendus dans la presse de vulgarisation, surtout lorsque l'un de mes compatriotes, jusqu'alors inconnu de tous, a la bonne idée d'obtenir le prix Nobel.

Tout s'explique ou s'expliquera un jour et cela me rassure "quelque part", comme on dit aujourd'hui.

Ainsi je suis content d'expliquer l'ulcère par le piment ou par le stress, sinon quelle angoisse, un ulcère qui n'a pas de causes ! Ainsi je suis fier de savoir décider après avoir mûrement réfléchi de "peser le pour et le contre", sinon

quelle angoisse une décision irréfléchie et spontanée ! Ainsi j'explique mon incapacité à changer par ma nature profonde, sinon quelle angoisse de reconnaître que je suis un incapable !

Euclide, Aristote, Jésus, Descartes, Marx et Freud ont bâti des systèmes de pensées à partir d'un petit nombre d'axiomes, et de vérités révélées. Comme les axiomes sont des petites bêtes très actives, elles ont vite fait d'engendrer de multiples théorèmes et corollaires, qui peuplent notre vie quotidienne et finissent par nous faire oublier les axiomes qui en sont l'origine. Ce qui constitue, comme nous l'avons vu, la forêt ténébreuse du monde de nos croyances et opinions.

La force d'une axiomatique est fantastique : à partir du moment où j'ai admis les deux ou trois axiomes fondamentaux sans en avoir même conscience (sinon ils perdraient leur statut d'axiomes), je suis contraint par ma rationalité, ou simplement par ma croyance en ma rationalité (qui elle-même fait partie des axiomes de base), je suis contraint d'admettre comme vrais tous les théorèmes et corollaires, c'est-à-dire toutes les opinions et croyances, idées, concepts... que l'axiomatique va me proposer.

Un petit nombre connu de "grands penseurs" ont créé pour nous une axiomatique, ils nous l'ont imposée en même temps qu'ils se la sont imposée à eux-mêmes. Depuis quelques décennies, un autre petit nombre de chercheurs qui ont pour nom Wittgenstein, Korzybski, Heisenberg, Wiener, Bateson, Watzlawick, Milton Ericsson et quelques autres, dont le dernier grand maître zen T. Deshimaru, nous ont forgé une autre axiomatique.

Cette nouvelle axiomatique (le "nouveau paradigme" de Prigogine) nous présente le réel comme un ensemble mouvant et impossible à appréhender avec le langage qui nous est habituel. Comme par hasard, c'est ce que disent les plus anciens textes orientaux, comme nous le montre

bien F. Capra dans son livre : *Le Tao de la physique*. Cette nouvelle axiomatique nous présente le monde comme souvent immotivé ; la théorie des catastrophes de René Thom (enfin un français) que nous ne comprenons pas bien nous explique qu'un fait peut arriver sans cause véritable. Un monde sans causes, un monde sans raison, un monde en perpétuel mouvement, insaisissable ; mais c'est le "chaos" ! De quoi affoler les pauvres gens dans leurs chaumières de banlieue.

Rassurons-nous : il ne s'agit que d'un langage moderne pour nous dire ce que Bouddha, Dogen et d'autres sages comme Tchouan Tseu disaient il y a déjà plusieurs millénaires.

Notre tentative dans ce petit opuscule, comme disent les universitaires, n'est pas de refaire le monde, mais simplement d'apporter un début de réponse à ces problèmes qui polluent tous les jours nos journaux et notre télévision, en rappelant à nos contemporains que la plupart de ce qu'ils appellent "problèmes" ont été créés par la façon même dont ils posent les questions, et par la façon même dont ils essaient de les résoudre. Pour reprendre encore une fois Palo Alto : "Quand le problème c'est la solution".

Le temps est venu maintenant de faire dans le monde relationnel, c'est-à-dire dans le monde de notre vie quotidienne, ce que les physiciens sont en train d'accomplir dans leur monde. Pour l'instant ces idées gagnent du chemin tous les jours mais à pas de tortue, elles sont l'apanage d'une petite minorité ; nous souhaitons les voir enfin comprises d'un plus grand nombre : professeurs, hommes politiques, patrons d'entreprises, écrivains, artistes...

Chapitre deuxième : OR, NOUS SOMMES DEJA MANIPULÉS

I. Par nous-mêmes et par les autres

Nous entendons souvent nos contemporains se plaindre d'être manipulés. Par qui ? Par "ON", par "EUX", par la "société"... La manipulation étant un des multiples visages du Mal, beaucoup d'entre nous pensons l'attaquer efficacement en la dénonçant.

Selon nous, c'est commettre là plusieurs erreurs à la fois. La première erreur est de ne pas avoir encore compris qu'attaquer quelqu'un, une opinion, un groupe, c'est lui donner de l'importance en attirant l'attention sur lui. La deuxième erreur est de ne pas comprendre que seuls sont manipulés ceux qui le veulent bien : dire que l'on est manipulé c'est avouer à la fois sa naïveté et son consentement tacite : nous avons cru l'autre sincère et nous l'avons laissé dire et laissé faire.

En outre, l'erreur fondamentale est d'oublier que le pouvoir des manipulateurs qui ont su trouver nos ficelles de pantins provient du fait que nous partageons avec eux une culture commune. Nous ne savons pas comment manipuler les Aborigènes d'Australie, mais nous savons manipuler nos voisins de paliers pour qu'ils fassent moins de bruit. Les manipulateurs peuvent œuvrer à partir de l'écho de leurs propres pensées chez l'autre. Autant dire que l'on est toujours et avant tout manipulé par soi-même, par ses croyances et ses opinions.

Enfin, dernière erreur quand on parle de manipulation : oublier que nous manipulons nous-mêmes tous les jours.

La tentation d'écrire ce petit livre est née d'un constat simple : la manipulation, c'est la vie. Même si nous

l'appelons autrement, même si nous l'appelons "communication", chaque séquence relationnelle entre deux personnes, une fois analysée, fait apparaître un écart considérable entre ce qui est dit et les intentions de chacun.

II. Par nous-mêmes

1. La croyance en la réalité

Nous sommes d'abord manipulés par nous-mêmes, par nos propres croyances. Toute tentative de libération, toute tentative de changement, passera par une meilleure connaissance des processus d'auto-manipulation. Nous sommes manipulés par notre croyance en la réalité, et par le portrait que chacun s'en fait.

Un alcoolique c'est quelqu'un que vous n'aimez pas et qui boit autant que vous. (Coluche)

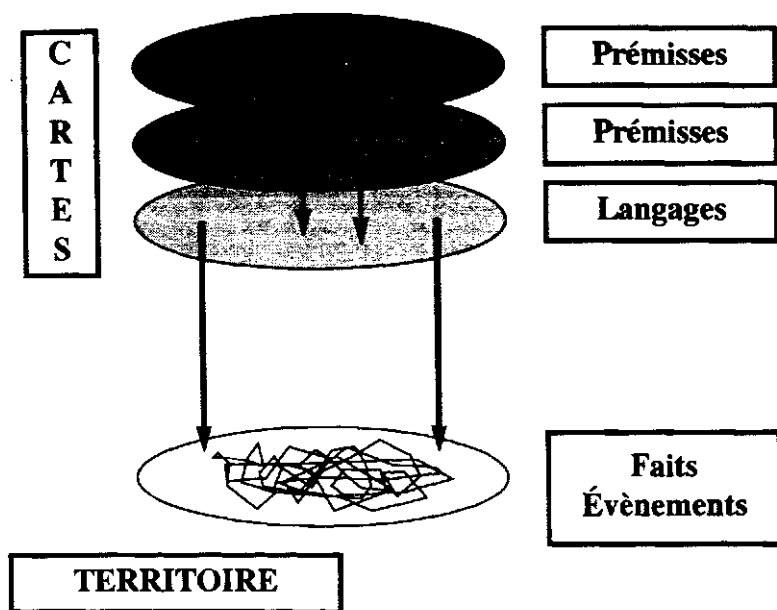
Chacun de nous structure différemment le monde dans lequel il vit (Génie LABORDE, Influencer avec intégrité, p. 66)

Pour parler de la réalité, il faut évoquer la théorie que nous avons adoptée : celle de la Sémantique Générale de KORZYBSKI.

Korzybski (1933), pour parler de la réalité, nous dit que "le mot chien ne mord pas", car le mot appartient à un ensemble de termes "abstrait", le langage, représentation abstraite du chien, alors que le chien lui-même, et lui seul, peut déchirer nos pantalons. Korzybski nous explique que nous possédons, quelque part dans l'esprit, une multitude de cartes, plus ou moins abstraites, composées de croyances, de concepts, d'opinions, mais qu'il n'existe qu'un seul territoire, monde des faits, des événements, des processus, pour lequel nous ne possédons aucun langage capable de le décrire.

Le schéma de base de la Sémantique Générale est le

suivant, où nous voyons une infinité de cartes, représentées par notre vocabulaire plus ou moins abstrait, et un seul territoire, représenté par ce qui se passe vraiment, uniquement au niveau du corps et des sens.



Au niveau du territoire, nous regardons notre vélo dans le garage, alors qu'au niveau des différentes cartes, nous pensons à notre vélo, nous parlons de notre vélo, nous classons notre vélo comme un véhicule à deux roues, nous pensons aux vélos en général, à ceux du Tour de France... nous nous disons que c'est bon pour la santé de faire du vélo, nous assimilons cela à notre notion du "bonheur", du "Bien"...

Nous vivons en permanence et à la fois dans le monde de la CARTE et en même temps dans le monde du TERRITOIRE. Nous marchons au bord de la mer et en cela nous faisons

partie du TERRITOIRE ; nous nous exclamons : "Ah que c'est beau !" et nous tombons dans la CARTE.

L'ennui est que nous avons fini par croire que le monde de la Carte est plus vrai, parce que plus familier, que celui du Territoire ; nous ne savons plus vivre simplement "ici et maintenant", et faire confiance aux signaux que nous délivre sans cesse notre corps. Nous mangeons en parlant - parfois on appelle cela des repas d'affaires -, et nous voyons des gens incapables de dire ce qu'ils viennent de manger, tout occupés qu'ils étaient à se montrer plus beau que le voisin.

Quelques exemples encore, qui montrent à quel point nous acceptons la tyrannie de la Carte. Je vois souvent des amis plonger dans leur frigidaire à la recherche d'un yaourt. Ils en prennent un et s'aperçoivent qu'il est périmé de quelques jours ; ils le jettent, sans avoir l'idée d'en ouvrir le couvercle, de le sentir, de le goûter. Ils ne font plus confiance à leurs sens, "ici et maintenant" ; ils préfèrent croire des messages "abstraits" écrits par des technocrates, "là-bas et ailleurs".

J'habite au bord de la mer, et je profite des jours de beau temps, hors saison, quand les touristes envahisseurs sont repartis ou pas encore arrivés. Nous avons eu un mois d'octobre particulièrement beau. L'autre dimanche il faisait 25 degrés à l'ombre et le soleil tapait fort. Presque personne ne se baignait, alors qu'au mois de juillet, par une température plus fraîche, tout le monde se précipitait à l'eau. Curieux ? Non. Nous étions au mois d'octobre, et les gens ne sont pas censés se baigner en octobre. J'en voyais même qui se promenaient au soleil avec une petite laine sur le dos. Ils s'habillaient selon le calendrier et non pas selon les rayons du soleil.

On peut continuer ainsi longtemps. L'autre fin de semaine, je me suis amusé au dépens de quelques amis. Je leur ai donné un de mes vins favoris dans une carafe ; ils l'ont trouvé "bon mais pas génial". Le même, le soir, avec son

étiquette était "sublime". C'était un St Emilion grand cru, voyez-vous, du moins c'est ce que disait l'étiquette. Dans l'autre sens, ça marche également, et le petit Roussillon Villages qui fait un malheur en carafe ne recueille que des moues dédaigneuses dans sa bouteille d'origine.

Nous voyons là tous les jours des gens, qui sont par ailleurs perçus comme "intelligents", remettre en cause le témoignage de leurs sens, au profit de l'idée qu'ils se font de ce qu'ils devraient ressentir. "Oui, ce yaourt est encore bon, mais tout de même, il y a bien quelqu'un qui a décidé qu'à partir d'hier à 10 heures, il devait cesser d'être bon". "Oui, il fait chaud, mais il devrait faire frais, alors méfions-nous". "Oui, ce vin est bon, mais tout de même, ce n'est qu'un vin de pays". Ou encore la version connue : "Oui, il est bon, mais tout de même, une bouteille à 25 francs !"

La Carte est un ensemble de croyances, souvent des idées reçues, ou des idées stéréotypées, des préjugés, qui font plus de bruit dans notre esprit que ce que nous voyons et sentons réellement.

On croit d'autant plus à la Carte qu'elle se déguise parfois en Territoire, par exemple à la télé. La télé peut nous montrer des "bouts de Territoire". Entendre : "Dix mille morts dans le tremblement de terre de... ", ce n'est finalement qu'une phrase. Mais voir ! Voir la petite fille qui, lentement se meurt devant nos yeux, c'est horrible. C'est horrible, même si je ne la vois pas, nous dit notre raisonnement rationnel ; alors comment se fait-il que ça me laisse indifférent quand l'image n'est qu'au sein d'une phrase parmi d'autres ? Donc, un instrument de "culture" qui me montre cela ne peut véhiculer que du "vrai". La phrase bien connue de Saint Thomas : "Je crois ce que je vois" peut rapidement se transformer en une terrible variante : "Je crois tout ce que je vois". On l'a vu quand les Roumains nous ont montré le procès de leur dictateur par exemple. Mais nous ferons le procès de la télé une autre fois.

Le rôle de la CD, après la Sémantique Générale et le zen, n'est pas de supprimer toutes les cartes mentales que nous nous sommes forgées, mais de rappeler qu'elles ne représentent pas la réalité, qu'il ne s'agit que d'un ensemble de commodités abstraites permettant de communiquer de loin avec d'autres cartes mentales. Notre rôle, c'est peut-être de dire à nos contemporains comment vivre plus près de leurs corps, de leurs cinq sens, et comment faire des expériences personnelles, au lieu de se couler toujours dans les moules commodes que l'on veut nous imposer de l'extérieur.

Un pays composé en majorité de gens partageant les stéréotypes de leur époque, les lieux communs que l'on entend à la radio et au bistrot du coin, et incapables de se faire une opinion des événements par eux-mêmes, ne peut qu'aller vers une décadence définitive. Il ne faut pas parler de "crise", car une crise ne dure pas. Nous sommes atteints d'ostéoporose mentale ; notre structure se désintègre progressivement et irrémédiablement. Nous n'existons plus par nous-mêmes ; tout le monde pense la même chose sur presque tous les sujets ; la créativité est réduite à sa plus simple expression, entre les mains d'une poignée de gens qui passent pour des hurluberlus de plus en plus marginaux, même quand ils sont prix Nobel ou physiciens de renom. En effet, qui écoute Maurice Allais, qui écoute Fritjof Capra ?

Nous avons évoqué plus haut les opinions stéréotypées de nos contemporains. Savez-vous que dans tous les pays dits civilisés, le vocabulaire moyen utilisé par les individus, toutes couches sociales confondues, s'amenuise à chaque génération, et se ressemble de plus en plus d'une personne à l'autre ? Savez-vous que, lorsque nous interrogeons une poignée de Français, sur n'importe quel sujet, qu'il s'agisse d'argent, de famille ou d'éducation des enfants, comme de l'importance de manger équilibré... il nous suffit d'une grosse dizaine de personnes pour faire le tour de tout ce qui

peut être dit sur la question. Quand nous disons : "Tout le monde pense la même chose sur tous les sujets", il s'agit d'un constat, pas d'une opinion.

Encore une ou deux générations et notre civilisation sera tellement transparente à n'importe quel observateur étranger, tellement gangrenée, qu'il suffira aux Asiatiques, quand ils estimeront le moment venu, de s'imposer à nous, d'éternuer un bon coup pour que tout tombe en poussière.

Excusez-moi, ceci est un scénario catastrophe, et tout le monde sait bien qu'en France, c'est quand la corde est déjà autour du cou que l'on commence à croire aux catastrophes.

Bref, le monde de la Carte, bien que constitué de chimères que nous appelons habituellement "concepts", "croyances", "opinions"... nous paraît, par culture, souvent plus réel que le monde du Territoire. Nous avons pris l'habitude de nous promener au bord de la mer en pensant et en parlant de nos activités citadines de la semaine ; et de rentrer ensuite à la maison sans avoir fait le plein de plaisirs simples, sans avoir remarqué l'odeur du vent, les couleurs du ciel... Bref, nous avons pris l'habitude de ne pas vivre.

Notre croyance fondamentale en ce qui concerne la Carte est que "tout ce qui a un nom existe" :

On considère naïvement comme allant de soi que lorsque le nom de quelque chose existe, la "chose" ainsi nommée doit aussi exister. (Paul WATZLAWICK, Les cheveux du baron de Münchhausen, p.87)

Bien sûr, on peut parler de la table autour de laquelle nous bavardons : il semble qu'elle possède un certain degré de réalité. Nous appelons, avec Palo Alto, cette réalité : une réalité de "premier ordre".

Mais qu'en est-il du "bonheur", du "progrès", du "racisme" ou de la "démocratie" ? Et encore du "Moi", du "Ça" et du "Surmoi". Attention, danger, car s'il est vrai qu'à partir du moment où j'ai créé un nom pour désigner une quelconque abstraction, la chose correspondante se met à exister...

Le langage, affirme le bouddhisme, n'a pas de signification ontologique. Un mot ne correspond pas à un fragment de réalité. Les mots ne sont que des signes créés pour les commodités de la vie quotidienne. Ils n'ont rien à voir avec la structure de la réalité. (Toshiba IZUTSU, Le koan zen, p. 28)

Prenons le dictionnaire et recherchons les quelques milliers de termes ne désignant pas des objets concrets, et supprimons-les de notre vocabulaire. On peut parier que la plupart des problèmes que nous nous posons disparaîtront en même temps, faute d'un lexique pour les désigner.

Provocateur, certes ! Fou, certainement pas. Il faut se poser la seule bonne question : a-t-on vraiment besoin, pour vivre, de tous ces mots et concepts dont on nous inonde tous les jours, et dont se servent nos dirigeants et nos journalistes pour mieux nous manipuler ?

Mais alors, dira ici le lecteur un peu affolé, qu'allez-vous faire des mots abstraits dans votre nouveau système de pensée ? C'est la bonne question, d'autant que les esprits malintentionnés auront remarqué que ce livre est lui-même truffé de mots abstraits.

D'abord, les mots abstraits, ceux dont la vocation est de désigner les croyances et opinions, sont les outils de la manipulation. Il est plus facile de manipuler les peuples avec des idées abstraites du genre "fraternité, liberté, égalité" qu'en lui promettant une amélioration quantitative concrète de ses revenus ou une meilleure odeur dans le métro parisien. Donc, les mots de la Carte vous serviront, à vous aussi, ami lecteur, quand vous désirerez manipuler ; tant que l'autre, en face de vous, croit que ces mots désignent une "vraie réalité", alors il ne faut pas hésiter à les utiliser : il tombera dans vos pièges.

Les mots abstraits sont efficaces et c'est une raison suffisante pour continuer à les utiliser. Mais ce n'est pas tout. Les abstractions sont utiles dans le cadre d'une recherche de modèles descriptifs. Il ne faut pas oublier qu'un être qui ne vivrait qu'au niveau du Territoire ne pourrait plus s'exprimer avec notre langage courant, et du

coup, il ne pourrait plus nous communiquer ses découvertes. C'est ainsi que, tout en reconnaissant les imperfections du langage, il est possible, en prenant de grandes précautions oratoires et méthodologiques, de continuer à s'en servir pour structurer de façon compréhensible les éléments apparemment chaotiques du Territoire. Passer d'un système de pensée et de culture à un autre, cela ne pourra se faire sans passer d'un langage à un autre. La seule chose qu'il ne faut jamais oublier (et Korzybski insistait là-dessus) c'est que, quelle que soit la perfection d'un langage dans la précision, il ne représentera jamais la réalité elle-même.

Les concepts de la Carte sont des outils classificatoires, et toute classification est l'émanation d'une conception humaine de la réalité. Au niveau du Territoire, des faits et événements dits "réels", il n'y a aucune classification. Mais notre esprit ne saurait vivre sans classification. Alors, tentons de créer une nouvelle classification, plus proche du Territoire, plus descriptive qu'explicative. C'est là notre travail.

Même l'amour ne fait pas exception à ce que nous appellerons désormais la "maladie de la Carte". Comparons-nous aux Japonais (ou aux Chinois) et écoutons Michel Random :

... les amoureux ne prononcent jamais au Japon, le mot si commun en Occident : le fameux "je t'aime". Certes le mot "aimer" existe dans le dictionnaire. C'est aishitemasu. Mais le prononcer est plus qu'une incongruité, cela s'apparente à un acte impudique sinon obscène. Si deux êtres s'aiment, ils n'ont pas besoin d'un mot pour se le dire, toute la tension de l'être, du regard, le frôlement des mains et les dix mille riens de l'amour sont le langage qui suffit, à la fois universel, personnel et éloquent. (Le Japon, stratégie de l'invisible p. 15)

Ce que ne dit pas Michel Random pour ne pas nous attrister davantage, c'est comment nous nous compliquons la vie avec des mots comme "je t'aime". Les thérapeutes de Palo Alto n'ont pas eu cette délicatesse quand ils évoquent les conflits de couples du style :

“Dis-moi que tu m’aimes, mais dis-le moi spontanément.”

“Tu m’aimes comment ? Tu m’aimes vraiment ? Plus qu’hier et moins que demain ?”

“Pourquoi tu ne m’aimes plus ?”

Encore une petite citation de Michel Random, histoire d’aggraver notre dépression :

La réalité n’a pas besoin de définition ; dans le cas contraire ce n’est plus une réalité mais une définition qui se substitue à la réalité. (Le Japon, stratégie de l’invisible, p. 22)

Mais ce n’est pas fini. Il reste encore quelques concepts à dénicher parmi ceux qui nous font le plus de mal. Parlons quelques instants du terme "intelligence".

Là, il y a longtemps que nous ne savons plus faire simple, comme le brave Simon (ou Binet) (du premier test d’intelligence dit de Binet-Simon) qui disait : “L’intelligence, c’est ce que mesure mon test”, ou encore celle-ci :

L’intelligence, on croit toujours en avoir assez, vu que c’est avec ça qu’on juge. (Coluche)

L’intelligence est une notion abstraite inventée par une certaine civilisation pour montrer qu’elle en a plus que les autres. Comment mesurer une notion abstraite qui ne correspond à aucune réalité concrète ? Voilà le malheur de notre civilisation : c’est qu’elle est devenue la civilisation du quantitatif. (Non, je ne citerai pas une nouvelle fois Michel Random, laissons un peu les Japonais tranquilles). Pourquoi se créer des problèmes nouveaux avec la mesure de l’intelligence, pourquoi aller comparer l’intelligence des uns à celle des autres, des Blancs par exemple avec celle des Noirs, alors que le test a été créé par les premiers dans leur intérêt, et à partir de leurs propres croyances ?

On peut se poser la question : avons-nous vraiment besoin d’être fiers de notre intelligence raisonneuse, et d’avoir perdu toute forme d’intuition, toute capacité de percevoir de façon spontanée et synthétique, le monde qui nous entoure ? Avons-nous vraiment besoin d’être fiers

d'appartenir à une civilisation qui répond, quand on lui demande quel est le parfum des roses : "Apportez-moi le dossier" ?

Les Occidentaux ont trop de culture, ils perdent l'essentiel.

(Michel RANDOM, *Le Japon...*, p. 140)

Zut ! La citation s'est échappée elle-même de sa cage...

2. La croyance en la morale

Il est probable qu'un système social complètement dépourvu de lois morales fonctionnerait, à quelques détails près, aussi bien que le nôtre. (AM 78, p. 123)

On voit tous les jours nos puérils contemporains emboucher la trompette de l'Utopie fondamentale : le monde est corrompu, il faut le réformer. (AM 78, p. 45)

Un exemple. Par un beau soir de juillet, un homme d'affaires fatigué qui vient d'accompagner madame et les enfants au bord de la mer le week-end précédent, va dîner seul à la terrasse de son restaurant favori. Juste après l'entrée vient s'asseoir à la table voisine une jolie brune exotique dont le mari est parti en voyage d'affaires. (Toujours les affaires !). Immédiatement, deux forces contradictoires mais inégales s'affrontent quelque part disons, pour simplifier, dans l'esprit du monsieur. À ma droite, une grosse envie d'aborder la dame (et tout ce qui s'ensuit), et à ma gauche, le sentiment que "ce n'est pas bien". À ma droite, un processus est déclenché (TERRITOIRE), pendant qu'à ma gauche, un concept abstrait (CARTE) tente de s'y opposer. On sait déjà qui va gagner, la plupart du temps.

De toute façon, le brave homme n'a pas le choix : ou bien il passera une ou plusieurs soirées enchanteresses en supportant un sentiment de remords plus ou moins aigu, ou bien il rentrera chez lui avec un sentiment de frustration tel que sa mauvaise humeur rejaillira sur ses collaborateurs pendant quelques jours.

Ou bien encore... mais non Mesdames, ce genre d'individu n'existe pas, à part votre mari. Il est vrai qu'un petit nombre d'hommes ne verront même pas la jolie fille, ou se contenteront sans arrière-pensée d'échanger quelques propos avec elle. Mais, si l'on ne voit pas une jolie fille, peut-on encore voir sa femme quotidienne. Méfions-nous des hommes fidèles, même en pensée.

Cet événement au demeurant banal n'est qu'une des illustrations entre mille de l'axiome fondamental du BIEN et du MAL. Supprimons cet axiome et disparaîtront comme par enchantement le remords du pécheur comme la frustration du non-pécheur. Finalement, à tous les coups on pêche.

La plupart du temps on se bat sans aucune raison, ni morale ni politique, ni psychique, ni n'importe quoi en - ique ; mais les justifications sont toujours a posteriori et surajoutées au fait de se battre, et sans rapport avec lui. Personne n'a le courage de dire : je me bats contre lui parce qu'il me gêne ; je me bats contre ce peuple, parce qu'il habite de l'autre côté de la rivière ; de ce côté-ci, nous aurions été amis. Je me bats parce que mon intérêt passe par l'écrasement de l'autre. (AM 78, p. 46)

L'exemple presque fictif que nous venons d'évoquer illustre assez bien notre morale des "rapports de forces". Deux forces contradictoires s'affrontaient à l'intérieur de l'esprit du monsieur, et l'une des deux "nécessairement" gagnera, à l'insatisfaction de l'autre.

Que doit-on penser d'une morale dont la vocation première semble être de rendre malheureux, quoi qu'ils fassent, ceux qui essaient de la pratiquer ?

Peut-on vivre sans cette morale judéo-chrétienne qui est la nôtre depuis si longtemps ?

L'observation de nos contemporains dans leurs actions quotidiennes ne va pas toujours dans le sens où leurs croyances morales les empêchent de produire certains actes, mais plutôt dans le sens où ils les produisent malgré cette morale, tout en en éprouvant des remords. Dans ce

cas, quel gaspillage ! On voit Monsieur le cadre supérieur toujours en voyage, tromper régulièrement sa femme et en ressentir de tels remords qu'il ne cesse de lui faire des cadeaux. On a envie de lui dire : "De deux choses l'une, ou tu cesses de tromper ta femme (et de lui faire des cadeaux ?), ou alors continue comme ça, mais sans en éprouver des remords". Il est évident qu'il convient, soit d'accorder ses comportements à ses croyances, soit au contraire de changer sa croyance pour la faire cadrer avec les comportements que l'on veut continuer d'adopter. On a envie de lui dire cela, on le lui dit, mais cela ne change rien car il ne connaît pas l'art de se manipuler lui-même et il ne sait pas comment changer de croyance.

Maintenant, observons le même cadre supérieur sur le point d'obtenir une promotion dans sa société. Un ennui toutefois : ils sont deux à vouloir le même avancement, et ce sont les meilleurs amis du monde. Que leur enseigne donc la morale dans ce cas de figure ? Que le meilleur gagne ? Ou comment s'effacer devant l'autre ? Oui, mais dans leur entreprise, on leur a bien dit et répété qu'il faut se montrer combatif pour avoir ce poste ; cela fait partie du "profil" adéquat. Tôt ou tard, dans l'esprit de chaque partenaire, on se trouvera devant une situation de conflit entre deux forces opposées : l'amitié qui dicte de se réjouir du succès de l'autre, et donc de son propre échec, et le désir légitime d'avoir le poste, au détriment donc de l'ami. Le gagnant se trouve ainsi condamné à être malheureux, et peut-être à perdre l'amitié de l'autre ; mais le perdant sera malheureux de toute façon, et il risque en outre de perdre aussi un ami. On se trouve devant une injonction paradoxale : quoi qu'il fasse, chaque partenaire sera perdant au moins sur un point. Si notre ami raisonne à l'aide de la théorie, il ne manquera pas de constater qu'il vaut mieux être perdant sur un seul point que sur les deux, et il choisira l'affrontement pour avoir le poste. Et le meilleur, du moins dans l'esprit du chef qui en décidera, gagnera.

On peut changer les données du problème et imaginer par exemple que l'un des deux challengers soit dans une situation familiale et personnelle dramatique, et que ce poste soit vital pour lui. Que faut-il choisir : le plaisir de faire une bonne action ou celui d'obtenir le poste en mettant quelqu'un sur la paille ?

Notre question est la suivante : dans presque tous les cas de la vie quotidienne, la morale judéo-chrétienne nous donne la voie à suivre, de façon assez claire. Mais, admettons un peuple qui ne connaisse nullement cette morale. Agirait-il différemment ? Y aurait-il plus de vols, de viols, de bagarres et de meurtres ? Y aurait-il moins de gens pour céder leur promotion à celui qui en a le plus besoin ? Bien sûr, personne ne peut répondre avec certitude, car nous ne pouvons imaginer cette situation. En ce qui nous concerne, et en raisonnant uniquement au niveau du Territoire, nous pensons que l'intérêt de chacun n'étant pas d'entrer en guerre perpétuelle avec tous les autres, chacun d'entre nous, pour vivre dans de bonnes conditions et seulement pour cela, serait amené, sans avoir besoin d'aucune morale, à adopter des comportements quotidiens susceptibles de s'appeler, dans un autre monde : "respect d'autrui", "charité"...

Quelques esprits obtus nous ont reproché de créer une morale "des rapports de force" en la rapprochant de l'adage : "la raison du plus fort est toujours la meilleure". C'est un peu simpliste. Nous croyons que le plus fort a besoin de moins forts que lui pour vivre correctement, et réciproquement. Nous ne croyons pas que la "méchanceté" soit l'apanage des forts, mais plutôt une caractéristique des faibles, qui mordent parce qu'ils ont peur.

Quitte à entrer dans une zone de danger, nous posons alors la question : n'en est-il pas déjà ainsi dans nos beaux pays réputés démocratiques ? Alors, au pire, nous proposons de vivre comme maintenant, la morale - et donc l'hypocrisie - en moins. Nous pensons que cela changerait une infinité de choses, tant dans notre vie personnelle et familiale que dans les échanges sociaux.

L'idéal

A vrai dire, la plupart des gens passent leur vie à attendre le Père Noël ou quelqu'un de sa famille (ERIC BERNE, Que dit-on après avoir dit bonjour ?)

La plupart des insatisfactions de la vie quotidienne proviennent de l'idée puérile que "ça pourrait aller mieux". (AM 78, p. 143)

L'idéal pour beaucoup de nos contemporains, c'est l'action sans risque, le plaisir sans pleurs, l'ascension sans efforts, l'équilibre sans déséquilibre, l'amour sans haine, l'argent sans exploitation, la vie sans la mort, le soleil sans la pluie, l'eau sans évaporation, la mémoire sans trous, le sexe sans défaillances, l'achat sans débours, le voisin sans bruit, la maturité sans la vieillesse, le bon repas sans indigestion, la bonne digestion sans excréments, le patron sans ouvrier et l'ouvrier sans récriminations, le loisir sans travail, et le travail comme loisir, la vérité sans mensonge, Dieu sans Diable, et l'intelligence sans bêtise... (AM 78, p. 144)

Nous passons une grande partie de notre temps à mesurer la distance qui nous sépare des idéaux que l'on s'est forgés avant de démarrer toute action.

Nous avons tous une idée assez précise de ce que doit être une vie idéale, un couple idéal, un patron idéal, ou encore une mort idéale. Et une grande partie de nos malheurs, de nos angoisses, de notre sensation même de malaise provient du simple constat d'éloignement par rapport à ces situations idéales.

Nos croyances morales sont elles-mêmes des idéaux : la liberté, la paix, le bonheur, la démocratie sont des idéaux.

Appartenant à la Carte la plus abstraite, les idéaux et leurs constructions, les idéologies, ne peuvent nous faire aucun mal tant qu'on les range dans le tiroir des fables pour enfants, des contes de Noël. Un concept idéal est comme un horizon : il recule au fur et à mesure que l'on avance. Alors, cessons d'avancer vers lui. Cessons de prendre les

concepts idéaux pour modèles. Attachons-nous à améliorer concrètement les processus du quotidien. Pratiquons ce qu'on appelle parfois "la politique des petits pas".

Donnons quelques exemples en étudiant rapidement - nous y reviendrons - les principaux idéaux auxquels notre culture croit ou fait semblant de croire.

Le bonheur

On imagine bien le bonheur comme un état mental de grâce permanent, un sommet duquel on ne redescendrait plus. Tout est parfait, l'équilibre est total. Montherlant se moquait déjà des titres de romans à l'eau de rose du genre : "Trois jours de bonheur".

Des instituts de sondage - et ils voudraient ensuite qu'on les prît au sérieux... - posent ce genre de questions : "Le bonheur, pour vous, c'est quoi ?" Il ne faut pas être dégoûté pour lire les réponses : une belle situation, une femme aimante, de beaux enfants intelligents et, surtout, une bonne santé. Ceci est du domaine de la Carte. Quant au Territoire, on voit tous les jours des gens qui possèdent tout cela - ou qui croient le posséder - et qui s'estiment malheureux.

"Docteur, faites quelque chose, je voudrais être heureux avec ma femme". Impossible, car l'objectif est mal défini, un système-expert ne pourrait fonctionner avec un tel ordre. "Posez-moi une question en termes de processus concrets", devrait répondre le bon docteur. "Je peux faire en sorte que, ce soir, vous passiez une bonne soirée avec madame, il suffit pour cela que nous analysions les séquences concrètes de communications que vous avez l'habitude de jouer avec elle et que nous les modifiions. Je peux faire en sorte que, tous les soirs, et pourquoi pas aussi les matins et les midis, vous passiez, la plupart du temps de bons moments avec madame. Et si cela marche, qu'avez-vous besoin à l'avenir d'utiliser des termes aussi grossiers et dangereux que bonheur, heureux, malheureux..."

La démocratie

C'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison. (Coluche)

En proclamant l'égalité de tous, on a proclamé la déclaration des droits de l'Envie. (Balzac, Beatrix)

Nous sommes paraît-il en démocratie : c'est ce que tout le monde répète à l'envie, et bien fou celui qui contestera cette "évidence". Raison de plus pour contester qu'il s'agisse là d'une évidence. (AM 78)

La démocratie est devenue un fétiche : le dernier tabou sur lequel il est interdit de s'interroger. (Friedrich von Hayek, dans G. Sorman, Les Vrais Penseurs de notre temps)

On peut se demander quelle différence il y a entre une dictature où l'on vous dit tout ce qu'il ne faut pas penser, ni dire, ni faire et une démocratie où l'on vous dit comment vous devez penser, parler et agir. Dans le premier cas les obligations sont exposées à l'aide de phrases négatives : "Il est interdit de..." ; dans l'autre, à l'aide de phrases affirmatives (il faut positiver, dit un slogan moderne) : "Il faut faire comme cela". Entre la dictature de l'interdit et celle de l'obligatoire, nous avons beaucoup de mal à choisir.

Ici, tout ce qui n'est pas autorisé est interdit. Et tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire. (Coluche)

Le terme "démocratie" est un terme assez haut placé parmi les mots abstraits : il peut prendre autant de sens que l'on veut. Si l'on veut bien admettre qu'il signifie quelque chose comme "gouvernement par le peuple", alors notre argumentation se fera en deux points : premièrement, nous ne sommes pas en situation de démocratie, et deuxièmement, la démocratie est impossible. Ce qui nous amènera à une conclusion dure : comment se fait-il que l'on ait réussi à nous faire croire que nous étions en démocratie ? Et qui est ce ON ?

Cela fera bientôt l'objet d'un livre entier, cette fois-ci, contentons-nous d'un chapitre.

Pour la CD, la seule chose qui compte est la vie quotidienne, faite de ses joies et contrariétés. Une démocratie véritable, dans notre imaginaire, se doit d'améliorer notre quotidien concret. Nous promettre "un grand pas en avant" c'est bien, mais ça ne marche plus ; nous donner un peu plus d'espace dans le métro qui nous conduit tous les jours au boulot, quel progrès ce serait !

Une démocratie qui n'imprègne pas la vie de tous les jours et les possibilités effectives de choix des comportements quotidiens peut-elle être vraiment tenue pour une démocratie réelle et vivante ? (Joule et Beauvois, *Petit Traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, p. 224)

Or, que voit-on dans notre beau pays ? On vote de temps à autre pour des gens qui, pendant un temps assez long font ensuite tout ce qu'ils veulent de nous, et rarement ce que nous souhaiterions qu'ils fassent. En tout cas, ils ne nous demandent plus notre avis.

Tous les jours, dans leurs basses et hautes cours, ils "pondent" des lois dont le fondement est essentiellement répressif. Vous n'avez pas le droit de rouler à plus de 130 sur l'autoroute, de fumer dans les lieux publics, de baiser sans caoutchouc, de battre votre femme, de vous battre avec l'autre abruti qui a reluqué votre petite amie ; les interdits se multiplient comme dans n'importe quelle vulgaire république bananière. Comme aurait pu le dire Balzac, Big Brother vous surveille tous les ans de plus près, et vous oblige, non seulement à vous serrer la ceinture sur tous les plaisirs fondamentaux auxquels l'homme aspire, mais encore à vous la mettre (en voiture s'entend...).

Si l'on compare nos libertés d'aujourd'hui à celles de nos parents, disons dans les années 1950, il y a de quoi être effaré. Relisons un quelconque numéro de France-Soir de l'époque. Il y avait déjà des meurtres, des viols, des vols, et des autos qui écrasaient les gens ; mais, cela s'appelait des "faits divers". De nos jours, ce sont des "problèmes de société".

Oui, incontestablement nous sommes bien montés du Territoire vers la Carte ; nous sommes passés d'une civilisation du concret à une civilisation de l'abstrait.

En 1950, un automobiliste qui venait de s'enfiler un litre de rouge et qui écrasait un enfant était sévèrement puni ; nos parents n'étaient pas plus abrutis que nous. Mais aujourd'hui, on commence par lui accoler une étiquette définitive de "chauffard ivre", puis on cherche comment éviter définitivement ce genre d'incidents. En 1950, un flic qui tirait trop vite sur un présumé coupable était puni, aujourd'hui nos ministres se posent la question : ne faut-il pas désarmer la police ? En 1950, un homme qui battait sa femme n'était pas automatiquement bien considéré ; aujourd'hui on crée aussitôt des associations de défense des femmes battues.

En 1950, on voyait les acteurs se faire photographier la cigarette au bec ; même Albert Camus ou le Président Pompidou, aujourd'hui on se cache honteusement pour fumer ; on voyait les gens s'embrasser dans la rue ou sur les bancs publics pour la plus grande joie des Doisneau et des Brassens ; on jouait avec sa vie dans des jeux stupides mais qui faisaient du bien, comme de rouler à vive allure dans les rues, ou de jouer à la roulette russe ; on aimait picoler en bande, et déconner dans la rue, comme les copains de Jules Romains ; bref, du matin au soir, on avait l'impression de faire ce qu'on voulait.

Et 1950, ce n'est pas si loin que cela. Je m'en souviens un peu. Même moi j'étais né.

Incontestablement, nous sommes entrés à toute allure dans une autre civilisation. Dans la civilisation du préventif : "Ne fais rien, ne bois pas, ne fume pas, ne baise pas, et tu ne risques pas trop d'attraper des maladies ni d'avoir un accident". Bientôt, on n'aura même plus la possibilité de travailler, et du coup on supprimera aussi les accidents du travail. Et puis dans le doute, allons consulter les médecins de tous poils, au cas où nous serions malades sans le savoir,

au cas même “où nous viendrions à mourir”. Comme si le conditionnel était de mise ici.

Après tout, peut-être qu’on a le gouvernement que l’on mérite. Je crois que la majorité de nos contemporains, qui vivent dans la trouille en permanence, aiment qu’on leur interdise de vivre dangereusement, ce qui leur permet de dire : “Ah ! si ça n’était pas interdit !”

Il suffit de lire n’importe quel journal, de préférence une feuille populaire, pour y découvrir à quel point nous n’avons plus le droit de faire grand-chose. On a le droit de manifester à condition de prévenir à l’avance et de ne rien casser. Mais peut-on encore parler de manifestation dans ce cas-là ? Est-ce que l’enfant qui va faire une bêtise prévient ses parents ? Et si l’on casse un peu, on parle tout de suite de voyous. On voit tous les jours des hommes politiques ou des hommes d’affaires aller en prison pour des fautes qui passaient inaperçues il y encore dix ans. La frontière du condamnable se rapproche tous les jours ; notre cage se rétrécit.

Nous reviendrons sur ce sujet dans un autre ouvrage. Simplement, redisons encore une fois : quand dans un pays, on sanctionne, on condamne, on jette l’anathème sur tout ce qui bouge, sur tout ce qui dépasse, sur tout ce qui imagine, sur tous ceux qui ne veulent pas se plier aux frilosités dominantes, il faut savoir que l’on fabrique, à coups de lois, la crise même que l’on fait semblant ensuite de vouloir juguler.

Au risque de nous répéter, et au risque de paraître simpliste, nous ne sommes pas en démocratie, car la démocratie consiste d’abord, selon nous, à laisser les gens libres, y compris de faire des bêtises. S’ils emmerdent un peu les voisins, laissez les voisins se charger de les calmer.

L’élection étendue à tout donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit point responsable et où la tyrannie est sans bornes, car elle s’appelle la Loi. (BALZAC, Avant-propos de la Comédie Humaine, 1842)

Notre deuxième point concerne la notion même de démocratie. Nous pensons que l'idée de l'égalité entre les hommes, qui nous vient d'un siècle particulièrement utopiste, ne repose sur aucun fait au niveau du Territoire.

La démocratie ainsi conçue peut également se définir comme "le système permettant à chacun d'être aussi médiocre que son voisin". Pourquoi voulez-vous que je fasse un effort de travail, si je n'ai pas le droit d'apparaître ni meilleur, ni plus grand, ni plus riche que mon voisin.

La notion de démocratie, dans son sens moderne, repose sur l'idée reprise par un philosophe connu selon laquelle "le bon sens est également partagé entre les hommes". Mais cela ne veut pas dire grand-chose, car "bon sens" est encore un mot abstrait. Au niveau concret, ce que nous constatons, c'est que déposés nus dans cette île déserte qu'est aujourd'hui une grande métropole, l'un fera son nid rapidement, alors que l'autre mourra de faim et de froid. Et ce sont toujours les mêmes qui se débrouillent et toujours les mêmes qui ont besoin des premiers. Mais bon sang, qu'on le dise ! Aujourd'hui, ce genre de propos paraît terriblement "facho" ; on vous taxe tout de suite d'être d'extrême-droite. Alors, écoutons ceci :

Il n'y a de classe dirigeante que courageuse. A toute époque les classes dirigeantes se sont constituées par le courage, par l'acceptation consciente du risque. Dirige celui qui risque ce que les dirigés ne veulent pas risquer. Est respecté celui qui volontairement accomplit pour les autres les actes difficiles et dangereux. Est un chef celui qui procure aux autres la sécurité en prenant pour soi les dangers.

La devinette : de qui est-ce ? Demandez à vos amis. Ils trouveront des noms d'hommes plus ou moins sulfureux, tous de droite. L'auteur de cette belle définition d'un chef est Jean JAURÈS, dans *la Dépêche de Toulouse* le 28 mai 1892 (cité par le journal *Le Monde*).

Aujourd'hui, un tel discours vous conduirait droit à un procès... au moins d'intention. Non, nous ne vivons plus dans le même monde !

D'autre part, l'idée de demander à tout le monde des avis sur tout est une idée pernicieuse. Il nous semble, toujours en faveur du bon fonctionnement concret des relations humaines, qu'il convient de demander son avis seulement à celui qui connaît le domaine dont on parle. Demande-t-on aux passagers d'un avion leur avis sur la bonne conduite à tenir du pilote ? Demande-t-on au malade son avis sur la bonne façon de lui extraire sa tumeur ? Alors pourquoi demande-t-on, par exemple, à ceux qui n'ont pas de voitures leur avis sur les limitations de vitesse ? Peut-être parce qu'ils se font écraser !

Il est un phénomène très connu que chacun d'entre nous peut expérimenter dans son entourage. Si l'on demande son avis à quelqu'un sur un sujet qu'il ne connaît guère et sur lequel il n'a pas d'avis préétabli, au bout d'un moment d'interrogation, il commence à avoir un avis, et plus on lui fait développer cet avis, plus il le défend, plus il y tient. Au niveau des groupes, au niveau d'une société, cela donne quoi ?

Si l'on demande à tout le monde son avis, tout le monde donnera son avis, y compris sur des sujets indifférents jusqu'alors. Donc, déjà un bon nombre de gens commenceront par chercher de quel avis ils peuvent bien être.

Si tout le monde donne son avis, nécessairement tout le monde ne sera pas d'accord. Constatant le désaccord, il faudra admettre l'idée de le corriger au maximum. Chacun disputera de la meilleure façon de le corriger, en quoi également il y aura automatiquement d'autres désaccords et ainsi de suite.

Au bout du compte on arrive toujours, par réflexion, par lassitude ou par force, à une solution de compromis jugée acceptable momentanément par tous. Ladite solution apparaît à tous comme un résultat positif, uniquement à cause des nombreux désaccords et débats qui l'ont précédée.

Alors que, sans débat et sans désaccord préalable, la même décision prise par un seul aurait semblé à la plupart comme évidente, simple et finalement dépourvue d'intérêt, en admettant même qu'ils aient eu l'idée et le désir d'en prendre connaissance.

Non seulement on cherche les bâtons pour se faire battre mais encore on les fabrique, on les sculpte, on les consolide... Le processus est digne d'intérêt : il y a toujours quelqu'un qui commence à crier et qui s'aperçoit, soudain, qu'il existait quelque chose de nouveau contre lequel on pouvait crier. Dès lors, d'autres commencent également à s'en apercevoir et deviennent partisans, contre lesquels ne tarde pas à se créer la cohorte des défenseurs de la chose contre laquelle crient les premiers : ce qui renforcera la position des crieurs, etc, etc. (AM 78, p. 292)

Un dernier sujet qui nous tient à coeur est celui du statut de l'innovation et de la créativité dans un système semi-démocratique tel que le nôtre. Dans toutes les sociétés, les innovateurs dérangent, s'ils remettent en question les opinions fondamentales les plus répandues, s'ils se rapprochent dangereusement des prémisses qui constituent les fondations de toutes nos croyances. Attention : ne pas s'approcher des tabous, ils mordent !

Tout progrès scientifique résulte d'un certain scepticisme à l'égard des connaissances les plus éprouvées. (Henri LABORIT, L'Homme imaginant, 1970)

On peut juger de la solidité d'une démocratie à la façon dont elle traite ses innovateurs les plus révolutionnaires. S'ils innoveront dans un domaine "secondaire" ou même purement "scientifique", elle les adule et les montre en exemple : la télé en parle. S'ils innoveront en remettant en question les soubassements de notre culture : elle les diabolise, elle les cloue à la porte des médias.

Toute innovation commence par être minoritaire. C'est donc bien que l'opinion majoritaire de demain figure parmi les opinions minoritaires d'aujourd'hui. C'est pourquoi quand le vote commande à l'opinion minoritaire de s'incliner devant la majoritaire, il est un frein aux possibilités d'imagination de la société dans son ensemble. C'est ainsi que la conception moderne de la démocratie vise à l'immobilisme des relations à moins qu'elle en soit issue. (AM 78, p. 96)

Nous étudierons tout à l'heure un cas de diabolisation particulièrement réussi.

Notre troisième point est de traiter de l'écart grandissant entre, d'une part ceux qui développent les idées au niveau de la Carte - disons pour simplifier les gouvernants et leur caisse de résonance : les médias - et le peuple ordinaire, c'est-à-dire nous qui ne sommes pas dans le secret des dieux et continuons à penser de façon concrète. Nous sommes manipulés tous les jours par ceux qui en ont les moyens, nous sommes justement manipulés à l'aide des mots abstraits de la Carte. Écoutons Laborit :

Il semble que la notion de liberté est indispensable aux sociétés pour soumettre l'individu en lui faisant croire qu'il les a librement choisies (Henri LABORIT, L'homme imaginant, 1970)

Ce qui signifie en passant - et nous y reviendrons - que les citoyens qui parviennent à penser et à agir en restant au niveau du Territoire ne sont plus manipulables. Quand on ne croit plus aux mots tels que Liberté, Fraternité ou Bonheur, quand on ne croit à rien d'autre qu'à la possibilité d'améliorer son fonctionnement quotidien, sans mots inutiles, on s'aperçoit bien vite qu'au nom de notre propre liberté, ces gens-là nous ligotent tous les jours un peu plus serrés.

Plus on est sincère, plus on est épris de justice, de solidarité, d'ordre, de liberté, de morale, de progrès et plus on risque de se faire avoir. C'est la manipulation, le fléau de la démocratie. (François de CLOSETS, La Grande Manip).

Quel beau bouquet d'idéalisme ! Le pauvre de Closets, nous le plaignons d'avoir le double malheur d'être assez intelligent pour avoir compris à quel point ce sont par les croyances abstraites que les gens "se font avoir", et malgré cela, de continuer à vouloir croire à toutes ces balivernes.

Notre démocratie repose essentiellement sur l'hypocrisie de ceux qui la gouvernent : ils appellent liberté nos liens, bonheur nos interdits... et, apparemment, personne ne dit rien.

La liberté

C'est un sujet qui nous est cher, car c'est de tous les concepts fantômes le plus utile aux manipulateurs qui nous gouvernent. Il est en effet difficile de manipuler quelqu'un qui se méfie ; la vraie manipulation consiste à faire faire "spontanément" et de "bon cœur" quelque chose à quelqu'un. Il est pour cela nécessaire qu'il se croit libre de refuser.

Dans le précédent *Art de manipuler*, nous avons disséqué la phrase célèbre : "La liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres", en montrant presque mathématiquement, qu'elle était inapplicable concrètement et qu'elle revenait à dire : "La liberté c'est ce que le plus fort des partenaires a défini comme étant la liberté". Encore l'axiome du rapport de forces !

Pour le vulgaire, dont nous sommes, il n'est point nécessaire d'écrire des tomes entiers de philosophie sur la notion de liberté ; si la liberté ne peut se décrire en termes concrets, alors elle n'a aucun sens. Pour nous, être libre, c'est d'abord se sentir libre, et se sentir libre, c'est bien simple : dans une situation donnée où plusieurs choix se présentent, je sais, de source sûre, que j'ai la possibilité de choisir n'importe lequel. Point à la ligne.

Nous préférons ainsi parler de libertés au pluriel, comme dans le jeu de Go. Et dire que certains d'entre nous ont beaucoup plus de libertés que d'autres ; ce qui revient à dire beaucoup plus de choix. Ce qui nous amène à la notion de "variété requise". Dans ce sens, on peut apprendre à posséder le plus grande nombre de libertés possibles.

A condition de ne pas poursuivre des chimères. Si les choix qui se présentent à moi ne sont que des choix abstraits inventés par mon esprit, alors je n'ai plus que de fausses libertés. L'individu qui doit choisir entre aller au cinéma ou au restaurant n'est pas dans la même position que celui qui dit avoir à choisir entre la vie et l'honneur. Débat épicurien

contre débat cornélien, nous a-t-on appris bêtement à l'école. Encore une fois, la poursuite d'une chimère abstraite engendrera un sentiment de frustration, de malheur.

Notre conseil en matière de choix est assez simple : si vous hésitez entre la brune et la blonde, n'hésitez pas une seconde, prenez les deux. Cela vous sera un salutaire exercice, physique d'abord, mais aussi méthodologique, car cela vous permettra d'entrevoir que dans tout choix d'apparence dichotomique, de type "boire ou manger", il y a toujours au moins un troisième choix : choisir les deux. En laissant aux moralistes de tous poils le quatrième choix : l'ascétisme du "ni l'un ni l'autre".

Pour nous qui parlons le langage du Territoire, le langage des faits et des séquences de communication, le problème de la liberté n'est pas un problème philosophique, ou sémantique, mais un problème d'apprentissage. Nous n'avons pas appris cela à l'école. Mais il est encore temps.

Le progrès

Depuis cinquante mille ans, l'espèce humaine n'a, selon Stephen Gould, pratiquement pas évolué ni dans son aspect extérieur, ni dans ses capacités intellectuelles... nous ne sommes guère différents de l'homme des cavernes ni plus intelligents que lui. (G. SORMAN, Les Vrais Penseurs de notre temps)

Je ne partage pas la croyance en un progrès indéfini quant aux sociétés, je crois aux progrès de l'homme sur lui-même. (BALZAC, Avant-propos de la Comédie Humaine, 1842)

Le progrès est l'une des plus grosses tartes à la crème de ce dernier siècle ! L'idée est semble-t-il en perte de vitesse ; elle était déjà combattue par Jules Romains au début du siècle. Il n'en reste pas moins vrai qu'un bon nombre de nos contemporains sont encore persuadés que le sens de l'histoire va vers un progrès sans fin.

Tout de suite, faisons marcher notre pompe à préciser : progrès dans quel sens, progrès de quoi, pour qui, dans quelle situation... Sur le plan des technologies, comme en médecine, nous ne saurions nier que la dernière centaine d'années ait vu se réaliser un grand nombre de progrès. Nous ne vivons plus du tout comme vivaient nos grands-parents.

Oui mais, sur le reste ? L'homme possède des capacités quasi-infinies et miraculeuses de s'organiser dans un environnement hostile. Nous savons faire beaucoup plus de choses que ce que nous croyons. "Nous avons déjà tout" dit le zen. Mais nous ne savons pas nous servir des outils que nous a donnés dame nature, ou Dieu sait qui.

Nous avons commencé à comparer nos sociétés, ne serait-ce qu'à cinquante ans d'écart, les Français de 1950 et ceux d'aujourd'hui. En mettant à part leur environnement technique, occupons-nous seulement de leur Carte mentale, pour reprendre une expression de PNL. Qu'avions-nous dans l'esprit le matin en nous levant, comment s'organisaient les idées dans les têtes, quelles étaient nos croyances, nos opinions, notre langage ? Et dans la comparaison, dans l'étude des différences (et elles sont nombreuses !), tentons de débusquer où se trouvent les progrès.

Notre idée - pour avoir déjà commencé ce travail - est que notre vision, au travers de la lorgnette de nos axiomes et principes, est plutôt celle d'une civilisation en décadence. Juste quelques coups de torche pour éclairer le désastre avant de passer à autre chose.

En cinquante ans, notre culture n'a jamais cessé de s'éloigner du Territoire, pour adopter des croyances de plus en plus abstraites. Nous sommes atteints de la "maladie de la Carte". Est apparue progressivement la langue tabou ; on a créé des mots abstraits pour désigner des objets et des gens bien concrets. Par exemple on ne parle plus de "subalternes" mais de "collaborateurs", de "personnel" mais

de "ressources humaines", de "prisonniers" mais de "population carcérale"... Un excellent petit livre a été écrit sur ce sujet par Pierre Merle.

Ceci est grave dans la mesure où l'on a perdu l'habitude d'appeler les choses et les gens par leur nom. Quand les Noirs deviennent des "Black", c'est que la civilisation des "White" est sérieusement sclérosée.

Premier constat : depuis au moins cinquante ans - et cela continue - l'axiome 1 de la CD est bafoué en permanence. On ne parle plus de "soucoupes volantes" mais "d'objets volants non identifiés". Cela signifie que nous sommes de plus en plus entre les mains d'experts, pour la plupart autoproclamés, qui nous font croire que le problème vulgaire des soucoupes volantes devenait scientifique à partir du moment où on l'appelait autrement, et à partir du moment où ceux-ci s'octroyaient le droit de le prendre en mains. Nous sommes arrivés dans une république bananière gouvernée par des experts en abstraction.

Autre évolution, ou plutôt involution : la montée de l'interdit au nom de la morale. Au fil des années, l'individu est de moins en moins libre de ses choix : tout lui est dicté, y compris la façon de vivre son intimité. C'est la "maladie des ceintures de sécurité". On nous a mis des ceintures partout, des freins partout. Et comme on le verra tout à l'heure, l'accroissement massif des lois et décrets répressifs ne pouvant pas être respectés, on a laissé s'instaurer un système à deux vitesses : d'un côté, l'idée que la loi existe et qu'il faut la respecter (Carte), de l'autre une incitation à peine cachée à l'enfreindre (Territoire).

Enfin, il nous semble que nos contemporains sont atteints encore d'une autre maladie, peut-être la plus grave puisqu'elle aboutit au non-vivre : la peur de tout. Sont arrivées les "générations trouille". Nous commençons à penser qu'il n'est pas normal d'être malades, ni d'être agressés, et encore moins de mourir. Nous vivons dans une utopie fondamentale consistant à vouloir vivre sans risques.

En langage vulgaire cela s'appelle "le beurre et l'argent du beurre". Quand on observe l'évolution des dépenses de santé d'une part, et le nombre de revues consacrées à la santé d'autre part, on se demande comment il se fait que les gens soient encore malades, à moins que ce ne soit une nouvelle façon de vivre.

Peur de vivre, lois répressives justifiées et géniaux concepts abstraits, voilà sur quoi repose une partie des fondements de notre société de l'an 2000. Il est temps de changer de paradigmes, comme disent nos intellectuels.

La paix

Quoi que l'on fasse, la guerre restera un fait, le pacifisme une idée. (Spengler)

Si l'on était en marche vers un monde meilleur, on y serait déjà arrivé depuis le temps qu'on se dit en marche. (AM 78, p. 47)

Qu'est-ce à dire sinon que la guerre fait partie du Territoire et le pacifisme de la Carte ? Et l'on ne combat pas les faits uniquement avec des idées.

Nous avons vu que notre conception du Moi dans sa bulle relationnelle montre assez bien comment il se fait que la norme relationnelle entre deux individus, en l'absence de signes de reconnaissance bien précis, est la guerre et non la paix. Nous verrons, quand nous étudierons la grille d'analyse des relations humaines que notre Ecole a inventée, comment il est plus facile d'aboutir à des séquences de guerre qu'à des séquences de paix. La paix demande des efforts conscients, alors que la guerre ne demande qu'à se laisser aller.

Croire en un monde meilleur... de toute évidence, cette croyance peut être utile aux faibles, car c'est une excellente façon de ne pas se suicider physiquement que de se suicider philosophiquement. (AM 78, p. 47)

Les individus ne sont pas construits sur le même modèle : certains d'entre nous ont besoin d'un minimum de guerre

dans leurs relations pour se sentir bien, en vie, en paix avec eux-mêmes. D'autres ne supportent que la paix à tout prix, et se mettent facilement à couvert à l'ombre des premiers. Et cela malgré toutes les fariboles que l'on peut dire sur l'égalité. La guerre est comme une drogue forte : elle renforce les uns et tue les autres. Mais les esprits guerriers ne sont pas toujours nuisibles, loin de là, car leur guerre est un germe de créativité.

La paix, ce bien absolu, n'existe que dans l'esprit des théologiens et des impuissants de toutes sortes. Car la paix signifie la mort. Tout organisme vivant ne se développera correctement que dans la mesure de l'ombre qu'il portera aux autres. (AM 78, p. 143)

Un des avatars de la paix est l'altruisme, qui s'oppose à l'égoïsme comme le bien s'oppose au mal.

Voici ce que nous en disions en 1978, et il n'y a pour l'instant pas grand chose à ajouter :

Les morales altruistes, telle que la chrétienne que nous connaissons bien, sont toujours des morales du ralenti, du dépéri, du rabougri, du recroquevillé, de l'humilié et du crucifié. Tout ce qui est petit est mignon et tout ce qui est grand doit avoir la tête tranchée. (AM 78, p. 158)

L'altruiste est, en fin de compte, celui qui vit suffisamment peu pour avoir le temps de regarder vivre les autres. L'altruiste, à sa fenêtre, regarde en permanence ce qui se passe chez le voisin. Finalement, il emmerde tout le monde. Il ne faut pas avoir grand chose à faire pour avoir le temps de s'occuper des autres. (AM 78, p. 159)

La justice

Dans un monde aussi complexe que le nôtre, il est et reste impossible de créer une méthode d'analyse du Territoire. Il n'en reste pas moins vrai que, selon nous, c'est en étudiant des sous-ensembles plus simples et en cherchant à les faire fonctionner mieux, que nous commencerons à comprendre comment améliorer les soi-disant "problèmes de société".

Tout commence avec deux partenaires, A et B. Puis rapidement, cela se complique à l'infini. Mais nous ne perdrons jamais de vue qu'une société est avant tout composée d'individus. Et que deux individus ne peuvent pas "ne pas communiquer". Cela nous interdira définitivement des raisonnements expliquant le particulier par le général, expliquant les individus par la société. Par exemple, on ne partira pas de "la crise actuelle" pour décrire des comportements individuels, mais de l'idée que la fameuse crise (dont l'existence reste à prouver) a été créée de toute pièce par des individus.

Envisageons le concept de "justice", cher à nos esprits éclairés par les Lumières de la Révolution française, et examinons-le à la lumière des axiomes de la CD. Pour qu'un acte ou une parole soient déclarés justes, il faut qu'ils le soient par tous les partenaires d'une communication. Ce qui n'est pas toujours gagné pour deux partenaires ; alors quand il s'agit de millions d'individus... Nous ne voyons pas comment la moindre action, la moindre loi, la moindre proposition sociale, pourra être considérée comme "juste" par l'ensemble de la société. En général, on trouve juste ce qui nous avantage, et c'est là une illustration de plus de l'axiome des rapports de force.

Parler de "justice sociale" comme le font couramment nos hommes politiques est tout simplement une arnaque verbale.

3. La croyance en la raison

On peut dire que notre esprit est ainsi fait qu'il ne peut traiter des idées, des gens, et porter des jugements qu'à deux conditions nécessaires : d'une part que le sujet traité soit nommé, et d'autre part qu'il soit classé et situé par rapport aux autres sujets.

Quand on dit : "Notre esprit est ainsi fait", c'est un constat pragmatique, nullement une fatalité. Peut-être est-il possible de créer chez les humains une autre façon de faire fonctionner leur esprit. Et quand on parle d'esprit, il s'agit d'une commodité verbale qui illustre notre propos précédent : quelque chose auquel on croit parce qu'on l'a nommé et qu'on le classe par opposition au corps.

Nous avons déjà vu que les objets de la Carte prenaient rapidement pour nous tous les attributs de la réalité. A l'aide de concepts abstraits, on peut construire des propositions de plus en plus complexes, en faire un véritable monument, qu'on finira par appeler "notre culture". Ce phénomène - en d'autres lieux et en d'autres livres appelé "réification" - permet de donner vie à n'importe quel concept, à n'importe quelle chimère. A condition d'obéir à des lois et raisonnements binaires, qui nous viennent des trois principes de base du bon vieil Aristote.

Notre "raison" se base sur le principe du tiers-exclu, selon lequel une chose est blanche ou noire, mais qu'il n'y a pas de troisième solution, sur le principe d'identification, selon lequel une chose est égale à elle-même, et sur le principe de non-contradiction, selon lequel une même chose ne peut à la fois avoir et ne pas avoir telle ou telle caractéristique. Ces trois principes ont pour conséquence de fixer nos pensées, nos croyances, et de voir le monde mouvant et complexe comme un univers simplifié où tous les concepts sont bien rangés dans leurs boîtes.

La logique binaire a engendré une multitude de dualismes, ce contre quoi essaient de lutter les philosophies orientales, et particulièrement le zen. Un dualisme est une simplification abusive de la réalité. Il y a le blanc et le noir mais aussi toutes les nuances de gris, sans parler des couleurs. Il y a la droite et la gauche, mais aussi les directions intermédiaires. Parler de la réalité c'est déjà la trahir ; la réduire à des couples d'oppositions, c'est la caricaturer.

Pourtant, toute notre civilisation repose sur des dualismes du type : "Avoir raison ou avoir tort".

Personne n'a jamais tort ni raison. Le seul intérêt, en CD, est que la nature des causes avancées nous instruit sur la personne qui les avance. (AM 78, p. 137)

Nous avons déjà vu aussi que le monde de la Carte est le monde des "Pourquoi ?", c'est-à-dire le monde des principes explicatifs. Un des dialogues (appelés métalogues) de Gregory Bateson et de sa fille commence ainsi : "Papa, c'est quoi l'instinct ? - C'est un principe explicatif, ma fille". Autrement dit, l'instinct ne possède aucune réalité, c'est un outil qui permet d'expliquer une foule de phénomènes, observés à la fois chez les animaux comme chez les humains.

Nous ressentons souvent comme un malaise devant un événement qui nous arrive et que nous ne pouvons expliquer. Et nous adoptons la première explication qui nous paraît satisfaisante, définitivement. On nous a appris à l'école que les causes produisaient les effets et que les mêmes causes produisaient toujours les mêmes effets, ce qui sous-entend qu'il ne peut y avoir d'effets sans causes. C'est ainsi que nous ne savons plus voir les faits simplement, car nous cherchons derrière eux, et même avant de les voir, quelle peut être la cause qui les a produits.

Nous ne pouvons inférer les événements de l'avenir des événements présents. La croyance au rapport cause à effet est la

superstition. (Ludwig WITTGENSTEIN, Tractacus logico philosophicus, 5.1361)

L'ennui d'une explication satisfaisante dans le cadre de nos croyances générales, c'est qu'elle nous interdit de continuer à chercher une meilleure description du réel. L'exemple de l'ulcère est intéressant. Tant que la science médicale, et derrière elle tout le bon peuple, a cru que l'ulcère n'avait pratiquement que deux causes possibles : le stress (autre invention récente) ou la nourriture trop pimentée (malgré des expériences qui montraient qu'il n'en était rien pour cette dernière possibilité), elle n'a pas été tentée de chercher ailleurs. Il est d'ailleurs intéressant de noter, - nous retrouvons ailleurs ce cas de figure -, que dans les principales causes de l'ulcère, nous trouvons d'une part une cause assez proche du Territoire, mesurable : la nature de la nourriture, et d'autre part une cause totalement non-mesurable, correspondant à un nouveau concept de notre civilisation : le stress. Ce qui permet définitivement à tous les charlatans de répondre à la personne qui se dit non-stressée : "Vous êtes une fausse calme, mais à l'intérieur de vous-même, vous êtes stressée."

Nous ne reprochons pas à la science médicale de n'avoir pas trouvé plus tôt qu'il s'agissait la plupart du temps d'un microbe, ce qui est plus facile à soigner. Nous disons simplement que le fait même d'avoir déjà en portefeuille une explication jugée valable a empêché les spécialistes d'embrasser le problème dans son ensemble, comme ils savent le faire dans les cas où aucun a priori ne vient s'interposer.

Cette maladie particulière de la Carte, nous avons pris l'habitude de l'appeler "l'explicationnisme", ou le besoin maladif de tout expliquer. Il peut arriver que cela aboutisse à un authentique bien-être pour les personnes concernées ; il est évident que les personnes soignées qui ne feront plus d'ulcère remercieront le principe d'explication. Personne

ne sera assez bête pour nier le rapport de cause à effet dans le cas d'un microbe entraînant certaines maladies.

Le drame pour notre société et nos contemporains, c'est que l'on accepte aussi sans critique les explications fournies pour donner des avis définitifs sur des sujets totalement abstraits, tels que le bonheur d'une personne ou d'un peuple, que les soi-disant lois économiques... Tout doit être expliqué et tant pis pour les faits, s'ils ne veulent pas entendre raison et se ranger dans les cases toutes prêtes des principes explicatifs :

Les faits ne donnant pas toujours raison à la théorie, on invente l'idée qu'il y a deux espèces de faits : les superficiels qui peuvent aller à l'encontre de la théorie et les profonds qui la confirment toujours. C'est la définition même d'un comportement anti-scientifique : la pseudo-explication. (AM 78, p. 80)

Une fois parvenus à une solution - par un chemin largement payé d'angoisse et d'attente -, notre investissement devient si grand que nous préférons déformer la réalité pour la plier à notre solution plutôt que de sacrifier la solution. (WATZLAWICK, La réalité de la réalité, p. 61)

C'est en cessant de vouloir expliquer que le sens apparaît, en cessant de vouloir progresser que la progression se fait. (Michel RANDOM, Le Japon..., p. 138)

Revenons quelques instants au douloureux problème des dualismes dans notre pensée occidentale à l'aide de quelques citations de nos auteurs favoris :

Notre vision est corrompue tant que nous nous obstinons à voir le monde comme une pièce de monnaie : pile ou face. D'un côté, il y a tout ce qui est bien, tout ce dont on peut être fier : l'honnêteté, l'altruisme, le travail, l'amour, la famille... De l'autre côté, le vilain côté, tout ce qui est mal, que l'on cache au nom même de la Morale. (AM 78).

L'esprit pragmatique japonais et son efficacité a pour origine le non-dualisme qui s'exprime depuis toujours dans sa religion originelle, le shintô. (Michel RANDOM, Le Japon..., p.25)

Il sera intéressant dans un ouvrage ultérieur de recenser les principaux dualismes qui nous servent tous les jours d'outils de réflexion. Nous en connaissons bien sûr spontanément un certain nombre, tels que le bien et le mal, le grand et le petit, le beau et le laid, l'inné et l'acquis, le physique et le psychique, le quantitatif et le qualitatif, la droite et la gauche, le haut et le bas, le bonheur et le malheur, la guerre et la paix, le jeune et le vieux, l'honnête et le malhonnête, le doux et le dur, l'intelligent et le bête, le directif et le non-directif...

On pourrait continuer encore longtemps. Tout se passe comme si pour classer nos idées sur le monde nous ne possédions à chaque fois que deux tiroirs.

A notre tour, classons les dualismes en catégories. On va les classer à l'aide de deux critères dualistes : la Carte et le Territoire, et selon qu'ils sont homogènes ou hétérogènes. Les dualismes homogènes se situant au même niveau d'abstraction, soit dans la Carte comme bonheur/malheur, soit proche du Territoire comme grand/petit (se référant à la taille). Les dualismes hétérogènes comparent des éléments ne se situant pas au même niveau d'abstraction, tels que quantitatif/qualitatif ou corps/esprit.

Si nous voulons émettre un jugement concernant leur caractère dangereux, nous dirions que les moins dangereux sont encore les dualismes homogènes de Territoire ; ils sont faciles à transcender et ne peuvent qu'être des éléments mineurs dans une tentative de manipulation. Si l'on se bat pour savoir si une personne est grande ou petite, on peut toujours finir par se mettre d'accord sur la base d'une descente vers le Territoire du style : "Combien mesure-t-elle exactement ?".

Plus dangereux sont les dualismes homogènes de la Carte, car ils opposent deux concepts, deux idéaux, deux opinions, chargés de sens pour les partenaires mais ne correspondant à aucune réalité. On a l'impression que l'on pourrait parler sans fin du couple dualiste

démocratie/dictature comme du couple bonheur/malheur. Et un bon rhétoricien, un bon dialecticien, pourra toujours nous expliquer, nous démontrer n'importe quoi, en enchaînant les propositions les unes derrière les autres avec toutes les apparences de la logique. Nous verrons cela dans la deuxième partie de ce chapitre.

Enfin, les plus dangereux dualismes sont de véritables erreurs de pensée : ils opposent deux concepts de natures différentes. Il sera intéressant d'étudier dans un prochain livre, l'opposition corps/esprit en la rapprochant des progrès et des échecs de notre médecine. Les dualismes hétérogènes opposent une notion appartenant à la réalité du premier ordre à une autre du second ordre.

Les dualismes sont des éléments importants dans toutes les entreprises d'explication. Par un jeu de construction à base de ET, de OU et de NI, on peut démontrer brillamment n'importe quoi. Ce que nous avons fait nous-mêmes dans *L'art de manipuler*, 1978, en démontrant que seul l'égoïste est véritablement altruiste.

Au départ, on a deux couples de concepts dualistes : Egoïsme et Mal contre Altruisme et Bien. A l'arrivée on a inversé les couples et l'on retrouve : Egoïsme accouplé à Bien. Et comme le Bien c'est toujours l'altruisme, alors Egoïsme = Altruisme. Rien de plus facile à faire : il suffit, grâce à un passage par le Territoire, de trouver des cas concrets dans lesquels un égoïste, pour développer sa fameuse "personnalité", a besoin de s'occuper des autres. Un chef a besoin d'adjoints forts, donc il passe une partie de son temps à les former pour cela, donc dans leur propre intérêt. Et quelqu'un qui s'occupe des autres dans leur propre intérêt colle à la définition possible d'un être altruiste.

Comme nous allons le voir maintenant, ce tour de passe-passe n'est qu'une des multiples variantes de manipulation avec lesquelles nous sommes tous les jours roulés dans la farine.

III. Par les autres

Par qui sommes-nous manipulés ? La réponse semble évidente : par tous ceux qui sont en position de le faire. Donc, par ordre peut-être décroissant d'importance : le gouvernement et les hommes politiques, les journalistes et les experts de tout acabit, bref tous ceux qui sont en mesure d'entrer en communication avec nous, qu'on le veuille ou non. Et, au delà de ces grands corps, au niveau interindividuel, par tous ceux que nous rencontrons. Etant évident, nous l'avons dit, que la plupart d'entre nous manipulent assez souvent. Plus ou moins à son propre profit, plus ou moins au détriment des autres ; cela ne dépend que de nos capacités d'invasion dans la vie d'autrui, c'est-à-dire encore une fois du sempiternel rapport de forces.

Le gouvernement et les hommes politiques nous manipulent essentiellement au travers des décrets et lois qu'ils pondent plus vite que la poule son oeuf. Et comme la poule, ils en caquètent de contentement. Mais il n'y a pas de quoi, car toutes leurs lois sont injustes, par la définition même de nos axiomes ; trop générales, faisant appel à des concepts abstraits et à la morale, déguisant ainsi hypocritement qu'elles ne sont finalement que le résultat d'un rapport de forces victorieux, pour eux évidemment.

Les journalistes nous manipulent dans la mesure même où ils sont la courroie de transmission des opinions dominantes, mêmes s'ils se font parfois le reflet d'opinions contestataires. Et, encore plus grave, ils sont souvent à même, non plus de relater l'événement comme le croit le menu peuple toujours enclin à se faire manipuler, mais surtout à inventer l'événement.

Enfin, tous les experts qui viennent témoigner et que l'on finit par bien connaître grâce - ou par la faute - justement des médias : experts en médecine, en psychiatrie, en économie, en relations de couple, en pédagogie, en

géopolitique, en histoire, en criminalité, en déviation sexuelle... la liste serait longue.

Profitons de ce passage pour dire que notre critique concernant la classification des experts sera la même que celle de la classification des concepts : un expert existe à partir du moment où la chose observée est nommée. Ainsi à partir du moment où l'on croit à la séparation du corps et de l'esprit, il est légitime de prendre au sérieux aussi bien les experts du corps (médecins en général) que les experts de l'esprit (psy- quelque chose), sans compter les inévitables experts des rapports entre ces deux mondes : les experts en maladies psychosomatiques. Nous avons vu, il y a quelque temps, la mention d'experts encore plus spécialisés, quelque chose comme des spécialistes de l'influence de l'esprit sur le corps, ce qui ne manquera pas de susciter des experts de l'influence des maladies du corps sur l'esprit, et pourquoi pas des méta-experts spécialisés dans la comparaison des deux influences, etc, etc.

C'est peut-être le moment de citer Richard Bandler dans *Un cerveau pour changer* :

Beaucoup de gens sont déprimés parce qu'ils ont une bonne raison de l'être. Ils mènent une existence triste, sans but, et ne sont pas heureux. Parler à un thérapeute n'y changera rien, à moins qu'il n'en résulte un mode de vie différent pour la personne. Lorsqu'une personne dépense cinq cent francs pour voir un psychiatre au lieu de les dépenser pour faire la fête, ce n'est pas de la démence, c'est de la stupidité ! (p. 52)

Le processus est toujours le même : on nomme le problème que l'on va traiter (au passage souvent on l'invente en le faisant passer pour une découverte : par exemple de l'influence du tabac sur les coûts à la communauté) ; ensuite on le délimite pour l'empêcher définitivement de sortir de sa cage et pour pouvoir répondre à celui qui fait remarquer que le tabac rapporte à la communauté par son simple chiffre d'affaires à la SETA : "On sort du sujet" ; puis, on le décortique, en bons cartésiens que l'on se croit

encore, on le décompose en sous-éléments de réflexion ; on crée des commissions qui font des rapports sur le sujet et qui pondent des rapports de synthèse qui n'ont de synthétiques que le nom ; et l'on prend des décisions à partir de ces petits morceaux, d'un "grand problème" qui n'en était pas un avant qu'on ne s'en occupe. Et comme tout cela fait bien savant, et que la plupart d'entre nous avons la bêtise de croire les experts, on gobe, on dit : "Ben dis donc, je ne pensais pas que c'était si grave" et l'on approuve la loi toute neuve qui sort au *JO* et que personne ne lira ailleurs que dans son journal favori et dans les infos du journal télévisé. Et puis, comme cette loi émane de gens qui planent dans les abstractions, on s'aperçoit bien vite qu'elle ne correspond guère aux processus quotidiens qu'elle est censée contrôler, on cherche à la détourner, à ne pas l'appliquer, et, sans qu'il faille le dire (ce serait "politiquement incorrect"), elle tombe dans les oubliettes, ou bien elle n'est appliquée que de temps en temps, auprès des pauvres gens qui ont le malheur de ne pas savoir se défendre, ceux qui n'ont pas les bonnes relations.

C'est ainsi qu'on nous a pondu une loi de discrimination contre les fumeurs, ainsi que des lois de discrimination contre les automobilistes. Nous ne citerons que ces deux exemples, faute de place.

D'autre part, les manipulateurs que sont les hommes qui gouvernent nos pensées ont la faculté d'imposer leurs croyances, d'autant plus facilement que ce sont déjà les nôtres, au moins de façon latente. Il leur est facile ainsi de procéder à des opérations de diabolisation : diabolisation du sida, du tabac, mais aussi de tel homme politique comme ils l'ont fait avec Le Pen, ou de telle croyance comme ils l'ont fait avec les intégristes musulmans... Encore un autre livre en perspective.

Dans l'optique de ce livre, nous examinerons maintenant quelques grossières manipulations nous amenant à croire ce

qu'ils veulent que l'on croit et nous verrons ensuite s'il est temps d'organiser comme le demande CHOMSKY : "des cours d'autodéfense intellectuelle".

A mon sens l'immense majorité des problèmes auxquels nous voulons apporter un changement ne sont pas des problèmes qui ont trait aux propriétés caractéristiques des objets et des situations, c'est à dire à ce que je propose d'appeler la réalité de premier ordre. Ce sont des problèmes liés à la signification, la logique, et la valeur que nous prêtons à ces objets et à ces situations, soit à leur réalité de deuxième ordre. (Paul WATZLAWICK)

1. Le gouvernement et les journalistes

Commençons par les hommes politiques qui nous gouvernent. De plus en plus, on entend à leur sujet des propos radicaux, aussi bien dans les bistrots que dans les cénacles les plus huppés et les plus intellectuels, du type : "Sont-ils vraiment compétents ? Ils sont trop éloignés de nos préoccupations".

Nous sommes assez proches, il faut le dire d'emblée, de ce qui était pour Coluche une boutade :

A quoi ça sert, le pouvoir, si c'est pour ne pas en abuser ?

Nous ne comprenons guère la chasse aux sorcières dont sont victimes actuellement nos hommes politiques, ainsi que beaucoup de dirigeants d'entreprise. Nous ne voyons pas où est le "péché" quand on voit un homme politique obtenir des réductions de main-d'oeuvre pour refaire son installation électrique ou sa salle de bains, ou utiliser les services d'un employé de sa mairie à titre personnel, ou encore obtenir de-ci de-là des avantages en nature de par sa fonction. Il nous apparaît que cela n'est pas plus répréhensible que de voir une certaine catégorie de personnes ne pas payer ses voyages en train ou en avion, ou ne pas payer son électricité. Nous sommes dans un pays où, semble-t-il, presque tout le monde est privilégié au

moins sur un point ou deux : l'un fait sauter ses contraventions, l'autre se fait réformer, un autre encore se fait porter pâle avec la complaisance d'un ami médecin, tout le monde cherche à obtenir des réductions sur ses achats, tout le monde connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un, alors pourquoi s'acharner seulement sur certaines catégories de gens ? Il n'y a pas une seule personne qui, possédant la moindre parcelle de pouvoir, ne cherche aussitôt à en profiter de façon personnelle et à en faire profiter sa famille et ses meilleurs amis. Pourquoi alors demander aux hommes politiques d'être des parangons de vertu ; n'est-il pas plutôt indispensable qu'ils soient compétents et efficaces ? Le pire, dans cette affaire, est que selon un récent sondage Louis Harris, une majorité de personnes (et de patrons) seraient d'accord pour une opération de type "mani pulite". On parle dans les journaux de recrudescence de la corruption (comme on parle aussi de "recrudescence de la criminalité" ou "d'hécatombe routière") ; on oublie de parler de la recrudescence de contrôles. Il n'y a pas plus d'hommes politiques corrompus aujourd'hui qu'avant, il y a seulement des contrôles de plus en plus fréquents et sévères, sur des agissements qui, il n'y a guère, étaient considérés comme normaux.

Cette tendance à la répression est dangereuse, car elle ne semble pas posséder en elle-même de limite, ni de garde-fous. Bientôt, tout sera contrôlable, et tout sera répréhensible. Et Coluche encore une fois aura eu raison : tout ce qui n'est pas autorisé est interdit.

Cet aparté avait un but simple : montrer que notre propos n'est pas d'abattre les hommes politiques sous prétexte qu'ils nous manipulent. Nous pensons au contraire qu'il ne peut en être autrement. Notre critique porte sur l'hypocrisie généralisée consistant à affirmer, la main sur le cœur : "Moi, vous manipuler ? Jamais de la vie !"

La manipulation ne consiste pas à nous imposer des lois de plus en plus répressives : ceci est le résultat d'un rapport de

forces triomphant, parce que l'on a laissé faire. La manipulation est de nous faire croire que nous sommes dans une démocratie parfaite et de nous faire croire que c'est nous qui avons souhaité ces lois.

La tentation est parfois grande d'adhérer à des opinions radicales, telles celles de l'anarchiste Chomsky ou de l'anarchiste Rothbard :

Je vais dans l'isoloir et j'appuie sur le bouton de mon choix, c'est un moyen limité. La vraie démocratie serait d'élaborer les politiques, de définir les choix. Voilà la vraie démocratie. On en est loin. Bientôt on ne ratifiera plus rien, les élections sont mises en scène. On nous dit quels mots employer. Les candidats choisissent leurs mots en fonction de la réaction du public. Quel profond mépris de la démocratie. (CHOMSKY)

Pour Rothbard, l'état n'existe pas en tant que tel : les mots comme "Etat" ou "Société" sont des illusions verbales. L'Etat n'est rien d'autre qu'une association d'individus qui sont d'accord entre eux pour se faire appeler l'Etat, ces hommes et ces femmes se sont fixé pour objectif d'exercer le monopole légal de la violence et de l'extorsion de fonds. (Murerai ROTHBARD dans G. SORMAN, Les Vrais Penseurs de notre temps)

Nous parlons ici à tort d'opinion comme s'il s'agissait seulement d'éléments abstraits semblables aux autres. Si nous citons ces auteurs, ou même Coluche, c'est qu'ils se situent plus près des processus de la vie quotidienne que les hommes politiques et leurs lois à caractère général et absolu. CHOMSKY parle de la capacité des gens à gérer eux-mêmes leur propre existence, dans le quotidien. Rothbard parle de l'erreur consistant à appeler Etat (terme abstrait) un groupe de personnes défendant des intérêts communs (façon concrète de voir l'Etat). Et, de par nos axiomes mêmes, nous ne pouvons qu'adhérer chaque fois qu'une personnalité émet ce genre de propositions. Nous ne regardons pas si elle se considère de droite ou de gauche, ni qu'elle est son obéissance religieuse, ni sa couleur, ni sa race, ni son sexe : nous la considérons immédiatement comme faisant partie du club de ceux qui veulent voir un parler concret s'imposer face aux abstractions.

Normalement, si les gens du commun - comme on disait justement dans l'ancien langage qui savait encore établir des distinctions - n'étaient pas au fond si contents d'être manipulés, ils devraient être rapidement nos alliés dans cette lutte sémantique. Combien de fois avons nous eu le plaisir d'entendre ce genre de propos dans les bistrots et dans la rue.

Au niveau des abstractions qu'ils manient avec brio, tous les partis politiques ont le même programme, utopique évidemment, ils veulent tous le bonheur du peuple, la liberté et l'égalité de tous, la démocratie et le respect de l'homme... ainsi que d'autres balivernes de même tabac, que nous n'avons jamais rencontrées dans la rue et à qui nous n'avons jamais eu le plaisir d'être présentés. (AM 78, p. 291)

Mais que l'on nous fiche la paix avec tous ces mots creux qui ont permis jusqu'à ce jour de mener les masses vers un idéal de dominance, toujours pour la bonne cause : celle de l'amour, de la liberté, de la fraternité, de l'espérance... (Henri LABORIT, L'Homme imaginant)

Si nous parlons maintenant des journalistes, il est clair que leur rôle est d'être des caisses de résonance pour les croyances à la mode, et surtout pour les croyances "correctes". Ils disent volontiers que leur rôle est de nous informer : il n'en est rien. Si vous lisez tous les jours plusieurs journaux, vous serez certes parfaitement informé de l'opinion des journalistes. Quand on lit un journal comme le France-Soir des années 50, on y trouve une foule d'informations ; quand on lit le même journal aujourd'hui, on y lit surtout des informations sur les informations. On y lisait qu'un automobiliste avait renversé un enfant, on y lisait les faits ; aujourd'hui la même information prendra trois lignes suivies de dix lignes sur le scandale des "chauffards ivres". De notre point de vue, il est clair que notre vision du monde, celle de nos médias, est devenue de plus en plus une vision abstraite, faite de jugements moraux et d'opinions abstraites.

En 1970, on savait s'accommoder du danger connu du tabac et des automobiles sur les routes ; on voyait le

président Pompidou photographié la cigarette au bec, et dire (en aparté) à propos des lois sur les limitations de vitesse qui se préparaient dans les couloirs de ses ministères : "Mais foutez donc la paix aux Français !" (cité dans Jérôme Spikett, *L'État meurtrier*).

A partir du moment où tu n'as plus les médias, tu peux faire ce que tu veux, les trucs les plus extraordinaires et même les plus héroïques, c'est comme si tu pissais en l'air. Personne ne le sait, c'est foutu. (Coluche)

Avec un succès dont la propagande d'aucun État totalitaire ne peut se prévaloir, la télévision génère une soumission et une normalisation volontaires de la pensée et des sentiments probablement uniques dans l'histoire de l'humanité. (Paul WATZLAWICK, *Les Cheveux du baron de Münchhausen*, p. 234)

On rentre du boulot, on est crevés, pas question de se creuser les méninges, on ouvre la télé et puis bof, on y croit. C'est ainsi qu'on se fait endoctriner. (Chomsky dans *Chomsky et les médias*)

Les lois : injustes et inapplicables

Une stricte application des trois axiomes de la CD nous amènera rapidement à une affirmation péremptoire : toutes les lois sont injustes par définition car elles se situent au niveau de la Carte. Ou, en ôtant le terme "injuste", qui lui-même appartient à la Carte, on peut dire : les lois ne correspondant à aucune réalité, elles ne sont que des illusions verbales. D'ailleurs, dès qu'on veut vraiment les faire appliquer, les difficultés apparaissent aussitôt : tous les cas qui n'ont pas été prévus, les exceptions, les précisions... toutes choses qui créent ce qu'on appelle la jurisprudence. Autrement dit, une loi n'existe pas à partir du moment où elle est votée, ou à partir du moment de sa publication au Journal Officiel, mais à partir du moment où elle fait l'objet d'une première tentative d'application.

Encore une fois, tout élément de la Carte se met à exister au moment seulement où il est relié à certains éléments concrets du Territoire.

D'une façon générale, toute loi qui se situera au niveau du général, qui prétendra gérer des abstractions, des interdits vaguement moraux, est et restera inapplicable, tant qu'on n'aura pas découvert les innombrables exceptions qui la confirment en l'infirmant.

On se demande de quel besoin sont animés nos hommes politiques - à part celui de laisser leurs noms à un texte de loi - de nous pondre autant de textes législatifs - que nul n'est censé ignorer - pour gérer et mieux conduire notre pensée.

Les lois sont censées s'appliquer à tout le monde, dans toutes les circonstances et sans distinction de contexte ; c'est pourquoi elles sont toutes inadéquates, ou au mieux inapplicables. Le premier réflexe de tout homme cherchant à préserver un certain degré d'autonomie sera de contester la plupart des lois que l'on nous jette en pâture.

Plus on multipliera les lois répressives, plus le citoyen ordinaire cherchera à les contourner. Écoutons la sagesse de notre maître WATZLAWICK :

Plus la municipalité multipliera les "stops", plus il y aura d'infractions au code de la route, justifiant la mise en place de nouveaux stops pour faire échec aux chauffards... Plus on augmentera les impôts pour compenser des fraudes fiscales (réelles ou imaginaires), plus les citoyens les plus honnêtes tendront à tricher dans leurs déclarations. (Faites vous-même votre malheur, p. 58)

Examinons maintenant deux exemples de lois : la loi anti-fumeurs ou loi Evin et les lois concernant les automobilistes. Elles possèdent en commun plusieurs traits qui mettent en scène nos axiomes.

Le premier trait caractéristique de ces lois est leur côté grossièrement hypocrite. Nous voulons dire par là qu'elles condamnent ce qui est par ailleurs encouragé. Dans la loi Evin, l'État cherche à condamner les fumeurs en même temps qu'il fabrique et leur vend du tabac. Ainsi, on peut voir sur le même panneau publicitaire des bureaux de tabac : "Un briquet gratuit pour deux paquets de cigarettes"

et **“Le tabac nuit gravement à la santé”**. Dans les lois réprimant la vitesse sur les routes et autoroutes, on condamne la vitesse d'une part sans chercher à véritablement contrôler tout le monde, et d'autre part on encourage la sortie d'automobiles toujours plus rapides. Que penser d'une loi qui est bafouée par ceux-là mêmes qui l'ont pondue ?

La deuxième caractéristique de ces lois est qu'elles font largement appel à la morale. C'est à cela que l'on reconnaît l'aspect répressif d'une loi : quand le contrevenant est considéré comme un paria qui doit être montré du doigt. Le vilain fumeur, qui non seulement enfume ses compatriotes, mais encore qui augmente le nombre des cancéreux, est à mettre sur le même banc des accusés que le vilain automobiliste qui, par son inconscience, va peut-être écraser un enfant.

Enfin, la troisième caractéristique de ces lois est qu'elles reposent sur un large soubassement explicatif. C'est en grande partie parce que le tabac donne des cancers et que la vitesse tue que les lois se justifient.

On reconnaît là une application simple des trois axiomes qui sous-tendent notre civilisation : le principe de généralisation, le principe moral, et le principe d'explication. Nous allons montrer maintenant en quelques pages que ces lois doivent être combattues au nom même des axiomes de la CD, en prouvant qu'une tentative même d'application de ces lois aboutit souvent à une plus grande "injustice" et à une plus grande pagaille que le laisser-aller qui dominait avant les lois. Nous serons courts dans ce livre tout en ayant conscience qu'il faudra y revenir, d'autant plus que les lois et règlements sont nombreux à attendre une critique radicale. Nous nous contenterons ici d'illustrer nos axiomes et principes.

Pour qu'une loi puisse passer, il est nécessaire qu'elle repose sur trois piliers : qu'elle soit justifiée par la description d'une situation "qui ne peut plus durer", qu'elle soit morale et qu'elle aille vers "un plus grand bien de nos concitoyens", et

enfin qu'elle corresponde aux "croyances dominantes" de la société. De plus, nos lois dépendent du principe idéaliste de la société parfaite, elles généralisent à partir d'événements rares. A partir d'un petit nombre d'accidents mortels dus à des chauffards ivres, on pond une loi répressive pour tous ; à partir d'un petit nombre de "bavures", on pense à supprimer le port d'armes à tous les policiers...

Notre thèse est qu'une loi ne peut fonctionner valablement que si deux éléments sont réunis : une description détaillée et contextuelle des pratiques en vigueur, et la preuve absolue que, sans cette loi, les individus ne sont pas capables de s'auto-réguler, c'est-à-dire que le dysfonctionnement observé est propre au système de vie des groupes concernés. Nous sommes prêts à parier que si ces principes de base étaient observés, peu de lois seraient vraiment nécessaires.

Reprenons l'exemple de la loi anti-fumeurs. Son but avoué est de préserver les non-fumeurs. Première erreur : ils étaient peut-être capables de se préserver eux-mêmes. Seconde erreur : que veut dire "fumeur" ? Encore une abstraction. Est-on fumeur au même titre, selon que l'on fume deux paquets par jour, ou deux cigarettes par jour, ou encore, comme l'auteur de ce livre, un petit cigare tous les quinze jours. Peut-on comparer le fumeur qui allume sa clope dès le réveil à celui qui ne commence à fumer que l'après-midi ? Et que fait-on de ces fumeurs gastronomes qui ne supportent pas l'odeur de la fumée pendant les repas ? Qu'à cela ne tienne, puisque je ne possède que deux tiroirs pour classer les gens, je suis contraint de raisonner à l'aide du dualisme : fumeurs/non-fumeurs. C'est déjà grave en soi car on parle toujours, dans les journaux, de l'opposition entre ces deux catégories de Français.

Cette loi part certes de "bons sentiments". L'argument massue est connu : "Le tabac nuit gravement à la santé". Outre le fait que cela n'est pas scientifiquement prouvé, reste à savoir si nous avons le droit de nuire à notre propre santé.

L'autre argument massue, qui n'a rien à voir avec le précédent, est que le tabac coûte cher à la communauté, justement à cause des cancers et autres maladies du poumon. Un rapport contraire de Jean-Jacques Rosa montre de façon claire que le tabac rapporte plus à l'Etat qu'il ne lui coûte. Alors à quand une taxe que paieraient les non-fumeurs pour compenser ce qu'ils coûtent à la communauté ?

On peut tout dire et tout faire dire aux statistiques qui, comme les minijupes, montrent beaucoup en cachant l'essentiel ; ce qui est certain, c'est que pour un individu donné, personne ne peut dire si son cancer du poumon est véritablement dû au tabac, dans la mesure où personne ne peut dire que cette même personne n'aurait pas eu son cancer si elle n'était pas fumeuse. N'oublions pas d'appliquer le théorème de Bayes à tous ces chiffres que l'on nous montre et qui prouvent que... On pourrait aller jusqu'à dire, en guise de boutade, que si 40 % des accidents de la route sont dus à l'alcool (et ce chiffre augmentera au fur et à mesure que baissera le taux légal de l'ivresse), cela prouve que 60 % des accidents sont le fait de personnes sobres. Alors buvons mes frères, pour augmenter la sécurité sur les routes.

Qu'en est-il des résultats de la loi anti-fumeurs après quelques années ? Aujourd'hui, dans les restaurants comme dans les entreprises, la situation est la même qu'auparavant. Dans les entreprises, nous voyons cette loi appliquée très différemment selon que le (ou les) patron fume ou pas. Ce qui n'est qu'une application du principe de "rapport de forces". Dans les restaurants, elle n'a jamais été appliquée véritablement (sauf les restaurants à grande surface) ce que nos législateurs auraient su d'avance s'ils avaient simplement eu un peu de bon sens.

Au lieu d'examiner des abstractions, examinons plutôt ce qui se passe. Comment décide-t-on d'aller au restaurant et que se passe-t-il sur place. Nous n'allons pas seulement au restaurant pour manger, mais aussi pour nous retrouver. Il y

a les repas de midi pris près des lieux de travail, les repas dits d'affaires où l'un invite l'autre, les repas entre amis qui sont souvent des dîners. Arrêtons là l'énumération et posons-nous une question simple : que faisons-nous quand, dans le groupe qui partagera la même table, se trouvent des fumeurs et des non-fumeurs, et c'est le cas le plus fréquent ? Que faisons-nous quand nous invitons des clients sans savoir s'ils fument ou non ? La réponse est toujours la même : on demande une table fumeurs. Nos géniaux gouvernants ont dû lire quelque part dans leurs statistiques que les non-fumeurs étaient majoritaires : 60 % nous dit-on. Donc, pas de problème au niveau du général et pas de problème pour les personnes qui vont seules au restaurant. Oui, mais quelle probabilité existe-t-il que deux personnes soient toutes les deux non-fumeuses ? 36 %. Et quand quatre personnes partagent une table de restaurant, il n'y a plus que 13 % de chances que ces quatre personnes soient des non-fumeurs ? Ajoutez à cela l'incidence de la tendance à fumer un peu plus quand on est en groupe, et entre amis. Et l'on comprendra l'absurdité d'une loi qui demandait aux restaurateurs de garder 50 % de leur salle pour les non-fumeurs, ou plutôt pour les fumeurs puisque la norme devait être de ne pas fumer.

Ajoutons à cela encore un autre fait simple : le premier est que l'on voit mal un restaurateur prendre une sanction contre un fumeur, on le voit mal incommoder un client, et encore moins appeler les gendarmes pour le verbaliser. Sans compter que, en admettant même qu'il aille jusque là (on a recensé un ou deux cas, en tout et pour tout), on voit mal comment l'auteur de ce crime atroce n'aurait pas le temps ou la bonne idée d'éteindre sa cigarette avant l'arrivée de la maréchaussée. Quel recours reste-t-il alors au non-fumeur contestataire ? Faire appel aux témoins qui ne demandent qu'à manger tranquille ? On voit le ridicule dont se couvrirait le non-fumeur dans ce cas. C'est pourtant ce type de scénario qu'aurait engendré la simple

application de la loi ? Que penser, dans ces conditions, d'une loi qui a été pondue sans prendre la peine d'observer ce qui se passe dans les restaurants et brasseries, sans prendre la peine de construire des simulations, ou de tester les procédures d'application ? Que penser d'une loi qui n'a pas prévu une procédure plausible de sanctions ? Nos concitoyens, qui ne manquent pas de bons sens, ne s'y sont pas trompés : ils ont tout de suite compris que ce n'était pas une vraie loi, juste une "commedia dell'arte", un jouet pour les éloigner de sujets plus sérieux.

Pour les lois anti-automobilistes, nous serons plus brefs car d'excellents livres ont été écrits sur ce sujet. Nous resterons sur l'exemple des limitations de vitesse. Cette loi possède les trois critères que nous avons évoqués plus haut qui lui promettent une longue vie dans notre société. Et pourtant elle repose sur des erreurs de raisonnement grossières. Des erreurs que nous avons déjà découvertes dans ce livre. "L'exemple qui prouve" : l'autre jour sur l'autoroute A10, une voiture qui roulait à 180 kms/h a percuté un camion, etc. Dans un carambolage impliquant quarante véhicules, on en trouvera toujours au moins un qui roulait trop vite, et là on appliquera la deuxième erreur de raisonnement : "la généralisation". Les voitures roulaient trop vite. Une recherche sérieuse des causes de chaque accident, généralement un travail de titan, se révélerait pourtant bien instructive. A condition d'étudier tous les paramètres. Par exemple, on ne voit guère pris en compte des paramètres "concrets" tels que : le nombre de kilomètres parcourus chaque année par le conducteur, l'état de la route à l'endroit de l'accident, la nature des signalisations, l'état de la voiture, ce que le conducteur avait mangé, les médicaments qu'il avait pris, s'il était ou non pris d'une envie pressante au moment de l'accident, l'intensité de la circulation, le jour de la semaine, s'il s'agissait ou non d'une période de vacances, si le chauffeur était seul ou accompagné, s'il y avait des enfants turbulents dans la

voiture... et mille autres paramètres pouvant intervenir dans les causes d'un accident. En n'oubliant pas que la recherche des "pourquoi ?" est dangereuse et qu'il ne faut jamais s'arrêter à un seul "pourquoi ?".

La plupart des idées reçues tomberaient d'elles-mêmes à l'issue d'une telle étude. On y découvrirait par exemple que l'on ne peut pas traiter de la même façon le conducteur qui parcourt 80 000 kilomètres chaque année et celui qui n'en fait que 1 000 ; car si l'on accepte l'idée que le pianiste qui joue huit heures par jour n'est pas comparable à l'amateur qui joue une heure par semaine, pourquoi ne pas accepter l'idée de professionnels de la route. Nous savons que les professionnels de la route roulent plus vite que les autres en moyenne ; ont-ils plus d'accidents ? On finirait par admettre en même temps que la vraie cause des accidents de la route est peut-être tout simplement la maladresse de ceux qui ne savent pas bien conduire, de ceux qui ne sont pas à l'aise au volant faute de pratique. On découvrirait peut-être aussi qu'un nombre non négligeable d'accidents de la route est occasionné par ces vieillards parkinsoniens qui ne devraient plus conduire depuis longtemps si l'on appliquait la plus élémentaire prudence. Roulant à vingt km/h, ils n'ont pas eux-mêmes d'accidents et restent considérés par les assurances comme de bons conducteurs.

Mais cela n'intéresse personne : il suffit d'appliquer la loi, qui doit rester la même pour tous (déjà une anomalie), et de ne pas dépasser les 130 km/h sur autoroute pour être un bon citoyen. Et ce quelles que soient les circonstances, les caractéristiques de la voiture, les compétences du conducteur et l'intensité du trafic. On comprend facilement pourquoi ces lois ne sont pas respectées par les usagers, et pourquoi en haut lieu, dans les ministères, on rédige des circulaires pour que ce genre de loi ne soient pas appliquées de façon aveugle. D'un côté, la loi généralisante et unique dans son principe divin, de l'autre, les circulaires qui nuancent les sanctions et la jurisprudence qui parfois va

à l'encontre de la loi. Ainsi se perpétue le système hypocrite issu d'une inadéquation entre la Carte et le Territoire.

Un exemple de manipulation : le cas Le Pen

Le cas Le Pen est suffisamment riche pour justifier de notre part, un dossier complet. Il s'agit d'un exemple très éclairant d'une manipulation organisée par les partis et les journalistes, visant à une diabolisation. Tous les principes qui régissent notre façon habituelle de penser ont été utilisés avec un succès relativement mitigé, qui n'allait pas toujours dans le sens des objectifs visés.

Nous ne donnerons ici que quelques exemples extraits de notre pêche, en attendant la publication du dossier entier.

Il existe des visions différentes de Le Pen et de son parti : l'officielle en quelque sorte, celle qu'on lit dans (presque) tous les journaux, celle que l'on entend à la radio et à la télé, puis celle de l'homme de la rue, beaucoup plus nuancée, enfin celle des militants du Front national.

Voici un homme qui, parti d'une renommée extrêmement marginale, en est arrivé à faire la une de tous les journaux à maintes reprises. Tous les médias le montraient du doigt en le définissant comme le représentant du mal incarné. Et pendant ce temps-là - comme le dit une chanson - ses partisans augmentaient sans cesse, sa cote montait et les suffrages lui arrivaient en masse.

Cherchez l'erreur ? Palo Alto nous explique bien comment le fait de parler d'une maladie, d'une personne ou d'une idée, ne peut que lui donner de l'importance ; que l'on en parle en bien ou en mal est tout à fait secondaire. Ainsi, plus se sont multipliés les appels à la lutte contre le mal absolu, plus celui-ci a prospéré. Peu nombreux sont les journalistes à avoir compris cela. Louis Pauwels (cité dans l'EDJ du 17 au 23 mai 1990) dit : *Quand nous en aurons fait un martyr médiatique, des tas de gens fréquentables se*

rapprocheront aussitôt de lui.... Philippe Tesson écrit : *Une relative discrétion est au moins aussi efficace qu'une incessante manière de provoquer le chef et les électeurs du FN.* Quant à Pascal Bruckner, il écrit dans le journal *le Monde* : *Il est peut-être temps que la presse et les médias s'autocensurent à propos de Le Pen et s'interdisent de l'inviter, de l'évoquer ou de l'invectiver..*

Bien vu, Messieurs, mais n'êtes-vous pas pris, là, dans ce que nous appelons une "injonction paradoxale". N'êtes-vous point écartelés entre la sagesse qui consiste à ne pas parler de l'ennemi et le besoin fondamental - pour vendre vos journaux - de traiter les sujets juteux ? Comment peut-on imaginer des journalistes assez intelligents et disciplinés pour se mettre d'accord entre eux de ne pas faire leur travail ?

Mais plutôt que de parler du sujet Le Pen, traitons un cas concret parmi d'autres. Il s'agit d'une phrase assassine - pour qui ? - parue dans le journal *Présent* qui, comme chacun sait, est favorable aux thèses du FN. Cette phrase, la voici dans son intégralité, telle qu'elle fut répétée par beaucoup de journaux (qui se lisent surtout entre eux, pour mieux se copier) : *La maçonnerie et les grandes internationales, comme l'internationale juive, jouent un rôle non négligeable dans la création de l'esprit antinational... Mais il faut être prudent quand on dit que la maçonnerie et l'internationale juive jouent un rôle. Cela n'implique pas tous les maçons ou obédiences, ni toutes les organisations juives, ni tous les juifs. Mais il y a des gens qui parlent au nom des autres et qui agissent de cette manière.*

Tous les adeptes de la CD et de la Sémantique Générale, reconnaîtront dans la seconde partie de la citation un désir de ne pas généraliser, une tentative de ne pas rester au niveau de la Carte. A partir de ces propos fort anodins, que se passe-t-il ?

La presse se déchaîne. Première opération : ignorer le contexte et ne retenir qu'une partie du discours. La

deuxième partie de la phrase a été citée par quelques journaux, dans un premier temps, puis a rapidement disparu. Le sujet de la controverse s'est focalisé sur l'expression "internationale juive". Que lui reprochait Le Pen ? D'augmenter l'esprit antinational ; n'est-ce-pas le cas de toutes les internationales, y compris des internationales communistes, nous dirions presque par définition étymologique. Ce n'était pas là une idée nouvelle, ni osée, mais pratiquement un pléonasme. Peu importe. Qui a cherché à réfuter les propos de Le Pen au strict niveau du contenu ? Presque personne. Il était plus facile de passer du contenu à la relation et de transformer ces propos sous la forme : "Le Pen attaque les Juifs". Notons au passage que les maçons ont rapidement répondu, pour la forme, que ces propos les laissaient presque froids.

A partir du moment où la riposte a commencé, le jour même pratiquement, la mayonnaise s'est mise à monter d'elle-même, et plus rien ne pouvait l'arrêter.

Après le stratagème de l'extrait (ne tenir compte que d'une petite partie du texte), est arrivé le stratagème de la généralisation : Le Pen tient des propos désobligeants envers les juifs, Le Pen est donc "contre les juifs". On croyait le savoir depuis longtemps. Puis le stratagème de la classification : ceux qui sont contre les juifs sont des racistes, donc Le Pen est raciste. Facile à faire passer car le terrain était préparé depuis de longues années. Puis le stratagème dit du "pathos" : faisons pleurer les foules, et on les gagnera à notre cause. Un article de J.-F. Kahn dans l'*EDJ* du 17-23 mai 1990 nous offre une belle collection de concepts abstraits ; citons : *la confluence combative et généreuse de toutes les sensibilités patriotiques et républicaines, tous les fils de sensibilité humaniste, émotion, écœurement, silence réprobateur, les heures sombres de la revanche noire...*

Il manquait encore un stratagème : l'amalgame. Hitler aussi était raciste ; donc Le Pen est comparable à Hitler et le FN

aux nazis. A partir de là, et tout le monde en sera d'accord, il devient légitime non seulement de lutter contre Le Pen et le FN, mais carrément de les interdire. Il ne s'agit plus d'un homme comme tout le monde, mais du mal ; nous venons de le démontrer.

Le terrain est prêt ; vade retro. Attaquons. Levons l'immunité parlementaire. Qui a dit "Durafour-crématoire" ? Le Pen, mais aussi - et cela est moins connu, car les journaux n'en ont pas parlé - le *Canard Enchaîné*. C'est une insulte. A qui ? A Monsieur Durafour ? Il a fait savoir que son intention n'était pas d'attaquer. Ne nous y trompons pas, l'insulte n'est pas dans la partie "Durafour", mais dans la partie "crématoire". Résultats des courses : une levée d'immunité parlementaire (action grave et difficile à obtenir), et un non-lieu.

Le cas Le Pen est intéressant dans la mesure où il met à nu toutes les faiblesses de notre soi-disant démocratie. Une démocratie devrait être un lieu où toutes les opinions peuvent s'exprimer. Prenons un exemple outre-Atlantique. Chomsky, notre maître, a accepté de préfacer un livre de M. Faurisson. Tout le monde, en France, connaît M. Faurisson : c'est ce professeur lyonnais qui remet en question la réalité des chambres à gaz, celui qu'on a appelé le chef des révisionnistes. Naturellement, toutes les obédiences l'ont condamné comme suppôt de Satan. Or, Chomsky, qui est juif, a accepté de préfacer son livre, et l'Amérique tout entière de ne rien comprendre. Serait-il d'accord avec le petit Français ? Nous le voyons dans l'excellente cassette vidéo *Chomsky et les médias*, ferrailer avec les journalistes et le public, pour expliquer son geste. On peut ne pas être d'accord, et même en complet désaccord avec un auteur, une thèse, ou un homme politique, et lui laisser le droit de s'exprimer. *C'est rendre un mauvais service aux victimes de l'Holocauste que d'adopter la doctrine de leurs bourreaux*, dit Chomsky. On connaît en sémantique le douloureux problème : "Faut-il

être tolérant avec les intolérants ?". On peut ne pas être d'accord avec M. Le Pen et ses thèses (mais qui les connaît vraiment ?), et le laisser s'exprimer. Et pourtant, il existe un stratagème souvent utilisé à l'encontre de M. Le Pen, comme des sectes par exemple, celui consistant à classer certaines opinions dans le tiroir du mal. *Le racisme n'est pas une opinion, c'est un délit*, dit Jean-Claude Gayssot du bureau politique du PCF (parti de la liberté depuis toujours comme chacun sait) dans *le Monde* du 14-15 août 1989. La diabolisation a opéré ses miracles. Une fois la diabolisation achevée, et le consensus populaire obtenu, tout ce que dira le diable sentira le soufre, même s'il dit la même chose que les autres hommes politiques. Tout ce qui s'approchera du diable sera contaminé. Aujourd'hui, quelqu'un soupçonné d'être proche du FN est irrémédiablement condamné par la *vox populi*.

Mais au fait, qu'en pense le peuple de base, vous et moi. Si notre thèse est juste, selon laquelle gouvernants, hommes politiques et journalistes construisent tous les jours de toutes pièces un monde dans lequel le Français moyen ne se reconnaît plus, nous devrions trouver un écart considérable entre l'opinion des Français et celle "officielle" des journaux. Nous avons à ce titre interrogé quelques dizaines de Français, de tous âges et de toutes origines sociales. Il ne s'agit pas d'un sondage, ni même d'une étude à prétention scientifique ; il s'agit d'exemples. Nous publierons les résultats de ces travaux ultérieurement. Juste un aperçu.

D'abord un grand écart entre les propos et le comportement. Le Pen étant un sujet connu comme tabou, personne n'a reconnu avoir voté pour lui. Et, pourtant, les propos sont forts nuancés. Presque tous les interlocuteurs nous disent des phrases du type : *"Il n'y a pas que des choses mauvaises dans le parti de M. Le Pen"* ; *"Je ne suis pas raciste, mais quand il se passe quelque chose : vol, agression... malheureusement la plupart du temps cela*

concerne les immigrés, en général les maghrébins” ; “Je suis contre le FN, mais quelquefois, oui, c’est vrai ce qu’il dit” etc.

En fait, dès qu’on se rapproche du Territoire, les dualismes s’effilochent, et Le Pen reprend visage humain, les cornes et la fourche disparaissent, les critiques sont plus concrètes. Il est à noter toutefois que strictement personne, parmi les personnes interrogées, ne connaissait le programme ni les idées de Le Pen : tous n’en connaissaient que la vision des journaux.

Maintenant, nous savons, cher lecteur, que tu t’interroges. “Ce Monsieur est-il du FN ?”. Non, pas plus que de n’importe quel parti. Ce Monsieur qui écrit a la sagesse de ne pas voter. Le Pen est d’abord un homme politique comme les autres, qui raisonne avec des concepts abstraits, dont les idées sont imprégnées de morale judéo-chrétienne, et nous ne pouvons adhérer à ce genre d’idées. Simplement, c’est le seul cas contemporain contre lequel, dans le domaine de la politique “politicienne”, tous les stratagèmes ont été utilisés, et pour lequel nous avons pu observer l’hypocrisie de notre démocratie en action. C’est le cas le plus illustré de la manipulation dont nous sommes tous les victimes en permanence. Aujourd’hui, on diabolise Le Pen, on diabolise les sectes (sans distinction, de façon générale), demain on diabolisera les automobilistes (c’est déjà bien parti), les fumeurs, et n’importe quelle catégorie de personnes qui aura l’outrecuidance de ne pas penser comme la majorité, ou plutôt de ne pas penser comme nos gouvernants et leurs porte-paroles médiatiques souhaiteraient que nous pensions.

Le racisme

Mais au fait, qu'est-ce que le racisme ? Voilà une intéressante question pour les pratiquants des axiomes et principes de la CD. Et encore un beau sujet de futur dossier à éditer !

A part chez Le Pen, où sont les racistes ?

Sur ce sujet - comme sur tous les autres -, on peut affirmer tout et son contraire si l'on part d'affirmations au niveau de la Carte. Ainsi les journalistes peuvent-ils parler de recrudescence de racisme sans que personne ne bronche, ou affirmer sans preuve que tel homme politique est raciste, et personne ne bougera davantage.

On peut parler du racisme ou bien des racistes ; ce n'est pas la même chose et l'on n'obtiendra pas les mêmes résultats. On peut parler du racisme des Français, ou du racisme des Antillais.

A ce sujet, nous brônerons comme d'habitude la modération dans les propos. Dans le sens originel du mot, le raciste est celui qui croit sa race supérieure à une autre. A ce titre, nous sommes tous racistes par exemple envers les civilisations dites primitives ; par bonheur pour notre conscience, elles seront bientôt toutes éliminées. Et il est probable, bien qu'on s'en cache honteusement, que l'on soit raciste devant tout comportement que l'on trouve ridicule chez les autres. Ce sentiment d'étrangeté est normal et se retrouve dans toutes les populations à l'égard de celui qui est différent. La difficulté à admettre la différence, une autre façon de se comporter, de manger, de traiter sa femme, sera peut-être mieux classée dans le tiroir de la bêtise que dans celui du racisme. Certes, il existe des croyances racistes, mais à quels comportements correspondent-elles ?

Mon voisin du dessus, qui est Africain, fait la fête toute la nuit, surtout les nuits où je dois me lever de bonne heure le lendemain. Je finis par le haïr et je généralise doublement, d'une part dans l'idée que tous les Africains font la fête la

nuit et que tous les Africains sont haïssables. On a déjà ce type de raisonnement abusif, et l'on voit bien que cela n'est pas un raisonnement réservé aux Noirs et aux autres races. Simplement, quand quelqu'un dit : "Les Bretons sont...", tout au plus lui rétorque -t-on qu'il est de mauvaise foi. S'il dit : "Les Noirs, ou les Arabes sont...", alors il est catalogué comme raciste.

Encore une fois, Coluche avait vu juste quand il nous dit que le racisme commence justement lorsqu'on ne peut plus traiter un Arabe de sale con. Car traiter un Arabe comme on traite son frère de race, ce serait en effet la fin du racisme ; or il arrive qu'un frère soit effectivement un sale con. Tant que les Arabes, les Juifs, les Noirs et toutes les espèces protégées devront être traitées avec précaution, les lois même qui ont la prétention de nous protéger du racisme auront pour effet de l'engendrer.

Là encore, nous retrouvons Palo Alto, qui nous dirait volontiers que lutter contre le racisme, c'est lui donner une importance accrue. L'intolérance des antiracistes nous pousse dans le camp opposé aussi sûrement que lutter contre l'insomnie nous laisse éveillé toute la nuit.

Grâce aux axiomes de la CD, nous n'avons aucun problème avec ce faux-problème. Nous savons que l'autre est toujours un peu l'ennemi, et cela d'autant plus qu'il ne nous ressemble pas. Nous savons aussi que les concepts ne permettent pas de décrire une quelconque réalité ; aussi avons-nous pris l'habitude de connaître les autres à partir de ce qu'ils font, et non de ce qu'ils disent, encore moins de ce qu'ils montrent involontairement, comme par exemple la couleur de leur peau.

Les pratiquants de la CD ne peuvent pas être racistes dans la mesure où ils deviennent incapables de généraliser. Je peux dire de mon copain Oumar qu'il est le roi des fainéants, je sais - et je sais qu'il sait - que je ne fais allusion qu'à lui, et non pas à tous ses compatriotes. Je peux dire à mon copain Lévy - pas celui qui pense à la télé, un autre - qu'il est

bougrement radin, je sais qu'il sait que c'est de lui que je parle et non pas de sa "judéité", comme disent nos intellectuels en mal d'abstraction. Nous sommes d'autant moins racistes que certaines populations, telles que les africaines et les asiatiques, pour autant que nous le sachions, vivent plus près du Territoire que nous autres. Nous sommes plus près du shintoïste que du judéo-chrétien pratiquant.

Mais il ne faut pas chercher à ne pas être raciste, car c'est encore du racisme. Les hommes sont différents les uns les autres, et nier les différences entre les peuples, nier les différences de capacité quand elles sont mesurables sur des points précis, au nom d'une humanité commune, c'est encore une forme de racisme sous couvert d'antiracisme. Vivent les différences ! Ne cherchons donc pas à les diminuer ou à les fondre dans un moule universel, qui n'existe nulle part ailleurs que dans la tête de nos plus dangereux utopistes.

2. Les experts en tous genres

Les experts de la santé

J'ai pas le cancer. Pour une raison simple c'est que j'ai pas vérifié. (Coluche)

La santé est dans l'attitude de l'individu dans sa vie. (Itsuo TSUDA, *Le non-faire*, p 187).

Ce livre est beaucoup trop général pour traiter tous les sujets qui mériteront une étude plus poussée, mais ultérieure. La santé étant, comme chacun sait, le plus grand bien des Français, on n'a pas besoin de l'acheter, mais il est important de le garder.

Nous ne sommes nullement compétents sur le sujet de la médecine occidentale ; nous ne saurons parler de la maladie en tant que réalité de premier ordre. Nous croyons ce que nous disent les médecins, surtout s'ils sont plusieurs à dire la même chose, ce qui est loin d'être le cas général.

Mais nous avons beaucoup de choses à dire sur les abus de pouvoir de la médecine, et sur cette manie que nous avons de vouloir tout médicaliser.

A partir du moment où nous croyons à une norme morale, tout ce qui n'est pas normal est malsain ou criminel, et mérite soit des soins, soit les fers. Mais on cherche d'abord l'explication par la maladie. Ainsi a-t-on cherché quelle maladie devait avoir Hitler, on a donné des noms de maladie au fait de vouloir à tout prix sauter les petites filles, ou voler à l'étalage sans véritable besoin...

Nous avons aussi beaucoup de choses à dire sur le sens même de l'expression "être malade". Nous pensons, avec Pierre Dac, que la maladie n'est finalement qu'un manque de savoir-vivre.

Nous avons beaucoup de choses à dire sur le faux dualisme corps/esprit, qui crée plus de problèmes qu'il n'en résout.

Nous croyons, pour les fréquenter tous les jours, que la plupart des médecins pratiquent consciencieusement leur métier, et qu'ils désirent réellement "soigner" leurs patients. Mais nous nous interrogeons et posons l'affirmation sacrilège suivante : "Plus il y aura de médecins, plus il y aura de maladies". La maladie n'est-elle pas en effet comparable au syndrome de "la criminalité", qui augmente au fur et à mesure que les statistiques englobent un plus grand nombre de faits, ou à "l'hécatombe routière", qui gonfle au fur et à mesure que les ministres des Transports concernés apprennent l'art d'alerter les médias.

En adepte de la philosophie orientale, nous pensons que corps et esprit sont indissociables, et doivent être classés dans le même tiroir. Parler de l'influence de l'esprit sur le corps, ou l'inverse, c'est se créer des problèmes ; où a-t-on vu un corps dépourvu d'esprit, ou un pur esprit, ailleurs qu'à la télé ? Tant que notre esprit (ou notre corps ?) fonctionnera de façon prioritairement analytique, non seulement nous ne trouverons aucune solution acceptable,

mais nous sommes assurés de nous tricoter tous les jours de nouveaux problèmes pour les longues soirées d'hiver.

Les psy

A partir de la prémisse : les mots abstraits désignent des objets concrets, on croit que le mot "esprit" peut désigner une réalité aussi tangible que le mot "corps". Quant à nous, nous disons que ces deux mots ne peuvent en aucun cas cohabiter ni s'opposer, car le premier désigne une réalité de deuxième ordre (une réalité inventée), alors que le second désigne une réalité de premier ordre.

A partir de cette prémisse, il devient légitime de parler séparément de maladies de l'esprit et de maladies du corps. Nous venons de parler des spécialistes des maladies du corps, en termes critiques, tout en reconnaissant dans leur métier le respect d'une certaine science. En effet, on peut créer une technicité de toute réalité du premier ordre. On est médecin comme on est mécanicien, ébéniste ou ferrailleur.

Mais à quoi correspond donc un médecin de l'esprit ? Pour nous la réponse est claire : à rien. Il ne peut s'agir là que de charlatanisme pur. L'esprit, qui correspond quelque peu au préfixe "psy-" dans une foultitude de termes, n'existe qu'à l'intérieur d'une certaine philosophie : la nôtre. Et ne soyons pas racistes : il n'y a aucune raison pour que notre philosophie soit supérieure à celles des autres.

Écoutons Thomas SZAZ cité dans *Les Vrais Penseurs de notre temps* de G. SORMAN : *Il n'y a pas de maladies mentales, la folie n'existe pas, ce n'est qu'une métaphore. Ce que l'on appelle maladie mentale, ce sont les comportements d'individus qui nous dérangent.*

Nous avons longuement développé dans *L'Art de manipuler*, 1978, quelques points de vues brutaux sur Papa Sigmund (voir annexe 1), véritable génie de la

manipulation par l'invention de mots. Une seule citation terminera aujourd'hui ce sujet :

Qu'on pense à la tête du pauvre malheureux qui, le premier a appris que tous ses problèmes venaient d'un Oedipe mal résorbé, il n'y avait que trois solutions : rire, se noyer ou aller voir papa Freud. Il s'est trompé en ne choisissant pas la première solution." (AM 78, p. 50)

Chapitre troisième

DONC, APPRENONS A MANIPULER

I. L'apprentissage : les étapes du changement

Les systèmes qui fonctionnent bien disposent apparemment d'une meilleure flexibilité et d'un plus grand répertoire de règles, alors que des systèmes "malades", c'est-à-dire très conflictuels, n'ont qu'un nombre réduit de règles, et elles sont difficilement modifiables. (Paul WATZLAWICK, Les Cheveux du baron de Münchhausen, p.30)

La conscience de l'esprit éveillé ne porte pas sur un nouveau monde, nous ne voyons pas des choses différentes, nous voyons les choses différemment. (Chögyan TRUNGPA, L'Aube du tantra, p. 59)

1. Changement et manipulation.

On a déjà vu que, selon nos propres prémisses, le changement et la manipulation pouvaient s'étudier conjointement. On peut dire, pour préciser, que tous les changements sont le fruit d'une manipulation ou d'une automanipulation réussie. Naturellement, sur le plan pragmatique, il sera possible de distinguer les changements selon qu'ils ont été obtenus volontairement ou "par inadvertance". On peut vouloir changer consciemment, par exemple on peut vouloir se sentir "plus sûr de soi", mais on peut aussi changer, et s'en apercevoir après coup.

La prise de conscience ne conduit au changement que dans des situations particulières. Dans la situation la plus courante, c'est le comportement qui change, et quand le comportement change

la perception change, et quand la perception change, alors il en résulte une prise de conscience. (E.T.Hall)

Tout changement suppose le déplacement d'une position vers une autre. Mais un déplacement de quoi ?

2. Se changer soi-même et changer les autres

Il est illusoire de penser que l'on puisse apprendre à manipuler les autres sans avoir préalablement appris à se manipuler soi-même ; et dans cette phrase le mot important est "préalablement".

Nous vivons dans un monde où la Carte est toute puissante, et où l'idée domine selon laquelle, il est difficile de changer, d'autant plus que nous avons une forte personnalité. Les proverbes de nos aïeux viennent à la rescousse de l'immobilisme : chasser le naturel ne sert à rien puisqu'il revient au galop ; quels que soient les changements apparents que nous obtiendrons sur nous-mêmes, notre moi profond ne changera pas. Et puis zut !, "j'ai toujours été comme ça", "c'est plus fort que moi", "pourquoi voulez-vous que ça change ?". Le non-changement expliqué, justifié, conduit à l'immobilisme.

Il est vrai que, plus on croit à son Moi, tant superficiel que profond, plus il sera difficile de changer, et cela pour l'unique raison que l'on est intimement persuadé qu'il est impossible de changer. La façon même dont le problème est posé rend toute solution impossible.

3. Vrais et faux changements

Selon la CD, suivant en cela l'exemple de l'Ecole de Palo Alto, il est toujours possible de changer, mais de changer quoi ?

Les changements dans notre vie peuvent être de natures très différentes. Changer de cravate, de pantalon, ou même d'appartement n'est pas de même nature que de devenir soudainement discipliné dans son entreprise, ou de supprimer tous les comportements de timidité qui nous handicapaient précédemment.

Palo Alto nous a appris qu'il existait deux sortes de changements : les changements 1, qui ne concernent qu'un aspect d'un système comportemental, et les changements 2, qui modifient le système lui-même.

Mais n'est-ce-pas là encore une dichotomie dangereuse ? En systémique, nous apprenons qu'un système est composé d'éléments en relation dynamique, d'une frontière avec l'environnement permettant un certain nombre de passages de frontières, soit vers l'extérieur soit pour entrer dans le système. Nous apprenons aussi qu'un système donné a la possibilité de prendre un certain nombre de positions. Par exemple, si l'on considère les membres d'une famille comme un système, et la maison comme frontière, on s'aperçoit qu'à table comme lors des différentes occupations familiales, les éléments de ce système (les membres de la famille) peuvent occuper différentes positions : celle du repas de famille, celles de l'après-dîner, celles du lever... Le nombre de positions différentes que peut prendre un système s'appelle la "variété requise". Quand un système passe d'une position à une autre, - par exemple quand, le repas terminé, les éléments se dispersent : la mère de famille rangeant les assiettes dans le lave-vaisselle, pendant que le père va allumer la télévision...- le système opère alors un changement 1. Mais si, soudain, la fille annonce qu'elle va se marier et présente

à la famille celui qu'elle a choisi, alors le système tout entier change par la venue d'un nouvel élément : il s'agit d'un changement 2.

Il est évident que ces changements sont d'importances différentes et que, par exemple, la venue d'une nouvelle copine pour les vacances n'entraîne pas les mêmes changements dans le système familial que la mort du père...

Notre idée est qu'il est bon de s'attaquer d'abord aux changements 1, parce qu'ils sont plus faciles à obtenir et qu'ils nous permettent en quelque sorte de nous échauffer dans une discipline nouvelle. Entraînons-nous à changer les actes quotidiens : si vous vous habillez toujours dans le même ordre, en mettant par exemple vos chaussettes avant le caleçon, et bien faites l'inverse de temps en temps ; si vous petit-déjeunez avant de vous doucher, changez l'ordre de ces actes quotidiens qui sont trop souvent accomplis de façon automatisée. Mais ne perdons pas de vue qu'il s'agit là, pour nous, de changements secondaires.

Les vrais changements sont des changements dans notre mode relationnel avec autrui, comme avec nous-mêmes. Si je réussis à me considérer comme un être ordinaire alors que depuis toujours, je me prends pour un génie, j'ai obtenu là un authentique changement qui va changer toutes mes relations avec les autres. Ou même, plus modestement, si j'apprends à dire bonjour tous les jours à ma concierge, à mes collègues de bureau et aux serveurs dans les restaurants, toutes personnes que j'ignorais totalement, j'obtiendrai d'authentiques changements, non seulement dans ma façon de voir le monde et les individus, mais aussi dans leur façon à eux de me considérer.

4. Changer la Carte, le Territoire, et leurs relations

A ce stade, le lecteur attentif, qui a entendu parler de la Carte et du Territoire, peut se poser légitimement une question : que faut-il changer, ou que faut-il changer d'abord : la Carte ou le Territoire ?

Affirmons tout de suite un théorème découlant directement de nos prémisses : tout changement est un changement complet, à la fois au niveau de la Carte, du Territoire et des relations entre ces deux niveaux de réalité.

La philosophie dominante nous dit : changez d'abord vos croyances, et vos comportements changeront ensuite, dans la mesure où ceux-ci dépendent de celles-là. Changeons l'idéologie et le monde concret changera. D'autres philosophies plus pragmatiques, plus "béhavioristes", nous disent : changez votre comportement, et les croyances suivront. Pascal nous conseillait déjà de nous mettre à genoux pour devenir "croyant". D'autres encore nous disent : changez le sens des mots, apprenez à voir autrement ce qui se passe autour de vous, opérez ce que Palo Alto appelle le recadrage.

Que dit la CD ? Faisons tout cela en même temps. Abandonnons d'emblée la recherche explicative et cessons de nous poser des questions stupides du genre : "Est-ce la croyance qui entraîne le comportement ou les comportements qui entraînent la croyance ?" Abandonnons tout rapport de cause à effet, et postulons, à la suite de l'idée de la cohérence entre le DIRE et le FAIRE, que croyances et comportements, ayant "naturellement" tendance à s'accorder, les deux sont concomitants ; ils ne sont que les deux faces d'une même pièce et tout déplacement de l'un aura tendance à entraîner un déplacement équivalent de l'autre.

5. Les techniques de changement

La crainte fondamentale de tout débutant en techniques de manipulation ou de changement est toujours la même : saurais-je appliquer ces techniques ? Et avant cela : existent-ils des techniques efficaces ?

Nous en verrons quelques-unes dans cette partie du livre. Il existe en effet des techniques aidant les changements de croyances. La PNL a su en développer de fort efficaces ; il existe également des techniques permettant le changement de comportement ; et encore des techniques permettant les changements dans la définition que l'on donne aux mots et aux événements que l'on voit, des techniques de recadrage. Notre école utilise ces techniques, et a su créer ses propres outils d'aide au changement.

Maintenant, il reste une dernière question à aborder. Changer, dans quel but ? Les réponses sont individuelles, et nous laissons à nos élèves le soin de répondre ce qu'ils veulent. Toutefois, nous vérifions toujours que leurs objectifs vont dans le sens des trois axiomes de la CD.

Premièrement, changer est nécessaire à qui désire obtenir une plus grande efficacité dans ses actes. L'efficacité augmente au fur et à mesure que l'individu se dépouille de tous les concepts inutiles à la réalisation concrète de ses objectifs.

Deuxièmement, changer est nécessaire pour augmenter la place que l'on tient dans la société, pour améliorer son propre système relationnel, maîtriser son environnement.

Enfin, changer est nécessaire pour obtenir une plus grande liberté dans le monde, grâce à une plus grande variété de comportements, une programmation nouvelle sensiblement plus riche que celles des autres.

II. Les trois étapes de toute manipulation

Toute manipulation commence par ce paradoxe : pour obtenir ce que je veux, je ne fais rien pour l'obtenir. (AM 78, p. 42)

Pour modifier l'opinion d'autrui sur un point, il est nécessaire de ne pas aborder ce point avec lui. (AM 78, p. 183).

1. Connaitre-analyser-modifier

Le simple bon sens nous dit : comment voulez-vous modifier quelqu'un si, d'abord, vous ne savez pas comment il fonctionne ? Et pourtant nous voyons tous les jours des gens chercher à obtenir quelque chose d'autrui, en partant de leur propre façon de voir le problème, et de l'idée que "forcément" l'autre le voit de la même façon.

La première étape de toute opération de manipulation commence par se taire, par faire parler l'autre, noter ce qu'il dit, et faire comme si nous adoptions ses propres points de vue. Cela veut dire ne pas froncer les sourcils, ne pas faire les gros yeux s'il dit ce qui, à nos yeux est une bêtise. Faire parler l'autre, mais aussi l'observer dans ses comportements, et si ceux-ci ne sont pas assez nombreux pour le connaître, créer des situations, et lui opposer des situations concrètes dans le but essentiel de voir comment il réagira dans ces situations précises.

En bref, cela signifie apprendre de l'autre comment il voit le monde, connaître sa carte personnelle ; comment il se comporte dans le monde, connaître ses comportements et les principales programmations auxquelles il obéit ; et connaître sa sémantique, c'est-à-dire comment il appelle ce qu'il fait. On connaît TOUT de quelqu'un quand on sait ce qu'il FAIT, ce qu'il PENSE, ce en quoi il CROIT, comment il parle de ce qu'il FAIT c'est-à-dire ce qu'il DIT FAIRE. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de tout connaître de quelqu'un pour avoir les moyens de le modifier à notre

profit ; mais il est peut-être nécessaire de (presque) tout connaître de nous-mêmes si nous voulons nous modifier pour être prêts à passer à l'action sur les autres.

Une stratégie bien conçue consiste à connaître tout de l'adversaire tout en s'entourant soi-même du plus grand secret... Posséder des informations sur l'adversaire, comprendre son esprit, prévoir ses réactions, c'est avoir un réel pouvoir sur lui. (Michel RANDOM, *Le Japon...*, p.43)

Mais il ne sert à rien d'observer les autres et de les faire parler si je ne dispose pas d'une méthode rigoureuse pour analyser le matériau recueilli. Ce matériau étant à la fois du langage et des comportements.

Sur ce point, la CD dispose d'outils particulièrement performants : des logiciels d'analyse automatique du langage, des grilles d'analyse comportementale, et des grilles sémantiques pour analyser les relations entre la Carte et le Territoire.

Mais nous n'en dirons pas plus ici : ces outils sont réservés aux adhérents de notre Ecole.

Lorsque ces deux étapes sont franchies, lorsqu'on a l'impression d'en connaître assez sur la personne que l'on veut modifier (ou manipuler les deux termes étant pour nous synonymes), lorsque les grilles d'analyse sont remplies, alors on peut passer à la phase de modifications, c'est-à-dire qu'il est temps de construire une stratégie d'action.

Mais avant, il reste à définir la difficulté de l'opération dans laquelle on s'engage. L'analyse à laquelle on vient de se livrer nous donne la position "ici et maintenant" de la personne à manipuler ; il convient maintenant de dresser un portrait - dans les mêmes termes que l'analyse - de la position que nous souhaitons lui voir adopter. Puis, de mesurer l'écart entre ces deux positions. Plus cet écart est important, plus le changement sera difficile, plus il faudra penser en termes d'étapes intermédiaires ; il peut même arriver que le changement apparaisse comme impossible, et c'est déjà un grand progrès que de ne pas s'aventurer dans une opération vouée à l'échec.

2. Entre le changement et la continuité

L'instabilité est nécessaire pour progresser. Si on reste sur place, on recule. (Coluche)

C'est souvent une surprise pour nous, même après de longues années de pratique, d'écouter les désirs de changement de nos élèves, leur nature, la façon dont ils les expriment, et les idées naïves qu'ils ont sur la façon de les obtenir.

La première chose qui frappe est que les désirs de changement sont très souvent exprimés en termes abstraits, en termes de la Carte dirons-nous. Par exemple, nous entendons souvent des souhaits du type : "Je voudrais être plus heureux dans mon couple, je voudrais être plus sûr de moi, je voudrais être créatif", tous problèmes n'ayant pas de solutions tant qu'ils sont ainsi posés. Plus concrets, nous avons des désirs d'affirmation : "Je voudrais apprendre à dire non", "Je voudrais être capable de me mettre en colère". D'une façon assez générale, ce sont des souhaits de changement qui illustrent le deuxième axiome ; les élèves de la CD, comme la plupart de nos contemporains probablement, désirent à la fois prendre plus de place dans leur environnement et se sentir plus à l'aise ; le double souhait, quantitatif et qualitatif est très souvent présent chez les mêmes personnes.

La deuxième chose qui frappe est que les désirs de changement sont issus d'une situation que les gens analysent comme étant la résultante de l'action des autres. Pour eux, souvent, si ça va mal, c'est "la faute de l'autre", il leur est donc difficile d'exprimer un vrai désir de "se changer eux-mêmes" dans la mesure où ils veulent en même temps et même d'abord "changer l'autre" qui a rendu la situation pénible. Nous avons vu dans le chapitre d'introduction que l'analyse d'une situation est d'abord un dérivé de la carte mentale de chacun, et non pas un portrait "objectif" de l'environnement. Autrement dit, si je crois que ça ne va pas entre ma femme et moi parce qu'elle est

trop autoritaire, c'est d'abord ma croyance qu'il faut examiner et modifier, avant de chercher à rendre ma femme moins autoritaire.

Ce qui frappe encore, c'est la présence simultanée du désir de changement et de la peur de changer. La plupart des gens voudrait que ça change sans tomber dans une période d'instabilité, d'insécurité. C'est en quelque sorte ce qui explique le succès de certains slogans politico-démagogiques du type : "Le changement dans la continuité". Il faut alors leur montrer que la sécurité est encore un mot de la Carte, qu'ils vivent déjà et en permanence dans l'insécurité et que lorsqu'on change c'est comme une mue : pendant quelque temps, des jours ou des mois, on se retrouve tout nus, entre deux états plus stables.

Ce n'est que lorsqu'un authentique changement a été obtenu sur eux-mêmes que les pratiquants de la CD comprennent une chose fondamentale : comment fonctionnent les leviers du changement, et comment ne pas se précipiter. Ils sont alors assez mûrs pour commencer des opérations de manipulation sur autrui.

3. Changer ses croyances

Notre premier axiome nous dit clairement de renoncer à toute vaine tentative de chercher une réalité unique et objective, qui serait partagée par l'ensemble d'un groupe, d'une société, ou même par les deux partenaires d'un couple. Il faut renoncer définitivement à toute recherche de l'objectivité, de la réalité vraie, du moi réel, et admettre que "toute communication est subjective" et qu'il n'y a aucun moyen d'échapper à la subjectivité propre à toute forme de vie en société.

Mais il existe cependant une certaine réalité, celle que Palo Alto a appelée la réalité du premier ordre, celle qui nous fait dire qu'il existe une table sur laquelle j'écris et un ordinateur

qui garde en mémoire mes élucubrations. Cette réalité de premier ordre se reconnaît au fait simple qu'elle n'est jamais contestée : tout le monde est d'accord, ce qui prouve assez que ce n'est pas important en terme de communication.

Mais, pour tout ce qui n'est pas concret, donc proche du Territoire, pour tout jugement, toute notion abstraite, qu'on l'appelle opinion, concept, croyance ou valeur, les avis sont partagés ; c'est à cela que nous savons que nous sommes entrés dans le domaine de la Carte, dans le domaine des "points de vue sur...", du contestable, du subjectif et des divergences d'opinion.

Ce que nous appelons le monde n'est que notre vision du monde ; nous ne pouvons parler que du monde vu par nous, pas du monde en général. Nous avons en quelque sorte une carte du monde qui nous est strictement personnelle, et qui nous guide - ce qui est le rôle des cartes - dans nos actions quotidiennes.

Comme nous n'avons pas le moyen de connaître la "réalité", il n'y a pas de carte plus "vraie" qu'une autre. En revanche, certaines cartes sont plus utiles que d'autres. Ce sont celles qui rendent de meilleurs services à leurs propriétaires. (Josiane de SAINT PAUL, Choisir sa vie, p. 23)

Notre Carte mentale, composée de l'ensemble des notions abstraites qui l'habite, joue le rôle d'un filtre nous permettant de voir en face cette réalité complexe que nous ne pouvons appréhender autrement qu'en la découpant en sous-ensembles. Nous classons le réel, nous opposons des paires de concepts antinomiques sous la forme de dichotomies, nous hiérarchisons les idées, les valeurs, et le monde devient rassurant parce qu'il est ordonné selon nos désirs, et aussi parce qu'il est composé d'objets abstraits qui nous deviennent familiers parce qu'ils ont des noms connus.

Notre carte mentale est à la fois utile et nuisible. Utile quand elle nous permet d'agir vite sans réfléchir dans les situations où la rapidité est de mise pour réussir ; nuisible quand elle fonctionne comme de lourdes valises qui nous

empêchent de courir devant le danger, ou simplement quand elle nous ordonne de rester sur place alors que notre intérêt, ou notre plaisir, serait d'avancer.

A la question de savoir si l'on peut changer la Carte mentale d'un individu, c'est-à-dire ses croyances et ses opinions, on serait un peu trop facilement tenté de répondre par l'affirmative, en faisant appel au bon sens dont on dit qu'il est "la chose du monde la mieux partagée". Ce n'est pas si sûr, quand on sait que changer la Carte du monde de quelqu'un, c'est changer sa façon de voir le monde, et donc changer son monde, dans la mesure où nous croyons généralement que notre vision correspond à la "réalité". Il n'est rien de plus difficile à faire admettre à un individu que ce qu'il voit n'est pas réel. En tout cas, ce n'est pas en lui montrant une autre réalité, la nôtre, qu'on va le convaincre de changer d'idées.

Comme la PNL le dit dans la citation précédente, nous croyons que certaines Cartes seront meilleures que d'autres dans la mesure où elles permettent à leurs propriétaires d'améliorer leur système, c'est-à-dire de respecter mieux les trois axiomes de la CD.

Plus nous trouverons, au sein d'une Carte mentale, des notions abstraites et contraignantes - des idées invalidantes - du type : "Je ne peux pas faire cela", "Ce n'est pas bien de faire cela", "Il faut, il faudrait...", plus le malheureux propriétaire de la Carte se trouvera englué dans les bourbiers de la morale ordinaire et des idées préconçues.

D'une façon plus rapide et plus générale, on peut dire que plus la carte mentale est riche en abstractions, plus son propriétaire est embourbé, alourdi de préjugés et incapable de se développer dans l'environnement qui est le sien. Il ne faudra donc pas hésiter à se désintéresser de lui ; la CD ne pratique pas l'acharnement thérapeutique.

Revenons à notre question : peut-on changer la Carte ? Oui, certainement, dans une certaine mesure, mais à condition de ne pas utiliser des outils de la Carte. Nous ne croyons

pas à l'efficacité des méthodes rationnelles ; nous ne croyons pas que l'on puisse changer l'opinion politique d'une personne, en parlant avec lui de ce sujet et en lui opposant notre propre avis. C'est une croyance occidentale que de penser que l'autre sera sensible à nos arguments, et qu'il changera simplement parce qu'on lui présentera une opinion plus rationnelles. C'est une idée fausse pour plusieurs raisons. D'abord, notre vision du monde n'est en rien plus rationnelle ni plus cohérente que celle de l'autre : simplement elle nous semble plus rationnelle, ce qui fait une grande différence. Ensuite, chacun d'entre nous est par avance effrayé de ne pas reconnaître le monde qui lui est familier ; nous n'aimons pas que l'on change de place nos objets familiers. Nous tenons à notre vision du réel plus qu'à toute autre chose, car nous avons pris l'habitude de croire que notre vision du monde fait partie de nous-même. Nous résistons à toute tentative de changer cela comme à une ingérence intolérable dans ce qui nous est le plus cher : notre personnalité "profonde". Et pourtant :

Quand on a compris de quelles fragiles constructions sont issues nos opinions, on cesse rapidement d'avoir l'habitude de s'y attacher. (AM 78, p. 25)

Nous croyons en effet... que la quasi-totalité des opinions auxquelles nous nous accrochons comme à des bouées sont parfaitement non fondées. (AM 78, p. 50)

Enfin, les croyances ne peuvent changer seules sans que changent en même temps les comportements qui leur sont généralement associés.

Mais une autre question se pose à nous : comment déterminer la Carte mentale d'un individu ? Pour cela, nous possédons de nombreux outils exclusifs, que nous ne découvrirons pas ici. Nous en évoquerons seulement les principaux : les adjectifs relationnels et les histoires à finir. Nous avons l'habitude de nous caractériser, de parler de notre personnalité en termes d'adjectifs. Nous disons couramment que nous sommes "autoritaire" mais "accueillant"... Il existe au moins quelques milliers

d'adjectifs pour nous désigner. Nous étudions cela depuis de longues années, et nous connaissons les adjectifs les plus courants.

Quand on demande à une personne de cocher les adjectifs qui, selon elle, "ici et maintenant", la caractérisent le mieux, elle hésite rarement et nous offre un beau portrait de sa vision d'elle-même, ou plutôt d'elle-même en relation avec autrui. Les débutants se perdent souvent dans l'interprétation de ce test en se posant la question de savoir la différence entre ce que la personne EST réellement et la façon dont elle se VOIT. Nous savons, de par notre axiome 1, que cette question n'a pas de fondement. Ce que l'on est vraiment est une chimère ; on peut seulement parler de la façon dont on se voit, et de la façon dont nous voit telle ou telle personne. On peut constater les points communs et les différences, et deviner le type de problèmes relationnels qu'auront les différents partenaires, en fonction de leur réponse. Il ne faut pas oublier de redire, chaque fois que cela peut être utile, que la plupart des problèmes que se posent les partenaires d'une relation ne proviennent pas des différences entre les façons qu'ils ont de se voir eux-mêmes et de voir les partenaires, mais dans l'idée têtue que seule leur vision est la bonne, et que l'autre doit nécessairement avoir tort ou être de mauvaise foi.

Ce test des adjectifs est le premier pas de nos nouveaux élèves, qui nous permet de mesurer leur position au moment de leur entrée à l'Ecole, et les difficultés que nous aurons nous, enseignants, à les faire changer.

Les histoires à finir mettent les candidats dans des situations fictives mais assez courantes pour penser qu'elles correspondent à des situations qu'ils ont eux-mêmes vécues. Et l'on demande de finir l'histoire selon leur imagination, à l'aide d'une ou plusieurs fins possibles. Par exemple cette histoire : "Vous rentrez chez vous, fatigué de votre journée, et vous trouvez votre conjoint affalé dans un fauteuil manifestement de mauvaise

humeur... Racontez la (ou les) suite(s) de cette histoire en quelques lignes". Les réponses nous renseignent à la fois sur la carte des personnes, sur leurs opinions et croyances, mais en même temps sur la façon dont ils disent réagir (Territoire) dans certaines situations ; elles nous renseignent aussi sur leur degré de créativité, leur souplesse relationnelle...

Ce type de tests n'est pas original en soi : ce qui est original, c'est la façon de les analyser, à l'aide des critères de la CD, et dans une optique de changement en accord avec les axiomes et principes de la CD.

Cela signifie que si je veux apprendre à vivre en accord avec les axiomes de la CD, mon premier travail sera, bien sûr, de changer les croyances limitantes, celles qui ne me permettent pas d'appliquer l'axiome des "rapports de force", celles qui me font croire qu'un grand nombre d'actions ne sont pas possibles, parce que "c'est pas bien", et aussi les soit-disant relations de causalité en forme de : "Je suis comme ça parce que...".

Mais au-delà de ces changements, la stricte application de l'axiome 1, l'axiome fondamental, me fera travailler dans un sens encore plus radical, vers la disparition des croyances et opinions. Ce travail se rapproche du zen, selon lequel il faut retrouver son esprit d'enfant, au-delà de tout dualisme. La vraie question que l'Occidental pourra se poser pour s'aider dans ce changement révolutionnaire est la suivante : à quoi servent concrètement mes croyances ? Ai-je vraiment besoin pour vivre d'avoir toutes ces opinions sur tout ? Posée ainsi, de façon rationnelle, la question aboutira souvent à des réponses claires du type : cela ne sert à rien, sinon à ralentir mes actions.

En bref, on peut dire que moins on a de croyances et d'opinions, mieux on agit, mieux on vit dans l'ici et le maintenant, et plus on est efficace, quels que soient les objectifs que l'on se fixe.

4. Changer ses comportements

Il faudra se pencher sur les différentes façons que possèdent les gens pour se créer ce qu'ils appellent des "problèmes". Nous savons déjà que la plupart des problèmes proviennent de croyances limitantes, celles qui nous empêchent d'agir en toute liberté, ou de croyances utopiques, celles qui nous font croire à des idéaux qui n'existent pas dans la nature. Pour ces problèmes, on peut dire que la simple disparition des croyances qui les ont engendrés les font également disparaître, sans qu'il soit besoin de les traiter en tant que tels. On supprime la prémisse erronée et tous les problèmes qui en découlent disparaissent en même temps.

Mais beaucoup d'autres problèmes sont de nature relationnelle. Les gens qui viennent nous voir souffrent également de comportements erronés : ils voudraient se comporter autrement, et leurs croyances ne sont pas toujours responsables. Souvent, on a conscience d'adopter des comportements en contradiction avec nos croyances et opinions, mais, il semble que l'on ne peut pas, que l'on n'ose pas, ou que l'on ne sait pas faire autrement. Dans ce cas, il faut modifier le comportement pour faire disparaître le problème, ou le sentiment qu'il y a un problème.

Un certain nombre de problèmes proviennent d'échecs répétés. On n'arrive pas à faire quelque chose en utilisant tel ou tel procédé ; alors on insiste, et c'est la meilleure façon d'enraciner le problème. Comme le dit Palo Alto :

Cette formule apparemment toute bête : "Il suffit d'insister", est l'une des recettes les plus assurément désastreuses mises au point sur notre planète sur des centaines de millions d'années. Elle a conduit des espèces entières à l'extinction. (Paul WATZLAWICK, Faites vous-même votre malheur, p. 28)

Les méthodes d'intervention thérapeutique classiques échouent souvent pour une raison simple : elles sont obligées, pour traiter le problème, de le traduire en mots,

d'en parler et d'en faire parler le sujet. KORZYBSKI avait déjà émis l'idée d'un langage nouveau qui épouserait en quelque sorte les formes des événements du Territoire, un langage qui aurait des allures de formules mathématiques.

Nous avons travaillé dans ce sens et créé une grille qui permet l'analyse d'un certain nombre de situations relationnelles entre deux personnes. C'est un modèle simpliste qui demandera à être amélioré dans l'avenir, mais il permet d'éclaircir un grand nombre de situations conflictuelles. C'est la grille des 36 positions fondamentales de la CD.

Pour construire cette grille, nous sommes partis de deux axiomes fondamentaux de l'Ecole de Palo Alto. Primo : "Toute communication est vue par les partenaires comme symétrique ou comme complémentaire, haute ou basse". Autrement dit, chaque partenaire d'une relation se perçoit comme égal, supérieur ou inférieur à l'autre, au sein de l'échange précis qui se déroule. Deuxio : "Toute communication est vécue comme une relation coopérative (paix) ou antagoniste (guerre)".

A ces axiomes, il faut ajouter l'idée fondamentale, en CD, que l'autre nous restera toujours en grande partie inconnu. Je peux dire comment je vois ma relation avec l'autre, mais je ne peux affirmer avec certitude comment il la voit ; je me contenterai, tout au long de ma vie, de "la façon dont je pense qu'il la voit".

Comment je vois ma relation ? Si l'on croise les deux axiomes précités, j'obtiens six possibilités : supérieur - paix, supérieur - guerre, égal - paix, égal - guerre, inférieur - paix et inférieur - guerre. Comment je pense que l'autre voit la relation ? J'ai les mêmes six possibilités. En croisant ces deux réalités subjectives, j'obtiens 36 positions. A tout moment de n'importe quelle relation, je suis nécessairement dans l'une de ces 36 positions. Et au cours d'une même séquence relationnelle, je peux naturellement être amené à changer de positions.

Ici, nous rejoignons notre théorie des problèmes. Certaines de ces positions (ou leurs changements) me posent problème, et je voudrais les changer. Nous allons maintenant montrer, avec un exemple authentique, qu'il est possible de changer et de résoudre, à l'aide de la grille, un problème qui n'aurait pu être résolu si l'élève était resté au niveau de la Carte.

Montrons tout d'abord la grille en question, puis donnons un exemple d'utilisation.

	>P	>G	=P	=G	<P	<G
>P	1	2	3	4	5	6
>G	7	8	9	10	11	12
=P	13	14	15	16	17	18
=G	19	20	21	22	23	24
<P	25	26	27	28	29	30
<G	31	32	33	34	35	36

Il s'agit d'un père de famille qui avait "un problème" avec son fils de 15 ans, en rébellion vis-à-vis de ses parents ; il refusait de faire son lit, de laver son bol de petit-déjeuner, il ne disait ni bonjour ni au-revoir quand il partait au lycée... Les tentatives des parents pour "résoudre" ce problème ne faisait que l'aggraver : elles étaient basées sur une demande, plus ou moins coercitive, de changement : "Tu devrais faire ceci, il faut que tu arrêtes de faire cela...". Les parents avaient adopté, comme il est de coutume si l'on applique les croyances dominantes, une position complémentaire haute d'autorité, qui engendrait des relations souvent conflictuelles (guerre). Dans ce contexte, la réponse "normale" de l'enfant était symétrique par rapport à ses parents : symétrique et guerre. Il montrait par là qu'il refusait la position de dominé. Plus les parents se montraient dominants et exigeaient, moins ils obtenaient, et ils appliquaient alors le principe : "toujours plus de la

même chose" ; résultat : on était tombé dans un des cercles viciés les plus connus des relations humaines.

Comment analyser cela au niveau de la grille ?

	> P	> G	= P	= G	< P	< G
< P	1	2	3	4	5	6
> G	7	8	9	10	11	12
= P	13	14	15	16	17	18
= G	19	20	21	22	23	24
< G	25	26	27	28	29	30
< P	31	32	33	34	35	36

La position des parents est une position "normale" de parents à enfants : supérieure de paix (ou case 5), avec trois variantes selon que l'enfant se rebelle (position 6), que les parents grondent (case 11) ou que les deux partenaires soient en guerre (case 12).

Manifestement, la solution ne pouvait provenir que d'une rupture radicale avec cette programmation erronée. Il fallait que les parents adoptent, de façon volontaire et à l'insu de leur fils, un type de relations totalement nouveau, pour lequel celui-ci n'avait pas encore prévu de réponse adaptée. C'est la même procédure que certains mouvements des arts martiaux.

Au niveau de la grille, nous avons conseillé au père de créer des situations dans lesquelles il se mettrait avec sa femme dans une position basse de paix, position dans laquelle le fils ne pouvait plus continuer à jouer la rébellion, puisque ses parents avaient en apparence "abdiqué". Au niveau de la grille, nous avons conseillé de rester, quoi qu'il arrive, dans les cases 25 (inférieur de paix) même si le fils continuait à se rebeller (case 26).

	>P	>G	=P	=G	<P	<G
>P	1	2	3	4	5	6
>G	7	8	9	10	11	12
=P	13	14	15	16	17	18
=G	19	20	21	22	23	24
<P	25	26	27	28	29	30
<G	31	32	33	34	35	36

Voici ce qui s'est passé. Le père, pendant plusieurs jours, a décidé de faire lui-même le lit de son gamin, de laver le bol du petit-déjeuner... mais en faisant le lit, il a pris soin de laisser, par hasard, des miettes de pain sous les draps, ou encore son crayon... Dès le deuxième jour, le fils est venu demander : "C'est toi qui as fait mon lit ?". "Oui, ta mère est fatiguée et j'ai voulu l'aider" (position basse). Au sujet des petits objets gênants laissés dans le lit, le père s'est excusé : position basse maximum. Dès le jour suivant, le fils s'est mis à faire son lit régulièrement, à dire au revoir à sa mère et à faire une foule d'autres petites choses que personne ne lui avait demandé.

Cette histoire vraie montre qu'il est beaucoup plus facile de changer le comportement de l'autre si l'on commence par changer le sien propre et si l'on oublie d'utiliser les mots abstraits qui prétendent expliquer le problème sans pouvoir le résoudre. Il ne sert à rien, dans cet exemple, de dire que le fils est "agressif, désobéissant" ou que les parents sont "autoritaires" ; il ne sert à rien de demander, ni aux uns ni aux autres, de changer leur vision du problème, car la demande elle-même aurait l'ennuyeux effet de renforcer celui-ci.

Il est plus efficace d'abord de ne travailler qu'avec un seul des deux partenaires, en créant un scénario à l'usage de la relation. Bien sûr, c'est ici que les critiques nous attaquent en nous traitant de "manipulateurs" ; certes, mais le problème se résout, à la grande satisfaction du demandeur,

et de surcroît, sans préjudice apparent pour le cobaye de l'opération. On pourrait même aller jusqu'à se moquer des moralistes en montrant l'aspect hautement moral de notre histoire, celle du fils désobéissant et rebelle ramené dans le droit chemin.

Il est plus efficace de rester au niveau du Territoire en écrivant un scénario nouveau qui permettra de débloquer la situation, en empêchant le partenaire de continuer à jouer sa solution, tout en lui laissant croire qu'il est plus que jamais libre de faire ce qu'il veut.

Nous ne développerons pas davantage la grille des 36 positions, car il s'agit d'un outil de travail précieux, qui ne peut se comprendre qu'au sein d'exercices précis tirés de la vie quotidienne.

Résumons, en rappelant la démarche qui est la nôtre. Aucun changement véritable ne peut intervenir en restant seulement au niveau de la Carte, en faisant appel à la raison. Notre méthode consiste à demander à celui qui veut initier un changement relationnel d'analyser concrètement ce qui se passe, de dessiner comment il voudrait que cela se passe, sans utiliser les mots du langage courant, à l'aide de formules issues de la grille des 36 positions (et d'autres grilles), d'écrire un ou plusieurs scénarios correspondant aux séquences qu'il veut vivre, puis, de jouer ces scénarios avec le plus de spontanéité possible.

Prenons un autre exemple pour conclure cette partie. Soit un pratiquant débutant qui vient nous dire "Je voudrais être plus heureux avec ma femme". Posé ainsi, le problème n'a pas de solution. C'est une formulation de la Carte qui est atemporelle et ne correspond à aucun acte précis. Il faut savoir descendre plus près du Territoire et éclaircir les points essentiels : être heureux quand, comment... mais au-delà, il faut remplacer le terme "heureux", qui polluera toute solution, par des termes plus terre à terre. Ainsi, après quelques séances de reformulation, le problème sera posé ainsi : "Comment passer ce soir une bonne soirée avec ma

femme ?". Et à ce problème on peut imaginer une foule de solutions que le pratiquant débutant peut rapidement mettre en œuvre, à condition d'oublier les anciennes façons de réagir qui caractérisaient sa relation conjugale. La grille lui permet d'analyser les cases et changements de case à ne plus pratiquer et, dans la foulée, les nouveaux chemins à parcourir.

Les changements sont rapides, si l'on admet que la solution est simple, même quand le problème paraît difficile, profond, et qu'il est ancien. Les changements sont rapides si l'on admet que les changements de croyances, d'opinions ou d'humeurs (d'états internes selon la PNL) dépendent en grande partie des changements de comportements. Tant que l'on cherchera à être plus heureux avec sa femme, l'effort même empêchera la réalisation du vœu ; car, être heureux - en admettant même que cela veuille dire quelque chose pour la CD... - ne peut être une résultante que d'un laisser-aller naturel, et nullement d'un effort conscient. Mais, si par exercice, le pratiquant arrive à passer une bonne soirée ce soir, puis demain et encore après-demain, quelle différence faut-il voir entre ces bonnes soirées répétées et le vœu abstrait d'"être heureux" ? Est-il encore nécessaire d'utiliser les termes "heureux" ou "bonheur" ? Le but est-il de pouvoir enfin dire "je suis heureux" comme s'il s'agissait d'un état permanent, ou de réussir facilement à passer de bons moments avec les personnes que l'on aime ?

5. Changer le sens des mots et des actes

La maîtrise de toutes choses passe par la maîtrise du Verbe (AM 78, p. 63)

Après les changements de la Carte et les changements de comportements, il existe un troisième domaine : les changements de la façon dont les gens analysent ce qui se passe. En termes pompeux, nous parlerions de changer la sémantique des individus, de changer le sens qu'ils donnent aux mots. Pour reprendre le dernier exemple cité, on peut également agir en modifiant le sens que le pratiquant donne au mot "heureux". Ici, nos exercices permettent d'établir les relations que la personne étudiée voit entre la Carte et le Territoire ; les exercices sont du style : "Que signifie pour vous être heureux, de façon concrète". On aide ainsi la personne analysée à "descendre" au plus près du Territoire, en lui faisant découvrir les à-peu-près et les zones floues dans la définition qu'elle donne du mot abstrait contre lequel nous sommes partis en guerre. Ensuite, d'autres exercices permettront d'entamer quelques changements dans cette définition, pour amener la personne à voir autrement son problème. Ce sont les techniques de recadrage bien connues de l'Ecole de Palo Alto et de la PNL sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici.

Au passage, nous nous attachons à dynamiter quelques façons erronées de raisonner, qui nous sont pourtant communes. Citons-en deux, parmi les plus dangereuses. La généralisation, qui est un passage abusif du Territoire vers la Carte, et l'exemple comme preuve, qui est le passage inverse.

Dans la généralisation, la personne croit que pour avoir vu une seule fois un fait, auquel elle a attribué certaines caractéristiques de son cru, elle peut se permettre d'attribuer à tous les faits de même nature les mêmes caractéristiques. La généralisation est une économie de fonctionnement de tous les systèmes vivants ; en tant que

telle, elle est inévitable, utile, voire nécessaire. Pour avoir une première fois appris à ouvrir une porte à loquet, nous savons que toutes les portes à loquet s'ouvrent de la même façon. Certes. Mais pour avoir été mordu par un chien, nous prenons l'habitude de nous méfier de tous les chiens, surtout de ceux qui ressemblent à celui qui nous a mordu. Pourtant, dans ce cas, nous savons rationnellement que certains chiens peuvent très bien ne pas nous mordre. Pour avoir une fois dérapé dans un virage, nous ralentissons chaque fois que nous arrivons dans le même virage ; cette fois, nous savons clairement que c'est parfaitement idiot.

La généralisation, qui nous vient probablement de notre partie animale, peut être dangereuse quand il s'agit de relations humaines. Pour avoir vu une fois mon ami Albert se mettre en colère, j'en conclus qu'il est "coléreux", qu'il a en somme en lui, quelque part (mais où ?) un certain quelque chose que l'on peut appeler de l'agressivité. C'est doublement stupide : la généralisation est ici abusive et ne tient pas compte de tous les actes accomplis par mon ami Albert quand je ne suis pas là et qui iront contredire mon affirmation ; en outre, l'agressivité est un terme abstrait qui ne correspond à rien. Si je vois deux hommes se battre dans la rue, je peux filmer ce qui se passe et je peux le décrire. Mais parler d'agressivité n'apporte rien de plus à cette description. Il s'agit là bien sûr d'une simple application de l'axiome 1. Seuls les esprits incapables de se passer de théorie explicative trouveront difficile de se passer du terme "agressivité". Mais ceux-là ne lisent pas notre livre ou l'ont abandonné depuis de nombreuses pages.

Les idées reçues d'une culture sont très souvent des généralisations devenues vérités, croyances, opinions partagées et dogmes. Nous en avons vu quelques-unes au chapitre des croyances. Elles sont très dangereuses quand elles concernent mes jugements sur les autres, c'est-à-dire le monde relationnel, et donc aussi le monde de la politique.

J'émet tous les jours quelques centaines de généralisations sur les autres selon leurs caractéristiques abstraites : âge, pays d'origine, sexe, profession... Il est facile d'en dresser une liste, bien que non-exhaustive. Il est même nécessaire de bien les connaître si l'on veut commencer à vivre comme un pratiquant de la CD ; car il faudra toutes les combattre.

La question ne se pose pas de savoir si mes généralisations sur les Bretons qui sont têtus ou les Auvergnats qui sont radins ne contiennent pas effectivement ne serait-ce qu'une once de vérité. Et gardons nous d'invoquer le proverbe bien pratique : "Il n'y a pas de fumée sans feu". Peu importe en effet que j'arrive à trouver un seul Breton vraiment "têtu" ; cela ne m'autoriserait en rien à dire que tous les autres (Bretons) le sont. Chaque fois que dans une de nos phrases nous trouvons des mots tels que TOUS LES, AUCUN, TOUJOURS, JAMAIS... nous pouvons être sûrs d'être tombés dans l'erreur de la généralisation.

Et l'on a aussi des idées de ce type sur les gens de droite, de gauche, les journalistes, les hommes politiques, les fonctionnaires, les paysans, les aristocrates, les patrons... et quelques milliers d'autres catégories sur lesquelles nous émettons tous les jours (tous ?) des avis "autorisés".

La généralisation, même si elle s'avère nécessaire et inévitable, doit être poursuivie et emprisonnée comme criminelle de la pensée autonome. Examinons les principaux défauts de la généralisation.

Tout d'abord, elle m'autorise à ne plus chercher, et au-delà à ne plus voir les faits discordants. Si je suis persuadé que les femmes conduisent mal, je ne verrai plus avec quelle dextérité conduit ma nouvelle petite amie. Dans ce cas, je me trompe deux fois : une fois sur "les femmes" en général, et une autre fois sur les capacités d'une seule femme, ici et maintenant. Je vais au-devant de graves ennuis, car "les femmes sont vindicatives" (cherchez l'erreur !). Un voleur restera voleur longtemps après avoir cessé de chaparder des

fruits à l'étal du marchand ; et le vendeur fainéant, pour être une seule fois resté au lit jusqu'à dix heures, le restera longtemps même s'il se lève tous les jours à six heures.

Dans la quasi-totalité des opinions d'un individu, et a fortiori d'un peuple, se cachent une ou plusieurs généralisations abusives. Qui nous cachent à leur tour les faits de la vie quotidienne n'ayant pas le bon goût de correspondre à ces opinions.

Un autre grave défaut de toute généralisation, par le fait même de passer du Territoire à la Carte, est de nous faire croire à la réalité en soi, immuable et définitive des concepts ainsi forgés. Les gens de droite sont "individualistes", ils ne pensent qu'à leur fric, à leur belles maisons... donc on peut aller jusqu'à traiter du sujet : "De la droite et de l'individualisme", et, selon son inspiration, en faire un article, une thèse ou une encyclopédie.

Enfin, ou plutôt pour en finir, nous remarquerons que les processus de généralisation ont l'inconvénient - fondamental à notre sens - d'empêcher toute forme de créativité, d'innovation, bref de recherche sur les relations humaines, c'est-à-dire dans le seul domaine où il devient urgent de "faire des progrès".

La chasse aux généralisations est ouverte ; tous les possesseurs de canons sciés ou de revolver à provocations répétées sont invités à nous rejoindre, de même que tous les experts en désobéissance et autres iconoclastes. Jusqu'à ce que nous arrivions à créer un début de civilisation qui admette qu'un individu est à la fois plus complexe et plus simple que tout ce qu'on peut en dire : il est un ensemble de millions de faits composé de ce qu'il a fait depuis le début, de ce qu'il fait ici et maintenant et de ce qu'il fera dans les temps prochains. Et que cette grande richesse, toute personnelle, ne saurait se laisser enfermer dans quelques jugements à l'emporte-pièce du genre : "C'est un bon garçon, un peu timide, mais très intelligent." Dans cette

civilisation que nous appelons de nos vœux, un ensemble de gens seront d'abord perçus comme une somme d'individus, avant d'être catégorisés ; il n'y a pas "les paysans", mais des personnes différentes.

Voir les différences est plus avantageux dans les relations humaines que de chercher à tous prix à réduire la diversité en des catégories fixées à partir des ressemblances. Il suffit de voir comment la CD traiterait le problème du racisme pour comprendre les avantages de cette nouvelle façon de penser.

Le deuxième type de raisonnement erroné que nous dénonçons peut être baptisé "l'exemple qui prouve". Donner un exemple, c'est, au contraire d'une généralisation, descendre de la Carte vers le Territoire. "Tous les hommes politiques sont corrompus... voyez ZZ". Donner un exemple rend plus vivant nos propos, et fait mieux passer le message, en lui donnant un semblant de vie concrète. L'ennui, c'est qu'à tout exemple, on pourra opposer un contre-exemple. On peut toujours trouver des noms d'hommes politiques qui, jusqu'à preuve du contraire, sont parfaitement honnêtes. Le gagnant sera donc celui qui trouvera le plus d'exemples, donc celui des deux qui, connaissant mieux le monde de la politique, aura la plus grosse collection d'exemples.

On ne le dira jamais assez : un exemple n'est jamais une preuve. Seulement une illustration concrète d'un propos plus général, d'un concept ou d'une croyance.

On voit tout de suite à quel point la Sémantique Générale de KORZYBSKI avait mis le doigt sur les problèmes les plus délicats de nos mécanismes de pensée. Imaginons maintenant un individu - nous-même - qui, successivement, utiliserait les deux raccourcis de pensée : une généralisation suivie d'exemple-preuve. Voilà à peu près ce qu'il nous dira, ce qu'il ne nous dit pas figurant entre parenthèses : "(Ayant vu l'autre jour dans le métro deux

adolescents noirs dérober un collier à une grand-mère), je pense que les Noirs sont voleurs ; la preuve c'est que l'autre jour dans le métro..."

"Le mot "chien" ne peut pas se mordre la queue" aurait pu dire KORZYBSKI. Cet aller-retour de la pensée, cet effet boomerang de l'exemple vers l'exemple, en passant par le jugement définitif, est un chemin que nous faisons tous (tous ?), tous les jours (tous les jours ?). Pour y remédier, KORZYBSKI préconisait de rajouter à sa phrase des expressions telles que "pour autant que je sache", "selon moi", "etc". Outre ces exercices salutaires, nous préconiserions à celui qui veut enfin commencer à voir autrement le monde autour de lui, de faire la chasse aux généralisations, en prenant l'habitude de dresser des "listes de faits". Les bonnes questions sont : "Qu'est-ce qui me fait dire cela ?", "Quelles sont mes connaissances concrètes de ce sujet ?"

Par exemple, au sujet des Noirs, je rangerai mes connaissances dans une "liste de faits", qui comprendraient les renseignements suivants : nom des Noirs (ou Noires) que j'ai connus personnellement, contenu et durée de mes relations avec ces personnes, nature de ces relations, opinions que je professe sur les Noirs en général, ou sur ceux que je n'ai fait qu'entr'apercevoir. Bien sûr, mes deux lascars du métro figureront toujours dans une de ces listes. Mais dans l'autre je serai étonné, ou bien de ne rien trouver (j'ai donc des opinions sur des gens que je ne connais pas, sinon par ouï-dire, ou dans le métro...), ou bien d'y trouver mon vieux copain Oumar N'diaye par exemple, avec qui je draguais quand j'étais en philosophie et avec qui j'avais monté un orchestre de jazz, ou mon ami Benoit le Gabonais, qui voulait m'inviter dans son pays et se proposait de me promener dans une berline remplie de jolies filles de son pays... Si je continue ainsi de faire remonter les souvenirs à la surface, je serai certainement étonné, au bout de quelques heures, de m'apercevoir que la

liste des faits vient contredire en grande partie mon opinion première catégorique (bien sûr, il y avait bien cet adjudant noir qui me faisait si peur que j'en suis venu à le haïr, lui et ses semblables, en deux jours...). Et de réaliser ensuite que je n'ai plus la même opinion après une heure de prospection dans mes vieux souvenirs.

La méthode des "listes de faits" est excellente pour aider au changement des croyances "limitantes". De plus, elle est une aide précieuse à l'innovation. En effet, un certain nombre de ces listes, incomplètes, font naître en moi le désir des les compléter dans l'avenir. Ainsi, je vais me remettre à composer de la musique, ou à voyager davantage, ou à changer de profession, ou à faire n'importe quoi d'autre, au nom d'un plaisir inachevé. Et puis tiens, pendant que j'y suis, je vais épouser ma voisine antillaise !

III. Vers une plus grande liberté d'action

Apprendre à contrôler l'adversaire en épousant son propre rythme. Puis, en modifiant ce rythme, le vaincre brusquement dans la mesure où un rythme plus rapide s'impose toujours à un rythme plus lent. (Michel RANDOM, Le Japon..., p. 117)

Sans aucun doute la règle de Musashi reste éternellement valable : plus on se maîtrise soi-même, mieux on maîtrise la réalité extérieure. (Michel RANDOM, Le Japon..., p. 75)

Un esprit inquiet est indéniablement vaincu par un esprit serein (Michel RANDOM, Le Japon..., p. 89)

La culture occidentale, dont les tendances intellectuelles sont héritées de la civilisation grecque, se borne souvent à ce type de propositions : "si vous réfléchissez, vous comprendrez" ou "si vous comprenez, vous agirez", qui, associée au dualisme cartésien, a enfanté la civilisation matérialiste contemporaine. A l'inverse, la pensée orientale est fondée sur la foi : si vous le faites, vous comprendrez". (Taisen DESHIMARU et Yujiro ITEMI, Zen et self-control, p. 24)

Le meilleur moyen d'avoir le contrôle sur les gens est de les encourager à être insupportables. Alors ils seront sous contrôle dans le sens le plus large. Donner à votre vache ou à votre mouton une prairie vaste et spacieuse, c'est le moyen d'en avoir le contrôle. Et pour les gens c'est pareil : laissez-les d'abord faire ce qu'ils veulent, et observez-les. C'est le meilleur système. Il n'est pas bon de les ignorer ; c'est le pire des systèmes. (Esprit zen, esprit neuf, p. 44)

On a ses règles de vie comme on a ses règles de grammaire : avec de nombreuses exceptions. (AM 78, p. 120)

Tout ce que je sais, c'est que des gens ont l'air moins malheureux que d'autres parce qu'ils ont d'avantage de choix dans la vie. (ERIC BERNE, Que dit-on après avoir dit bonjour ?)

Le concept le plus important pour nous, quand le problème posé est celui d'un enrichissement dans nos programmations quotidiennes, donc un enrichissement vécu de notre vie en général est celui de "variété requise". Il s'agit d'une notion que nous avons déjà rencontrée dans ce livre, une notion empruntée à la cybernétique qui signifie que nous pouvons connaître la complexité d'un système au nombre de positions qu'il peut prendre dans une situation donnée.

Dans la plupart des situations de notre vie courante, nous réagissons (presque) toujours de la même façon, qu'il s'agisse d'aborder la jolie blonde qui nous fascine, ou de mettre nos chaussettes, de demander une augmentation à notre patron ou de nous laver les dents... nous procédons toujours de la même façon : notre variété est de UN. Dans ce cas de figure, nous avons l'habitude de dire que nous sommes assimilables à des robots programmés pour avoir une réponse et une seule dans chaque cas préétabli. Inutile de préciser que dans le cas d'une situation nouvelle, pour laquelle rien n'a été prévu dans notre programmation, nous sommes perdus. Et c'est alors que nous généralisons en "assimilant" la situation nouvelle à une situation déjà vécue, sans voir les multiples différences d'un cas à l'autre.

Dans d'autres circonstances, correspondant à des relations fréquemment vécues, notre variété est de DEUX, c'est-à-dire que nous disposons, pour aborder un problème, ou répondre à un coup joué par le partenaire, de deux possibilités, d'une alternative du type : "ou bien, ou bien". C'est un peu mieux, car cela se rapproche de la variété naturelle de tout ce qui concerne le Territoire. Toutefois, ici encore, que faisons-nous quand la réponse est "ni, ni". Nous savons ce qu'il convient de penser de toute forme de dualisme.

Les cas de la vie quotidienne où la variété requise est de DEUX sont très fréquents : il s'agit de tous les problèmes que nous nous posons en termes de "oui ou non". Cela concerne généralement les relations qui nous tiennent le plus à cœur. Pour me brosser, j'ai l'impression qu'une seule façon de faire me suffit, et ne me sens en rien diminué si je brosse toujours dans le même sens avec exactement les mêmes gestes. Dans le cas où je reçois une insulte de mon patron, je sais, je sens qu'il est bon d'avoir au moins deux réponses possibles : courber l'échine ou bien lui répondre. Et même si j'emploie rarement la deuxième solution, je suis satisfait à l'idée qu'elle existe dans mon arsenal thérapeutique.

La liberté de l'homme commence quand il est capable d'innover, de considérer toute situation comme radicalement nouvelle, dans sa réalité concrète, dans son contexte, et simplement parce que c'est toujours la première fois que quelque chose se passe "ici et maintenant". La liberté d'un homme commence quand il possède dans de nombreuses situations une variété requise supérieure à DEUX, et surtout quand, étant en relation avec d'autres personnes, il dispose d'une variété requise supérieure à la leur. On peut s'entraîner avec ce qui, traditionnellement dans notre culture, n'a pas d'importance (quoique...). On peut s'entraîner à posséder dix façons de s'habiller, dix façons de marcher dans la rue, de démarrer sa voiture, on peut changer l'ordre des gestes "machinaux" du matin, changer la tonalité et la force de sa voix, la façon

de serrer les mains, de faire l'amour à ses copines ou même d'écrire... Avec un peu d'entraînement, on ne tardera pas aussi à changer les façons de se comporter avec autrui, on sourira "volontairement" là où l'on avait l'habitude de gronder, on se mettra en colère "volontairement" là où l'on écrasait. Après quelques mois ou années d'exercices supplémentaires, on apprendra alors à changer de croyances, d'opinions. Dans la mesure où les croyances ne sont que des cristallisations (comme le disait le bon Stendhal) issues de comportement répétitifs, on peut en effet penser que, les comportements ayant changé, les croyances se mettront à prendre le même chemin.

Notre philosophie - si philosophie il y a - nous apprend que tout changement commence par soi-même, et qu'il n'est ni sain, ni efficace d'attendre toute forme d'amélioration des autres. Il en est ainsi pour le concept de liberté, qui n'est parfois qu'un sentiment de liberté. L'important n'est pas d'être libre (car ce concept, qui appartient à la Carte, ne signifie pas grand chose), mais d'avoir le sentiment d'être libre ; sinon, comment expliquer que des êtres sensés et apparemment pourvus de leurs facultés mentales et intellectuelles puissent passer tous les jours deux à trois heures dans les transports, individuels ou en commun, pour aller ensuite s'enfermer dans un bureau plus ou moins aéré, avec des gens qu'ils n'aiment pas particulièrement, pour accomplir un travail parfois quelconque mais qu'ils ont appris à "aimer", et tout cela sans parvenir à boucler leurs fins de mois. Comment expliquer, sinon par une curieuse sémantique, qu'un tel esclavage soit perçu et vécu avec un grand sentiment de liberté ?

Notre définition de la liberté sera plus simple : "La capacité, en toute situation relationnelle, de choisir la stratégie d'action parmi plusieurs possibles" (plusieurs commençant à partir de trois).

Notre Ecole enseigne des stratagèmes, à partir de la grille des 36 positions relationnelles. Nous en avons vu un

exemple plus haut. Voici maintenant un classement provisoire de quelques-uns de ces stratagèmes.

1. Les stratagèmes de la relation

Les stratagèmes de "position basse"

La position complémentaire basse est la plus forte des positions. En effet, si elle est bien jouée et maintenue assez longtemps, elle permet à celui qui la pratique de tout connaître de l'autre, comment il parle, comment il agit, quelle est sa sémantique... tout en ne dévoilant de lui-même que le strict minimum. D'ailleurs souvent, l'autre qui le prend pour un "minus" ne prend même pas la peine de lui demander s'il existe.

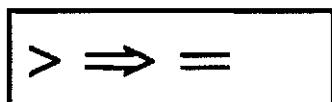
L'inconvénient de cette position basse volontaire, que l'on appelle "faire l'idiot" ou "position royale", est que nous ne nous y sentons pas à l'aise. Tout notre système culturel est basé sur l'art de paraître le plus beau, le plus fort, le plus brillant intellectuellement. Ainsi, il nous est très difficile, voire impossible, de dire facilement "Je ne sais pas", "Je ne comprends pas", "Vous avez raison".

En termes de grille, cela signifie qu'il nous faut adopter une position complémentaire basse de paix (ligne 5 de la grille). Voici les mouvements relationnels les plus fréquents qu'il nous faudra apprendre.

	NOMS	Position 1	Position 2
1	EGALITE	>	=
2	OBEISSANCE	=	<
3	ABDICATION	>	<
4	PAIX	G	P
5	EGALITE/PAIX	> G	= P
6	OBEISSANCE/PAIX	= G	< P
7	ABDICATION/PAIX	> G	< P

Ces trois derniers "mouvements" sont plus difficiles que les autres, car ils demandent une double modification de notre comportement : d'une part de la supériorité vers un comportement d'égalité voire d'infériorité, et d'autre part d'un sentiment guerrier vers un comportement de paix.

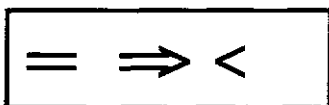
Ces "mouvements" relationnels sont très puissants, car ils désarment l'adversaire dans une joute oratoire. Ils sont semblables à des Katas classiques des arts martiaux : l'adversaire s'attend à une résistance et il ne rencontre que le vide apparent, qui le déséquilibre. Il n'a pas le temps de programmer une réponse adaptée.



On peut partir de la case 1 (voir la grille des 36 positions de la CD), de la case 3 ou de la case 5. En case 1, on passe dans la case 13, pour éviter une suite probable qui évoluerait vers la case 8, case de guerre absolue. Je me sens plus fort que l'autre mais j'ai le sentiment qu'il en est de même pour lui. Je lui montre que je me considère comme son égal sur le sujet dont on parle, ou dans ce que nous sommes en train de faire. Je le lui dis ou le lui montre : "Je pense qu'à ce jeu nous sommes de forces égales", "Puisque nous sommes amis..."

Si je pars de la case 3, j'imagine que l'autre se sent comme mon égal ; alors je cesse de me montrer comme supérieur et me montre comme son égal. Même avantage que pour le processus précédent, mais va plus loin vers le jeu de l'égalité. Ce type de séquences se termine souvent en 15. Ici, le processus est déclenché, non pas pour éviter la guerre, mais pour faire mieux passer des informations. On ne se méfie - pas assez ? - de ceux que l'on considère comme ses alter ego.

Si je pars de la case 5 (dans laquelle je suis le père, ou l'animateur, ou le chef) pour me positionner en ligne III (case 17), je me mets au niveau de l'autre, que je considère comme en position inférieure à moi. Je veux endormir ses soupçons, je veux obtenir quelque chose de lui autrement qu'en le lui demandant directement. Si l'autre s'en aperçoit, il dira, en termes de langage courant, qu'il s'agit de démagogie. C'est le cas du patron qui veut absolument devenir "copain" avec sa secrétaire ou son collaborateur. Dans cette situation les paradoxes nous guettent : en cherchant à imposer l'égalité, nous continuons à montrer notre position haute. Comment peut réagir l'autre qui se sent "contraint" d'avoir un comportement "libre" ?



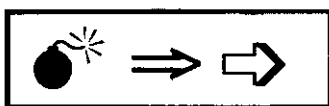
Examinons maintenant les techniques qui partent de l'égalité. Ici encore, le processus consiste à abaisser son comportement vers la soumission. "C'est toi le plus fort" dis-je alors que je me crois l'égal de l'autre. Cette position, difficile à tenir, est parfaite pour observer, pour faire parler l'autre et l'amener à se dévoiler. Dans une réunion entre amis ou collègues, cette position est la meilleure : j'écoute, je joue à l'élève qui ne comprend pas tout, alors que je possède le sujet au moins aussi bien que l'orateur.



Ce coup relationnel est plus difficile à exécuter, car il suppose que l'autre le prenne comme un changement plausible, et non pas comme une technique douteuse. En effet, je quitte une position supérieure pour passer "brutalement" dans une position carrément inférieure. Cela est possible si l'autre n'est pas habitué à nous voir dans la

position première, sinon nous aurons des remarques du genre : "Qu'est-ce qu'il te prend aujourd'hui ?". On peut accompagner ce coup d'une réflexion du genre : "Ecoute, je me croyais très fort à ce jeu ; là je suis soufflé. Tu joues vraiment bien". Ou bien : "Chérie, je croyais que tu ne comprenais rien à ce sujet, mais là, tu m'étonnes. Où as-tu appris tout ça ?".

Ce double mouvement permet à la fois d'éviter un conflit (la fameuse case 8), surtout si l'on est parti de la case 1, et d'obtenir un relâchement de l'attention de l'autre qui, à partir de maintenant, va se croire en position de force. Ce coup est souvent joué, dans les livres de guerre chinois, avant de porter un coup mortel à l'adversaire qui ne se méfie plus.



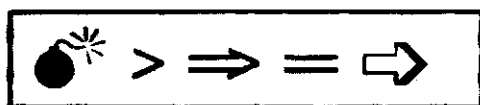
De la guerre à la paix. Facile à comprendre, mais pas facile à faire. En effet, dans la plupart des situations de notre vie quotidienne, nous engageons avec les autres des relations de type "symétriques". A tout mouvement de guerre de l'autre, nous avons l'habitude, sans réfléchir, d'opposer un autre mouvement de guerre. "Tu la veux, cette claque ? Et toi, tu le veux, mon poing dans la figure ?". Ça fait plaisir, ça soulage, mais nous avons souvent l'impression que ce n'est pas toujours la meilleure solution.

Nous écoutons avec émerveillement les sages chinois qui nous disent que le meilleur combat est celui qu'on ne livre pas. Mais comment ne pas livrer un combat quand on est engagé dans une relation de guerre ? Comment ne pas livrer la guerre sans "perdre la face" ? En agissant de la façon la plus difficile possible : en étant le premier à chercher la paix. Cela peut être encore une fois une technique pour amener l'autre à son tour, par symétrie, à

nous donner des gages de paix ; ce qui nous permettra alors de frapper très fort. Cela peut avoir aussi pour but une authentique recherche de la paix. Pourquoi toujours se battre, quand la paix est possible ? D'autant qu'on ne tarde pas à se rendre compte qu'elle est plus reposante.

Alors, on comprend ce que voulait le sage chinois : on ne livre pas le combat, parce qu'on amène l'autre à ne plus avoir envie de se battre. On l'a gagné de façon rhétorique, on a gagné le combat par métacommunication. KO par recadrage !

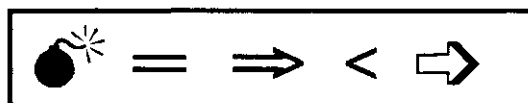
Nous venons de voir qu'il est plus ou moins facile de se comporter différemment de la façon dont on "sent" la situation. Chaque fois que nous le pouvons nous agissons avec sincérité, sans réfléchir que c'est rarement la meilleure solution pour obtenir quelque chose de plus compliqué qu'une tasse de café. Que serait une société où absolument tout le monde, serait tout le temps sincère ? Une guerre fratricide, une guerre civile éclaterait immédiatement dans tous les recoins de cette société. Car on ne peut ne pas penser du mal des autres (ni de soi-même d'ailleurs) et il est rarement sage de le leur dire franchement. On voit déjà d'ici les conséquences d'actes du style : "Monsieur mon patron, savez-vous que pour moi, vous êtes non seulement un incapable, mais encore le roi des salauds !". Ou encore : "Chérie, je t'ai toujours dit le plaisir que j'avais de vivre avec toi, mais en vérité, j'en ai marre de voir toujours ta sale tête renfrognée et je m'amuse beaucoup plus avec ma jolie secrétaire quand je l'emmène en déplacement". Seuls les utopistes acharnés, gens dangereux s'il en est, continueront à rechercher la sincérité à tout prix.



Maintenant, peut-on faire encore plus difficile en combinant les coups d'obéissance et les coups de paix ?

A partir de maintenant, les processus relationnels que nous étudions sont doubles. Ils jouent sur la hiérarchie de la relation et vont de la supériorité vers l'infériorité (soumission) et également sur la recherche de paix.

Ils sont tous efficaces, pour éviter des conflits violents quand il y a urgence. "Oui, j'arrête et je pense qu'il est plus souhaitable que nous discutons maintenant". C'est le premier ministre qui fait les premiers pas (en reculant d'ailleurs) : "Je vous ai entendus, maintenant on va s'asseoir à la table des négociations". Le fait même d'être assis ensemble montrent à quel point nous sommes " au même niveau", donc à égalité.



On peut aller plus loin et faire semblant de se rendre complètement. C'est un coup qu'il ne faut pas rater ; il est très fort car il marque une surprise dans le camp adverse, qui met un certain temps à comprendre ce qui se passe, mais ensuite, attention à l'hallali des autres s'ils croient vraiment à une faiblesse de votre part.

C'est un processus relationnel qu'il faut travailler en étant couvert ; enfilons auparavant notre cotte de mailles mentale.

Une variante plus douce de l'abdication part d'une relation symétrique de guerre. C'est la demande de trêve des couples en pleine scène de ménage, ou de deux collaborateurs se battant pour la même promotion.

“Je t’en prie, après toi, finalement, tu l’as bien mérité ce poste.” Le point commun, redisons-le, de tous ces processus relationnels, c’est qu’ils sont utilisés fréquemment par tous ceux qui nous veulent du bien, mais aussi par tous ceux qui nous veulent du mal. Il faut savoir les reconnaître, et les pratiquer nous-mêmes.

Flatter quelqu’un pour le mettre en bonne position vis à vis de nous est une technique vieille comme le monde, et employée par tous les journalistes désireux d’obtenir des informations, même si c’est ensuite pour assassiner celui qui vient de parler.

Se mettre en posture inférieure n’est pas habituel, mais terriblement efficace si c’est fait de façon plausible. Cela permet à l’autre de relâcher sa propre pression, de se sentir à l’aise, moins menacé et confiant en lui-même. Les plus grands faux pas ont été commis par des gens trop sûrs d’eux.

Le propre de tous ces mouvements est d’être réfléchis, même pendant une simple fraction de seconde.

Ils ont tous en commun une réflexion en trois temps :

- 1) Comment je vois ma relation avec l’autre, en ce moment.
- 2) Qu’est-ce que je veux obtenir de l’autre ? Ou vers quel type de relations je veux aller ?
- 3) Comment dois-je me comporter pour aller de 1 à 2 ?

Les techniques de "position haute"

Ces techniques requièrent un entraînement moins intensif, car elles nous sont plus familières. Elles sont l'exact "miroir" des précédentes.

Elles consistent à montrer sa force, sa colère et à chercher de façon claire la prise de pouvoir.

Elles peuvent être utiles, surtout quand elles succèdent à une longue période de coups relationnels en position basse ; pour prendre le pouvoir par exemple.

	NOMS	Position 1	Position 2
1	SUPERIORITE	=	>
2	EGALITE	<	=
3	REBELLION	<	>
4	GUERRE	P	G
5	SUPERIORITE/GUERRE	= P	> G
6	EGALITE/GUERRE	< P	= G
7	REBELLION/GUERRE	< P	> G

Le coup 1 est très fréquent dans les entreprises, par exemple quand un cadre se comporte avec un de ses alter ego comme s'il était son patron.

Le coup 2 est fréquent également, par exemple quand un cadre se comporte comme s'il avait les mêmes pouvoirs que son patron, sans l'en aviser, évidemment.

Le coup 3 est plus rare. Le 4 désigne tous les mouvements de colère, vraie ou simulée.

Les coups les plus difficiles sont les numéros 3 et 6.

Les coups suivants sont les mêmes que précédemment en plus violents car ils passent de la paix à la guerre, par exemple quand un cadre "passe un savon" à l'un de ses collègues.

Mais là encore, il ne faut pas se laisser prendre à l'idée que ces façons de se comporter sont plus faciles. Notre but est d'aider les pratiquants de cette méthode à mieux se

contrôler ; aussi ne faut-il pas être fiers d'être capables de se mettre en colère en croyant par là bien pratiquer le coup 4 ; ce qu'il faut apprendre, c'est à mieux juger à quel moment il est bon de pratiquer la "colère simulée", surtout si l'on ne sent poindre aucune colère au fond de soi.

2. Les stratagèmes de contenu

Mais toutes les techniques ne sont pas seulement relationnelles. Nous pouvons même affirmer avec Palo Alto que "dans toute communication, il y a à la fois le contenu et la relation".

C'est pourquoi, nous l'avons vu, il n'est pas possible de séparer les processus relationnels de leurs contextes de contenu. On dit que A est en position de supériorité, mais seulement pour certains sujets, dans certaines situations...

On peut chercher à modifier autrui à partir d'arguments relevant purement du contenu. Par exemple, quand nous tentons de convaincre avec des arguments que nous appelons "rationnels", nous agissons surtout au niveau du contenu. Bien que, dans l'autre sens, nous savons aussi que le contenu de ce que nous disons passera plus ou moins bien, selon la façon dont l'autre nous considère.

Nous allons examiner les principales figures rhétoriques dont il faudra se méfier si l'on ne veut pas être le jouet de nos interlocuteurs.

Elles seront classées selon trois critères que nous examinons tout de suite.

Le premier critère est l'opposition désormais bien connue Carte/Territoire. Passer de la Carte au Territoire, c'est demander des exemples précis, c'est susciter ou livrer une histoire en illustration de ce que l'on affirme. Passer du Territoire à la Carte, c'est donner une définition à partir des faits racontés.

Plus simplement : quand on dit "je vais donner un exemple" on passe de la Carte au Territoire, et quand on

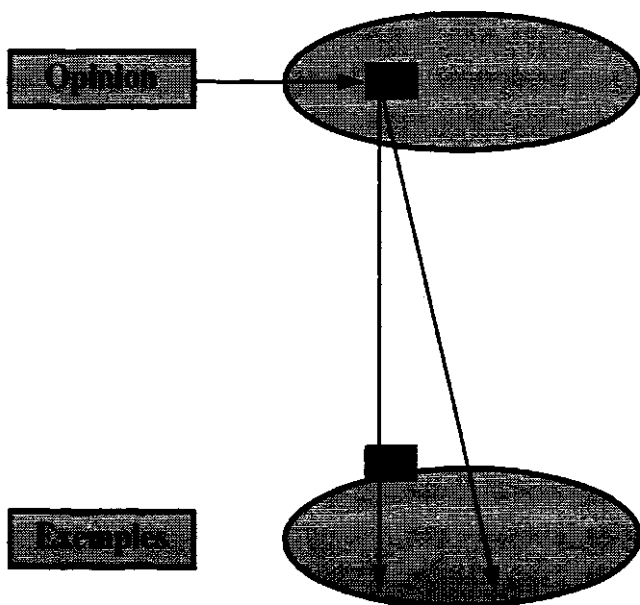
dit "cela prouve que..." on passe du Territoire vers la Carte. Notre pensée commune fait souvent un aller-retour de l'un vers l'autre. Ainsi, on entendra dire : "Les fonctionnaires sont feignants. Un exemple : mon voisin de palier, qui travaille à la Poste...", puis par la même personne un peu plus tard : "L'exemple de mon voisin prouve que les fonctionnaires sont feignants".

C'est une erreur commune de notre pensée que de croire qu'un exemple, voire un millier d'exemples puissent avoir valeur de preuve. Un exemple ne peut qu'illustrer ce que l'on dit, ce que l'on pense. C'est une opinions en image, en couleurs, c'est le film d'une croyance. Mais ce n'est rien d'autre.

Quand à relier un ou plusieurs exemples à une notion abstraite, quelle qu'elle soit, c'est là faire une généralisation abusive.

Examinons de plus près ces mécanismes, souvent inconscients.

L'exemple



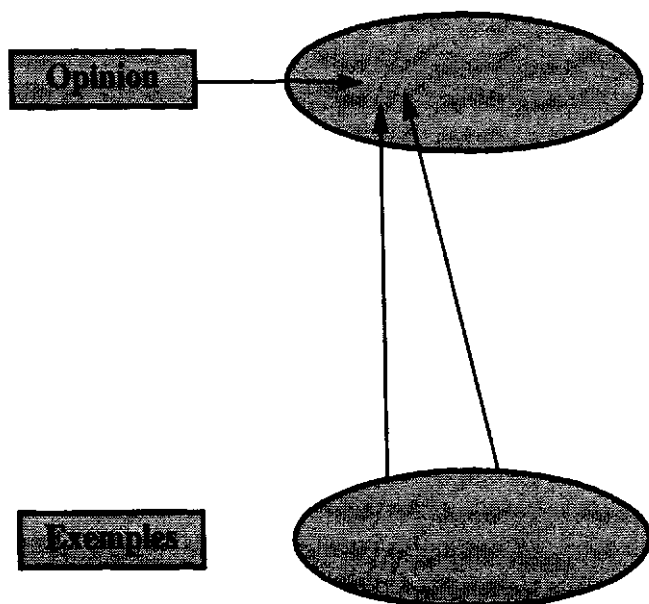
A partir d'une opinion ou d'une croyance, nous donnons des exemples vécus ou connus par personnes interposées, et pensons que cela PROUVE la justesse, la véracité de la croyance.

Nous savons qu'il n'en est rien, mais profitons de la croyance commune selon laquelle les exemples sont des preuves et utilisons, nous aussi, des phrases du type : "La preuve en est, c'est que l'autre jour..."

Demandons aux autres des preuves de ce qu'ils avancent, demandons-leur des exemples concrets qui DEMONTRENT le bien-fondé de leurs croyances, même si quant à nous nous savons que ces exemples ne peuvent que MONTRER (au sens d'illustrer) à quoi ressemble l'opinion en question.

Les exemples ne donnent pas d'information sur le sujet traité, mais sur la personne qui s'exprime.

La définition



Ces deux schémas sont complémentaires et notre pensée fait souvent des aller-retour de l'un à l'autre. Si je pense que le mendiant est un voleur, toute action nouvelle de ce mendiant me le confirmant sera bien reçue de mon esprit, et ma généralisation va s'étendre d'une part à d'autres actes du même mendiant qui ne sont pas automatiquement des actes répréhensibles (" Il s'approche de moi, c'est pour me voler"), ensuite à d'autres concepts et jugements que je porterai sur ce mendiant (" C'est un voleur parce qu'il est paresseux"), enfin à d'autres mendiants et personnes du même genre (" Les mendiants sont des voleurs").
 Etudions cela de plus près.

Equivalences et oppositions

Nous savons que les associations verbales dominent notre mode de pensée. Nous pouvons connaître une civilisation, une culture, à la façon dont elle construit ses associations verbales, ses associations de pensée. Si chaque fois que je dis "famille", on me répond "enfants", je n'aurai plus besoin d'interroger les gens sur leur conception de la famille ; si chaque fois que je dis "bonheur", on me répond "famille"...

Nous savons également que les associations d'idées fonctionnent, soit par ressemblance (amour - bonheur) soit par opposition (grand - petit). Pour apprendre à connaître quelqu'un, il est important de connaître ses associations personnelles.

Ainsi, au cours d'une conversation, ou d'une polémique, il est possible d'associer soit des exemples (équivalences et opposition au niveau du Territoire) soit des idées (équivalences et oppositions au niveau de la Carte).

Une association par équivalence au niveau des exemples renforcera le bien-fondé de l'opinion que l'on veut défendre ; une association par opposition cherchera à faire tomber une croyance chez l'autre.

Une association par équivalence au niveau de la Carte jouera l'amalgame des idées pour encenser ou combattre quelqu'un ou quelque chose, et préparera les exemples plus élargis qui ne manqueront pas de venir. Une association par opposition au niveau de la Carte annonce les contre-exemples qui suivront...

Modalités

Dans une conversation entre amis, qu'elle soit ou non conflictuelle, les phrases sont soit informatives, soit négatives, soit interrogatives.

Nous allons désigner les actions correspondantes par trois termes faciles : DONNER, DEMANDER, REFUSER, et chercher à combiner des séquences fréquentes de communication.

	A	B
	CONTENU	
1	DONNER	DONNER
2	DEMANDER	DONNER
3	DEMANDER	REFUSER
4	DEMANDER	DEMANDER
	RELATION	
5	DONNER UN ORDRE	OBEIR
6	DONNER UN ORDRE	DESOBEIR
7	DONNER UN ORDRE	DONNER UN ORDRE
8	DESOBEIR	DESOBEIR

On peut mixer ces modalités au premier critère en décomposant ainsi : donner (ou demander) un exemple ou une définition... On peut ainsi demander un exemple et répondre par une définition d'ordre général, ou l'inverse : demander une définition et répondre par des exemples. Ces deux cas sont fréquemment utilisés par les hommes politiques.

Chapitre quatrième : NOTRE PROGRAMME

Un maître peut vous montrer la voie, mais c'est à vous de vous engager sur le chemin. (BOUDDHA)

Il est bien délicat, quand on n'est pas une entreprise de démolition, d'écrire un livre pour dire que la quasi-totalité de nos pensées et croyances n'ont presque aucune signification. Que faire à partir de ce constat ?

Il est clair que nous n'avons pas de solutions toutes faites, juste un sac à dos bien rempli pour commencer à cheminer. Notre méthode est un savoir-faire, pas un Evangile.

Je ne délivre pas de message, je laisse ça aux facteurs.
(Jacques BREL dans *Le Livre du souvenir*)

Proposer à nos contemporains de construire autrement leurs croyances, de créer un monde mental différent et de raisonner comme des sages orientaux constituerait une terrible Utopie. Et tenter de matérialiser une Utopie est souvent plus dangereux que le mal qu'elle prétend éradiquer. Refuser l'immobilisme ambiant ne nous autorise pas pour autant à tomber dans la science-fiction.

Pourtant, si chacun de nous acceptait de pratiquer les trois axiomes que nous proposons ici, ne serait-ce que pour modifier quelques actes quotidiens aussi inoffensifs que se brosser les dents, se promener au bord de la mer, ou encore entrer dans un restaurant et commander son menu, la communication entre les individus changerait rapidement, d'abord au niveau du concret, puis au de l'abstrait. A force de nous comporter différemment, nous finissons par voir les autres et le monde différemment.

Notre politique est celle des petits pas ; nous obéissons en cela au proverbe chinois qui dit que "le voyage de mille lis commence par un premier pas" (un li représente environ 576 mètres). Une civilisation peut être considérée comme un écheveau complexe d'actions et de pensées, de réflexes

et de croyances, certaines personnelles, d'autres partagées par le plus grand nombre, et il n'est pas la moindre action ni la moindre croyance qui ne soit en apparence justifiée, justifiée essentiellement par la présence des autres. Il serait donc bien maladroit de nous attaquer d'emblée au coeur même de cet ensemble : le noyau des croyances.

Nous sommes devant un problème ardu qui ressemble à une pelote de laine complètement emmêlée.

Nous sommes à l'aube d'accomplir simultanément trois grands travaux : apprendre à nous changer, apprendre à changer les autres et apprendre à changer les systèmes sociaux.

Nous ne croyons pas aux changements sociaux qui ne soient accompagnés en même temps de changements individuels, dans la façon même dont les gens considèrent les autres, leur monde, et ce qu'on a l'habitude d'appeler "le sens de la vie". On pourrait réhabiliter la notion de progrès en le définissant comme une "meilleure maîtrise de soi-même et de son environnement".

Les Orientaux nous mettent souvent, dans leurs textes, devant un paradoxe : tout part des individus et tout revient aux individus, et pourtant l'individu en tant que tel, isolé de ses semblables, n'existe pas, n'a aucun pouvoir, aucune possibilité de changement.

Les changements sont cycliques et non linéaires : d'abord changeons les individus, ou tout au moins une poignée suffisamment grande d'individus, puis la société changera, et alors, d'autres individus se mettront à changer, et ainsi de suite... Nous venons au passage de tordre le cou au vieux dualisme : individu/société.

Nous constituons une Ecole de pensée informelle ; nombreuses sont les personnes à travers le monde, savants, enseignants, entrepreneurs, écrivains, créatifs divers, qui sont proches de cette nouvelle façon de penser. Dans un livre collectif de l'Ecole de Palo Alto, ces gens sont appelés "le collège invisible".

Il est temps de mettre en commun nos compétences. Mai 68 et ses prolongements nous ont appris l'importance des minorités agissantes et il faut être bien naïf pour croire encore que c'est la majorité qui dirige une société.

Notre programme est simple. Rassembler les personnes qui sont prêtes à appliquer les axiomes de la "nouvelle pensée", leur apprendre (et apprendre d'eux) les techniques du changement. Changer les relations interindividuelles, aussi bien dans la vie familiale que professionnelle ou sociale. Pour cela, étudier comment se sont formées chez nos contemporains, les opinions et croyances les plus pernicieuses, telles que les opinions "tabous" sur la politique, les sectes, l'éducation des enfants, le couple, l'entreprise, l'image du bonheur et de la justice... Observer comment se créent et perdurent ce que nous appelons nos "problèmes de société", les regarder avec nos jumelles et en donner notre version.

Appliquer nos axiomes et principes à quelques systèmes sociaux simples, c'est en même temps traquer partout où ils se cachent les faux raisonnements, les croyances "limitantes". C'est en même temps faire des propositions pour de nouveaux fonctionnements, de nouvelles relations, donc de nouvelles "sociétés".

Ami lecteur, nous ne sommes pas encore en surnombre pour ce long travail.

Nous avons besoin de toi.

Pierre RAYNAUD
Paris, février 1996

Annexe 1

Extraits de *L'Art de manipuler* (1978)

I. Les quatre grands criminels de l'humanité (ch. 4)

Nous vivons, sans le savoir, dans notre civilisation douillette, où le confort est au pouvoir ; où la situation assise est toujours enviée par celui qui est debout et où, finalement, on n'est bien que couché ; où nous avons su nous entourer d'édredons moraux pour nous réchauffer, nous cajoler, nous reconforter, nous bercer, nous biberonner, nous border, nous emmitoufler, nous vautrer, nous endormir et nous réveiller ; où tout ce qui est un tant soit peu plus grand que le reste, un tant soit peu dangereux, un tant soit peu vivant, est banni ; où toutes nos faiblesses sont prévues, pardonnées, secourues, assurées et remboursées par la Sécurité sociale ; où nous pratiquons à outrance la monoculture du médiocre, que l'on déguise en polyculture du sous-médiocre ; bref, dans une civilisation qui ne pète pas un mot plus haut que l'autre, où tout est feutré, insonorisé, climatisé, tamisé, bretellisé, pantouflé, gilettisé, croidoneurisé, dans une civilisation qui rit de se voir si belle en son miroir ; nous vivons sans le savoir, disais-je plus haut, une vie pleine de dangers. Heureusement, la plupart de ces dangers sont imaginaires ; malheureusement, nous ne le savons pas.

Ces dangers nous viennent de très loin, d'un temps où nous n'étions pas nés, d'un temps où, pour la première fois, un humain récemment descendu de son arbre s'est posé la première question maléfique : ce que je fais, ça s'appelle comment ? Pourquoi donc cela je le fais ? A partir de ce jour, c'était foutu d'avance. A partir de ce moment-là l'homme s'est mis à penser, à inventer le langage et la décadence a commencé. Le progrès aussi, car c'est une seule et même chose. Tant que la pensée a servi à résoudre des problèmes techniques, ça pouvait aller ; mais l'homme, un jour, a découvert le plaisir de faire travailler son cerveau comme le seul muscle qui lui soit propre et, à partir

du moment où la pensée est devenue un jeu, ça a commencé à tourner mal. Ayant fini de découper la nature et d'en nommer les parties, l'homme s'est mis à se découper lui-même et à se nommer. Et, à chaque fois qu'il inventait, il se créait des problèmes. Bien sûr, il y avait des mots inoffensifs. Par exemple, le mot : plaisir. Pourquoi l'homme ne l'aurait-il pas créé ce mot-là, si ça lui faisait plaisir ?

Mais certains de ces mots étaient à long terme mortels, car ils désignaient des objets qui n'existaient pas, des objets lointains, but suprême de toutes les recherches, de tous les désirs. Ce qui était contraire à la loi, puisque tout mot prononcé doit correspondre à une chose existante. Mais l'homme n'avait pas encore inventé la linguistique ; il ne savait pas encore que les mots ont leur propre vie, qu'ils peuvent créer la chose tout autant que la désigner et que les choses sont bien obligées de s'en accommoder

Ces mots, personne ne sait quand ils sont apparus pour la première fois ; ici comme ailleurs, les historiens s'opposent. Ces mots, on le devine, s'appellent l'Idéal, le Bien, le Mal, la Morale, la Liberté, la Sincérité, la Vérité. Une fois créés, ces mots se sont mis à vivre, ce fut la révolte des mots joujoux, ils se sont mariés entre eux, conjugués, associés, opposés et ont engendré une multitude d'autres mots qui ont fait une multitude de systèmes philosophiques, moraux, religieux ou sociaux, tous aussi détestables les uns que les autres, puisque voulant désigner le monde existant avec de l'inexistant. Une fois le Bien créé, qui pouvait l'empêcher de procréer et d'engendrer la Bonté, l'Honnêteté, la Sincérité, la Charité, la Propreté etc., etc.

Maintenant il ne faut pas croire que les hommes étaient si bêtes ; ils ne l'étaient pas plus que maintenant. Bien au contraire. Il y en avait même, parmi eux, de plus intelligents que les autres, donc aimant encore plus jouer avec leur muscle-cerveau et qui sont venus encore tout compliquer. Au lieu de dire à la face du monde : "Allons Messieurs (1), tout ceci est un jeu comme les jeux de cirque. Il faut savoir arrêter sa pensée et rentrer chez soi", au lieu de cela, ils ont inventé de nouvelles abstractions pour démontrer au monde que c'était encore pire que cela, mais qu'heureusement, ils étaient là, eux, et qu'on pouvait leur faire confiance.

Les gens intelligents ont toujours su que les mots étaient source de pouvoir. Mais les gens intelligents ont toujours été aussi des criminels.

Parmi ceux-là, quatre furent plus grands que les autres. Nommons-les.

Le premier fut Jésus, paranoïaque et prestidigitateur qui inventa le ski nautique avant la date et voulut l'apprendre à ses élèves, qui émiettaient des petits pains et enivrait tout le monde pour leur faire croire qu'ils voyaient double, qui avait trouvé avant Proust le goût des Madeleines, et qui, comme chacun sait, finit par finir mal et fut arrêté par le commissaire du coin, qui en avait assez de tous ces tapages nocturnes. Mais toutes ces pitreries eussent été sans conséquence, s'il n'y avait pas eu les mots. Car le petit Jésus fut aussi grand inventeur que grand comédien. Il inventa la Foi qui soulève les montagnes, le Paradis et l'Enfer ; il eut l'idée qui fit son chemin que, somme toute, il valait mieux être simple d'esprit, humble et muet, un pauvre type quoi, plutôt qu'un grand du monde (en quoi sa mort lui a donné raison), car les derniers seraient les premiers ; il inventa la Charité, le Pardon et nous apprit à tendre la fesse gauche. Bref, il nous a enseigné que tout ce qui avilit, affaiblit, amollit un individu est bien. L'ennui, c'est qu'il a été entendu et écouté du monde entier.

Le deuxième fut Rousseau qui, non content de montrer son zizi aux petites filles et de pisser sur toutes les fleurs qu'il n'herborisait pas, non content de mentir, de voler, bien qu'il fut le meilleur des hommes, non content de faire des enfants imaginaires à sa bonniche de femme, s'en est venu nous raconter que l'homme est né bon et que c'est la société qui l'a corrompu. Comme si l'homme sans la société, ça pouvait signifier quelque chose. Et de rechercher la bonne mère nature, le retour aux champs et aux petits zoizeaux ; et ça n'est pas fini, à en juger par les week-ends et la chasse au pollué de nos modernes Jean-Jacques que sont les écologistes. Et de rechercher une société moins corrompue, et de prendre la Bastille, et de couper des têtes au nom de la liberté, et de piller, voler, violer au nom de la fraternité, et de tuer au nom de l'égalité.

Le troisième, ce fut plus grave, car il inventa le monde meilleur, en le décrivant par le détail comme s'il l'avait vu ; il inventa les classes et leur lutte, il inventa le matérialisme

dialectique qui existait bien avant lui, la dictature du prolétariat et la société sans classes où tout le monde serait beau, gentil, honnête et plein d'autres bonnes choses encore ; il inventa la plus grande des utopies modernes, et tout cela sans sortir de sa chambre où il faisait froid, en vrai philosophe qu'il était, en vrai Dieu le Père, dont il avait déjà la barbe et le sens prophétique.

Mais lui, on sait déjà qu'il s'est trompé, car nulle part on n'a vu se produire ce qu'il avait prédit ; alors que Dieu s'en sortira toujours. D'abord, parce qu'il peut toujours dire que c'est son fils qui a mal compris ; ensuite, parce que pour voir si ses prédictions sont vraies, il fait d'abord passer l'arme à gauche ; enfin, parce qu'il est Dieu et que, comme il l'a dit, ses intentions sont insondables (autrement dit : je vous ai bien eus).

Le quatrième est Sigmund 1, le Bien Aimé, qui inventa le divan parce qu'il n'osait pas regarder les gens en face, qui inventa l'inconscient pour y mettre ses papiers sales et ses vieux crayons, qui inventa la libido parce que la sienne lui causait quelque souci, qui inventa mille autre choses encore, comme le Moi, le Ça, le Sur-moi, les Pulsions, les Régressions et la Fellation — je ne suis pas sûr du mot —, toutes aussi charmantes et poétiques les unes que les autres. Il inventa et inaugura le plus grand racket jamais vu dans le monde avant les parcomètres et depuis Jésus et ses églises, et dont vivent encore somptueusement quelques dizaines de milliers de souteneurs, proxénètes du Divan. Il inventa la profondeur et, en même temps, tellement de problèmes à tellement de gens qu'on n'en aura jamais fini seulement de les compter. Merci, Papa Freud, on avait peur de s'ennuyer !

Imaginons maintenant l'extraordinaire, d'horifique, la terrible terreur d'un quelconque de nos contemporains, à qui l'on enlèverait un à un tous ses édredons moraux. Allez, debout là dedans ! finie la Morale du Bien et du Mal, finie la Vérité et ses petites vérités, finies la Liberté, l'Egalité, la Sincérité, l'Honnêteté, la Propreté, la Sécurité, finis l'Abstraction, les lendemains qui chantent et la libido qui déchante, finis les prophètes barbus, les gurus, les bergers d'âme et les guides (se conjugue dans toutes les langues), finis les : "c'est pas de ma faute, c'est pas moi, c'est ma sœur", finis les : "c'est plus fort que moi", finie la Foi qui ne tuerait pas une mouche, finis le

Paradis Edredonal et l'Enfer qui n'a pas encore le chauffage central, finie la loi, finis 2 000 ans de judéo-christianisme ; allez debout, marchez un peu pour voir, pas mal, encore un peu, non, interdit de penser, d'expliquer, d'interpréter, il n'y a rien à comprendre ; vous êtes un homme tout nu qui apprend à marcher, un point c'est tout ; et maintenant, nous allons vous guider pour ces premiers pas ; laissons aller vos édredons au Diable (oh pardon !) et venez avec nous, nous allons recommencer par le commencement.

II. Les aphorismes de la CD

Les Neuf Axiomes de la Communication Directive.

1. Il est impossible de ne pas communiquer.
2. Toute communication est à la fois une relation et un contenu.
3. Toute communication est un malentendu.
4. Toute communication est une relation d'égalité (symétrique)
ou
d'inégalité (complémentaire).
5. Toute communication est soit coopérative, soit non-coopérative.
6. Le sens de toute séquence de communication dépend de la façon dont on la ponctue.
7. Toute communication vise au développement de ceux qui communiquent.
8. Toute communication entraînant une modification des partenaires, il est impossible de ne pas être directif.
9. Tout ce qui n'entre pas dans le cadre des axiomes n'est pas du domaine de la communication.
10. Il est impossible de ne pas manipuler.

Sur la Communication Directive en général.

11. La Communication Directive n'est pas un savoir mais un savoir-faire. Ça n'est pas une science qui s'apprend, mais une science qui se pratique.
12. La Communication Directive est la chirurgie du comportement : elle opère des transformations.
13. On connaît le fruit en mangeant ; on connaît le râteau en ratissant ; on connaît la Communication Directive en la pratiquant.
14. Maîtriser un phénomène, c'est le connaître.

15. Un système n'est pas autre chose que son propre fonctionnement.
16. L'explication d'un phénomène est aussi sa destruction.
17. Postuler que le fou n'est pas normal, c'est se condamner à expliquer le pourquoi de la folie.
18. Est anormal tout ce qui sort de la norme, la définition de l'anormal dépendra donc de la définition de la norme.
19. L'unité observée en Communication Directive n'est pas l'individu ; car chaque individu est un ensemble de comportements et de relations à autrui.
20. Quand deux événements arrivent toujours ensemble, la seule chose que je peux en dire est qu'ils arrivent ensemble.
21. La Communication Directive est un nouveau jeu de la communication qui remplace la problématique des rapports entre deux personnes par celle des rapports entre les actions de l'une et la façon dont l'autre les perçoit.
22. Le langage actuel est inapte à décrire les processus observés avec les axiomes de la Communication Directive.
23. Toute philosophie n'est rien d'autre qu'un exercice de cordes vocales.
24. La seule pensée vraiment noble est le refus intégral de penser.

Les Mots et les Idées.*

25. Le langage n'est pas représentation de la pensée ; car la pensée n'existe pas sans le langage.
26. Nous n'avons aucun moyen de connaître les choses en soi, mais seulement les relations des choses entre elles.
27. Dans la mesure où décrire c'est reproduire, le langage est proprement inapte à décrire un quelconque phénomène réel.
28. Pour manipuler autrui, il faut toujours commencer par lui donner raison sur le point même qu'on veut lui voir abandonner.

29. Tout mot prononcé possède CINQ significations différentes : le sens pour celui qui parle, le sens pour celui qui écoute, le sens pour la relation, le sens stéréotypé, et la modification qu'il entraîne. Chaque signification sera étudiée selon sa propre structure d'accueil et selon ses rapports avec les autres sens ; le sens comme émission, le sens comme réception, le sens comme relation, le sens comme définition (ou sens moyen), et le sens comme modification.
30. Tout comportement, toute parole, comporte un risque, aussi minime soit-il. L'absence totale de risque serait aussi l'absence de signification.
31. Manipuler, c'est changer le sens des mots de l'autre.
32. Le sens d'une relation humaine, c'est son déroulement dans le temps.
33. La définition est ce qui reste d'un mot quand on en a oublié l'utilisation.
34. On ne peut jamais dire la même chose de plusieurs façons différentes, sinon ce seraient deux choses différentes.
35. La seule différence entre un mot et son "synonyme" est que ça n'est pas le même mot.
36. On se comporte généralement de façon à montrer que le mot est plus important que la chose. On dit souvent qu'on se bat pour des idées, alors qu'en fait on ne se bat que pour des mots. Qui dira, après cela, que la linguistique est une science inoffensive ?
37. Quand on aura enfin compris qu'un mot n'est rien d'autre qu'un mot, on saura que les idées ne sont pas grand-chose.
38. Une idée, c'est un mot qui prétend être autre chose qu'un simple mot ; c'est un mot qui s'est acheté une particule.
39. Quand une idée, une définition est simple, elle est généralement refusée par tous ceux qui sont vexés à l'idée de n'y avoir point pensé plus tôt.
40. Le sens d'un mot est son utilisation.
41. De même qu'on connaîtra mes goûts gastronomiques par les plats que je refuse de manger tout autant que par mes plats préférés, le sens du mot se connaîtra aussi par les endroits dont il est absent.

42. On ne retient jamais une partie de ce qu'on a entendu, mais une partie de ce qu'on a cru entendre.

Le Moi.

43. On n'est jamais si bien soi-même que lorsqu'on est "hors de soi",
44. On dit : "Être seul avec soi-même" et l'on dit aussi : "Être seul avec un autre", ce qui prouve assez que l'autre ne compte guère.
45. Être et paraître ne sont qu'une seule et même chose.
46. Nous nous croyons souvent capables de si peu, que nous le devenons vraiment.
47. Ceux qui disent qu'il faut réfléchir avant d'agir, auraient dû commencer par le faire eux-mêmes.
48. Une action nouvelle est toujours difficile. La première fois, on la refuse parce qu'on ne la connaît pas, la deuxième fois, parce qu'elle est toujours nouvelle, et que de plus on l'a refusée la fois d'avant.
49. La personnalité d'un homme n'est pas seulement ce dont il est capable, mais aussi tout ce dont il est incapable.
50. "Ce n'est pas moi qui ai tué, Monsieur le Président, puisque j'étais hors de moi".
51. Un homme est toujours entièrement responsable de toutes ses actions.
52. Au grand livre des comportements humains, il n'est pas prévu de ratures.
53. Quand toi et moi, nous sommes en tête à tête, nous sommes CINQ : il y a toi, il y a moi ; il y a ce qu'on fait, il y a ce que tu crois qu'on fait, et ce que je crois qu'on fait.
54. Toute communication est constituée des différences entre les façons de voir de chacun.

55. Toute communication est à la fois expression de celui qui parle, information sur l'objet dont on parle et action sur celui qui écoute.
56. L'art de Manipuler pose ainsi la question fondamentale : que faut-il dire et faire à un moment donné dans une situation donnée pour qu'untel fasse telle chose.
57. Ce que je dis peut être vrai ou faux, ça n'a guère d'importance tant que l'effet produit sur autrui reste le même.
58. Connaître quelqu'un, c'est savoir comment il agira dans telle circonstance donnée.
59. Dans le langage de chacun d'entre nous, certains mots s'attirent, d'autres se repoussent, et forment des structures analogues aux structures des molécules chimiques. Il arrive souvent qu'une modification d'un élément entraîne une réaction en chaîne.
60. Le choix d'une méthode d'analyse ne dépend pas du texte à analyser, mais de l'utilisation ultérieure de l'analyse.
61. En termes de langage analysé, il est exact de dire qu'on ne sait jamais ce que l'on dit.

Sur le Jeu.

62. Pourquoi te dirai-je la Vérité, puisque je n'ai rien à te cacher ?
63. Avoir confiance en quelqu'un c'est, par définition, ne pas se poser ce genre de questions.
64. Dans toute relation humaine, ou bien l'on vit pleinement cette relation qui est un *faire ensemble*, et cela peut durer longtemps ; ou bien on se regarde la relation (comme on dit se regarder le nombril), et la rupture est au bout.
65. Infidélité + Hypocrisie = Couple Heureux.
66. La meilleure stratégie sera celle où l'on perdra le moins possible, si l'autre joue bien et où l'on gagnera le plus possible s'il joue mal. Il n'y a pas toujours de meilleure stratégie.
67. Notre esprit ne peut pas concevoir l'infini, en même temps qu'il ne peut pas ne pas le concevoir.

La Non-Sincérité.

- 68. On ne peut être à la fois fidèle à ses opinions et fidèle à son besoin d'évoluer.
- 69. Ne jamais changer d'avis, c'est ne jamais évoluer.
- 70. Toute pensée est un à-peu-près.
- 71. Le langage possède une structure floue.
- 72. Avoir les opinions de celui que l'on veut être, c'est faire preuve de dynamisme ; avoir les opinions de celui que l'on est, c'est faire preuve de réalisme ; avoir les opinions de celui qu'on était, c'est choisir l'immobilisme.
- 73. Notre opinion est qu'il ne faut pas s'attacher à ses opinions ; et, à celle-là nous y tenons.
- 74. Est-il vraiment nécessaire d'avoir des opinions sur tout ?
- 75. Si l'on veut avancer dans ses réflexions, il est conseillé de se méfier des opinions arrêtées.
- 76. Dans notre environnement, la personne qui nous restera toujours la plus familière, c'est nous.
- 77. Je ne t'ai pas insulté ; c'est toi qui appelles cela une insulte.
- 78. Tu crois parler de moi, alors que tu parles de ton idée de moi ; donc, tu parles de toi, et c'est pourquoi, je ne suis pas concerné.
- 79. Rien n'est jamais urgent, tant qu'on ne se presse pas.
- 80. Attention : si le sot te croit intelligent, c'est que tu ne l'es pas, ou alors qu'il n'est pas sot ; s'il te croit sot, c'est que tu l'es vraiment et donc qu'il n'est pas sot. Ne pas juger est préférable.
- 81. "La Recherche de la Sincérité n'est qu'une forme de Vanité".
- 82. En Communication Directive, quand on parle de conscience, il ne peut s'agir que de la conscience des autres.

Sur la Cybernétique.

- 83. Pour analyser correctement une relation entre deux individus, il est à la fois obligatoire et impossible de connaître toutes les relations qu'ils entretiennent avec leurs environnements.
- 84. Chercher à savoir ce qui se passe dans la tête des gens, c'est casser son réveil pour voir comment il marche.
- 85. Ceux qui ont dit qu'un groupe est autre chose et plus que la somme des individus qui le composent ne savaient sûrement pas compter.
- 86. Le grand nombre de personnes qui soutiennent une opinion ne permet pas d'en démontrer le bien-fondé.
- 87. Toute innovation, par définition, commence par être le fait d'une minorité. C'est pourquoi le vote favorisant la majorité freinera toujours l'innovation.
- 88. La politesse est un des thermostats de la vie quotidienne.
- 89. Les actes et paroles de politesse n'ont pas pour but de signifier quelque chose, mais seulement de montrer qu'on ne cherche pas la bagarre.
- 90. On se combat d'abord par intérêt, puis on cherche les idées opposées qui permettraient de justifier le combat.
- 91. On ne peut dire : cela est inacceptable, d'une chose que l'on accepte tous les jours.
- 92. Tout système humain plongé dans un milieu, se comporte, tôt ou tard, selon les lois de ce milieu... ou végète.

Sur l'égoïsme

- 93. L'homme malsain se préoccupe toujours de ce qu'il est ; l'homme sain, de ce qu'il fait.
- 94. Dans une société saine, où les systèmes s'entrechoquent pour le grand plaisir des muscles, il sera peu pardonné à ceux qui réussiront, et il ne sera rien pardonné à ceux qui échoueront.

95. On dit toujours qu'il faut se mettre à la place des autres ; mais on n'a pas besoin de se mettre à la place des autres, puisque ça n'est pas notre place. Comment se mettre à la place des autres puisqu'elle est déjà occupée ?

96. Comment les pauvres pourraient-ils avoir des soucis d'argent, puisqu'ils n'ont pas d'argent ?

97. L'altruiste, au lieu de vivre, regarde en permanence vivre les autres, se met sans cesse à leur place ; en quoi il emmerde tout le monde.

98. L'égoïste est celui qui dit : "Les Autres ? Qui est-ce ?"

99. Il n'y a que deux sortes de phrases : celles dont le sujet est Je, et celles dont le sujet est on. Et les premières chantent toujours une plus douce mélodie.

100. Le véritable altruiste est celui qui est au cimetière.

101. Mon soleil est aussi l'ombre que je te porte.

Sur l'idéal.

102. La plupart des insatisfactions de la vie quotidienne proviennent de l'idée puérile que "ça pourrait aller mieux".

103. Croire que la femme idéale puisse exister, ça n'est pas grave en soi. Se mettre à la chercher devient plus dangereux. Où ça ne va plus du tout, c'est quand on croit l'avoir trouvée.

104. C'est parce que la paix est contre-nature que sa recherche est une maladie.

105. Tant que nous croirons à l'idéal, nous serons malheureux d'en être éloignés.

106. Il faut faire la guerre aux hommes qui cherchent la Paix, ce qui est le meilleur moyen d'avoir enfin la paix.

107. Fichez-moi la paix et laissez-moi faire la guerre en paix.

108. L'accord et le combat sont les deux faces d'une même relation.

109. L'idéal serait de ne pas avoir d'idéal.

Sur le Mythe du Pourquoi.

110. L'acte d'imaginer s'explique par l'imagination, l'acte subit par la pulsion, et les pleurs par l'émotion ; pourquoi l'acte de se moucher ne serait-il pas le fait d'une mouchation profonde et inconsciemment irréversible.

111. La polémique c'est quand chacun dit à l'autre : "Pourquoi changerais-je d'avis puisque tu le désires ?".

112. On a ses règles de vie comme on a ses règles de grammaire : avec de nombreuses exceptions.

113. La loi doit être respectée, non parce qu'elle est juste, mais parce que c'est la loi de respecter la loi.

114. J'ai toujours pensé qu'il était souvent inutile de chercher le pourquoi des choses ; je ne sais pas pourquoi d'ailleurs.

115. Rien ne sert de savoir pourquoi je suis là quand le problème est d'en sortir.

116. Le symptôme et le désir de le combattre sont une seule et même maladie.

117. Quand on dit : "Cela n'est pas toujours vrai" on ne dit rien, et quand on ajoute : "Ça dépend des cas", on ajoute un peu plus de rien.

118. "Merde, je suis un anal, moi ? Mon cul, oui !".

119. L'analyse situationnelle d'un individu sera constituée de l'ensemble de la nature, de la force et des contenus des relations qu'il entretient avec Autrui, à un moment donné.

Sur la Psychanalyse.

120. La psychanalyse n'est pas une science ; car, c'est le propre de toute science véritable de ne pouvoir entrer en contradiction avec elle-même.

121. Le non-conscient est une partie du conscient, momentanément immergée ; le non-conscient n'est que la partie invisible du conscient.

122. De même que je ne peux pas embrasser toutes les femmes en même temps, je ne peux être conscient de tout à la fois. Le non-conscient est déterminé par les limites de traitement de notre cerveau-machine.

123. Le non-conscient est toujours moins important que le conscient ; sinon, il serait conscient.

124. Papa Freud nous a évité la naïveté de nous croire normaux.

125. Le psychanalyste est un plombier amateur qui agrandit la fuite de gaz pour mieux la boucher.

126. C'est parce qu'on évoque toujours son passé qu'on finit par l'avoir dans le dos ; c'est parce qu'on fouille dans ses souvenirs qu'on finit par tomber dans le trou.

127. Si mon trouble a vraiment une raison, la difficulté sera justement de faire que cette raison n'en soit plus une à mes yeux ; ce qui sera plus facile si je continue à l'ignorer.

128. Connaître le travail de mes sucs digestifs ne rendra pas meilleure ma côte de bœuf.

129. Si toute expérience importante est un traumatisme, alors saoulons-nous la gueule tout de suite.

130. L'éducation libérale est la plus tyrannique de toutes car elle oblige l'enfant à manifester son indépendance en lui ôtant le plaisir d'avoir à la conquérir.

131. Le démagogue — fils de Papa Freud — dit à son peuple : "Maintenant que je te considère comme un adulte, je t'ordonne de te comporter en grand garçon".

132. "Mère de famille, nous vous en prions ; ne dites plus bêtement et sans réfléchir que votre enfant est constipé, dites qu'il retient ses matières pour vous punir. Et réjouissez-vous, s'il fait partout sur la moquette, car c'est pour mieux vous récompenser".

133. Les psychanalystes nous disent en mots savants et alambiqués que l'homme serait éternellement heureux, s'il ne lui était jamais rien arrivé.

134. Tout ce qui est important se passe à l'âge adulte.

135. Quand on ne sait pas pourquoi il pleut, on invente le bon Dieu qui fait pipi.

Sur l'Art de Vendre.

136. Rechercher la motivation profonde de l'achat d'un produit conduit à la découverte de pseudo-explications, infiniment plus complexes que les phénomènes étudiés.
137. Le motivationniste accompli explique à son client, que le consommateur achète la mousse de bain, parce que c'est de la mousse de bain. n s'arrange simplement pour le dire autrement.
138. Malgré tout ce qu'on a pu dire par ailleurs et d'autre part, la seule raison pour laquelle un individu donné, achète, à un moment donné, un produit donné, est, qu'il le connaît et/ou qu'il y pense au moment où le besoin se fait sentir. Tout le reste est Philosophie.
139. Si tout le monde cherche en même temps, et avec les mêmes techniques, à paraître original, il s'ensuivra nécessairement une grande banalité.
140. Un vœu pieux aura toujours le double défaut d'être seulement un vœu et d'être pieux.
141. Le meilleur vendeur sera toujours celui qui ne s'intéresse pas à son produit, mais à l'effet qu'il produit sur son acheteur.

Sur la Politique.

142. La politique est un sujet fort simple pour la Communication Directive. Il y a les uns et les autres, et l'on est toujours l'autre de quelqu'un. Il y a nous et l'opposition, ceux qui sont de l'autre côté. Tout le reste est Philosophie.
143. La Communication Directive n'a pas d'opinion politique ; elle est tout entière politique.

144. Pourquoi l'homme politique aurait-il besoin d'être sincère, s'il lui suffit de se déclarer sincère pour qu'on le croit ?

145. La Démocratie, c'est laisser la possibilité à n'importe qui de chercher contre quoi il pourrait bien rouspéter.

146. Si la thèse psychologique est vraie et que l'on vote pour le candidat qui correspond le mieux à notre attente "profonde", alors il ne sera pas possible de modifier le comportement électoral des individus, et le discours politique devient encore plus inutile.

147. Un Roi qui chercherait ses mots, aurait vite fait de chercher ses sujets.

148. Quand tout un peuple parle le même langage que son Roi, il n'est plus possible de le contester sans renforcer son pouvoir.

149. La Démocratie, c'est quand un pays de cons choisit pour le gouverner le Roi des cons.

150. Conseil à certains : on prête facilement de grandes pensées à celui qui sait se taire intelligemment.

151. Démocratie, définition 1 : "Droit reconnu à chacun de se développer selon ses propres possibilités ; donc, droit reconnu au renard de manger les poules". ou bien, Démocratie, définition 2 : "Droit reconnu à chacun d'être aussi médiocre que son voisin".

152. On est stupide de dire que tous les individus sont différents. Vu au microscope, tout est différent. A l'œil nu, tout se ressemble.

153. Si l'homme politique veut atteindre son but, il ne doit pas le viser.

154. A-t-on déjà vu un homme politique qui sincèrement, de bonne foi, n'a pas profondément souhaité... être élu ?

155. Le meilleur homme politique sera toujours celui qui n'aura aucune opinion politique personnelle, et qui saura se taire intelligemment ; car alors chacun lui prêterait ses propres pensées.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

1. Robert CIALDINI, *Influence et manipulation*, First, 1990
2. JOULE et BEAUVOIS, *Petit Traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens*, Presses Universitaires de Grenoble, 1987
3. Antoine MALAREWICZ, *Guide du voyageur perdu dans le dédale des relations humaines*, ESF, 1992
4. Paul WATZLAWICK, *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Le Seuil, 1975
5. Paul WATZLAWICK et Giorgio NARDONE, *L'Art du changement*, Le Seuil, 1993
6. Michel RANDOM, *Le Japon, stratégie de l'invisible*, Editions du Félin, 1985
7. Paul WATZLAWICK, *La Réalité de la réalité*, Le Seuil, 1975
8. Guy SORMAN, *Les Grands Penseurs de notre temps*, Fayard, 1989
9. Ludwig WITTGENSTEIN, *De la Certitude*, Gallimard, coll. Idées, 1965
10. Fritjof CAPRA, *Le Tao de la physique*, Sand, 1985
11. COLUCHE, *Pensées et maximes*, Le Cherche Midi, 1995
12. Génie LABORDE, *Influencer avec intégrité*, Interéditions
13. Toshiba IZUTSU, *Le koan zen*, Fayard, 1978
14. Eric BERNE, *Que dit-on après avoir dit bonjour ?*, Tchou, 1977
15. Henri LABORIT, *L'Homme imaginant*, Coll 10/18, 1970
16. François de CLOSETS, *La Grande Manip*, Le Seuil, 1990
17. Ludwig WITTGENSTEIN, *Tractacus logico-philosophicus*, Gallimard, 1961

18. Richard BANDLER, *Un Cerveau pour changer*, Interéditions, 1990
19. Paul WATZLAWICK, *Faites vous-mêmes votre malheur*, Le Seuil, 1984
20. Paul WATZLAWICK, *Les Cheveux du baron Münchausen*, le Seuil, 1991
21. Chögyan TRUNGPA, *L'Aube du Tantra*,
22. Josiane de SAINT PAUL, *Choisir sa vie*, Interéditions, 1993
23. Taisen DESHIMARU et Yugiro ITEMI, *Zen et self-control*, Retz
24. Taisen DESHIMARU, *La Pratique du zen*, Albin Michel, 1981
25. Philip KAPLEAU, *Les Trois Piliers du zen*, Stock, 1980
26. Jacques BROSSE, *Satori, dix ans d'expérience avec un maître zen*, Albin Michel, 1984

Mais aussi :

Les 36 stratagèmes, Jean-Claude Lattès, 1991

Achévé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie Graphique de l'Ouest
Le Poiré-sur-Vie (Vendée)
N° d'imprimeur : 451
Dépôt légal : Mai 1996

En 1974, **Pierre Raynaud** a créé la méthode dite *Communication Directive*, sur la base d'une conception cybernétique des relations humaines.

Inspirée des théories et de la pratique de l'*Ecole de Palo Alto*, de la *Sémantique Générale* de **Korzybski** et des philosophies orientales, telles que le Tao et le Zen, la *Communication Directive* (alias CD) repose sur une idée simple, on manipule toujours et l'on est sans cesse manipulé ; donc apprenons à mieux manipuler.

Depuis 1974, **Pierre Raynaud** applique régulièrement ces méthodes dans le domaine de la communication d'entreprise.

Et depuis 1993, l'*Ecole de CD*, dont il est Président, développe et enseigne les techniques et stratagèmes de la manipulation.

Ce livre est le programme de ce qu'il reste à faire.

Editions ULRICH



Prix : 180 F

